



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

MERCURE DE FRANCE

DÉDIÉ.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OCTOBRE 1768.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



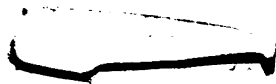
Neuynel

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.





AVERTISSEMENT.

L'EXERCICE du privilège du *Mercur* ayant été transporté par brevet au Sr LACOMBE, Libraire ; c'est à lui seul que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qui peut instruire ou amuser le lecteur.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage en général des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, sans être l'ouvrage d'aucun en particulier, ils sont tous invités à y concourir : on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire ; on les nommera quand ils voudront bien le permettre : & leurs travaux, utiles au succès & à la réputation du Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur les produits du *Mercur*.

Le prix de chaque volume est de 36 sols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 liv. pour seize volumes, à raison de 30 sols pièce.

*Les personnes de province auxquelles on enverra le *Mercur* par la poste, payeront, pour seize volumes, 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.*

A ij

Celles qui auront d'autres voies que la poste pour le faire venir, & qui prendront les frais du port sur leur compte, ne payeront, comme à Paris, qu'à raison de 30 sols par volume, c'est-à-dire, 24 livres d'avance, en s'abonnant pour seize volumes.

Les personnes & les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront directement au sieur Lacombe.

On supplie les habitans des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, & d'ordonner que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoient des livres, estampes & musique à annoncer, d'en marquer le prix.



M E R C U R E
D E F R A N C E.
O C T O B R E 1768.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

*LETTRE d'un fils parvenu , à son pere
laboureur. Pièce qui a remporté le prix
de l'Académie françoise en 1768 ; par
M. l'Abbé de Langeac.*

Les mortels sont égaux : ce n'est pas la naissance ,
C'est la seule vertu qui fait leur différence. *Voltaire.*

NON , mon pere , jamais votre fils égaré
Par les illusions dont il est entouré ,
Ne cessera d'aimer l'auteur de sa naissance ,

A iij

6 MERCURE DE FRANCE.

De lui marquer l'excès de sa reconnoissance ;
Ces sentimens sacrés , & nourris avec nous ,
Chaque jour à mon cœur sont plus chers & plus
doux.

Au gré de mes desirs si le ciel m'eût fait naître ,
S'il m'eût laissé le choix de l'auteur de mon être ,
Ce ciel m'en est témoin , il lit au cœur de tous ,
Je n'aurois point choisi d'autre pere que vous.
J'aime à vous répéter que je vous dois la vie ;
Mon ame , aux yeux des grands , en est enorgueillie ;

Je me plais à compter dans un nombre d'aïeux
Autant de laboureurs pauvres & vertueux.
De superbes tombeaux , dont le néant se vante ,
Ils n'ont point surchargé la terre gémissante ;
Mais , de nobles sueurs humectant les sillons ,
Ils ont sçu la couvrir d'abondantes moissons :
C'est là qu'il faut chercher leurs cendres , leur
mémoire ;

Et leurs travaux pour moi font des titres de gloire.
Oh ! quel plaisir je goûte à me faire un tableau
De nos humbles foyers , de mon simple berceau !
Je me revois encor dans le sein de ma mere ,
Porté par la tendresse au-devant de mon pere ,
Lui tendant les deux mains pour le mieux caresser ;
De vos bras paternels vous veniez me presser.
Je me rappelle encor ; souvenir plein de charmes !
Pour mes jours en danger , vos craintes , vos
alarmes.

Quelle joie a suivi cette sombre douleur !
 Vos baisers si touchans sont restés dans mon cœur.
 Je n'ai point oublié ces champs de l'innocence ,
 Où le travail , caché sous les jeux de l'enfance ,
 Me faisoit essayer , par un nouveau transport ,
 De soulever le soc qui trompoit mon effort.
 Quand le taureau lassé d'un pénible exercice ,
 Retournoit à pas lents auprès de la genisse ,
 Que la nuit par degré tombant sur nos côteaux ;
 Ramenoit sous nos toits & l'ombre & le repos ,
 C'étoit moi , c'étoit moi , dont la main empressée
 Essuyoit la sueur sur votre front tracée ,
 Pour vous désaltérer puisoit au clair ruisseau ,
 Et vous débarrassoit d'un importun fardeau.
 C'est moi qui le premier vous appellai mon pere.
 Mon ame se remplit d'une image si chere.
 Mon départ , nos adieux me sont toujours présents :
 L'amour & la douleur étouffoient vos accens.
 J'étois dans votre sein : en pleurant vous me dites :
 Mon fils , c'en est donc fait , mon cher fils , tu nous
 quittes !

Tu quittes ce séjour , où contens de leur sort ,
 Tes peres , sous le chaume , ont attendu la mort.
 La médiocrité goûte un destin tranquille ;
 Des vœux immodérés t'appellent à la ville :
 Je ne sçais quel fantôme a fasciné tes yeux ;
 La fortune souvent nous rend moins vertueux.
 Cette immense cité , la première du monde ,
 En trésors , en orgueil , en crimes si féconde ,

A iv

8 MERCURE DE FRANCE.

Paris, si j'en dois croire un bruit trop répandu ,
Est funeste au bonheur ainsi qu'à la vertu.
L'exemple est dangereux... s'il alloit te séduire ,
Si tes mœurs. . . Ah ! plutôt que mon enfant
expire !

Ciel , qui me l'as donné ! ciel , termine ses jours ,
Si le vice devoit en altérer le cours ;
S'il pouvoit oublier ! . . Eloignez cette crainte ,
L'image des vertus dans mon ame est empreinte.
Je vous l'ai dit : toujours je revois nos hameaux ,
Je partage vos soins , vos innocens travaux ;
Du soleil , avec vous , devançant la lumière ,
Je rentre à vos côtés sous notre humble chau-
mière.

Quand pourrai-je , en effet , dans vos embrasse-
mens ,

Retrouver la nature & les doux sentimens ,
Goûter ces plaisirs purs , inconnus à la ville !
Croyez-moi , le bonheur n'est que dans votre
asyle :

Mon pere , je connois ce séjour si vanté ,
Ce séjour dont l'éclat m'avoit d'abord flatté .
Il ne m'étonne plus par tous ses vains prodiges :
Les plus flatteurs objets n'y sont que des prestiges,
Jusqu'aux amusemens qu'empoisonne l'ennui :
On ne s'y croit heureux qu'au jugement d'autrui :
Tout y prend les couleurs d'une fausse apparence ;
Un besoin éternel y poursuit l'opulence :
Rien n'est vrai dans ces lieux , pas même le plaisir ;

L'art le plus imposteur y vient tout pervertir.
 L'intérêt est le Dieu qu'à Paris on adore,
 Et la seule indigence y blesse & deshonore.
 L'amitié n'est qu'un mot à la bouche échappé,
 Le tendre sentiment s'y voit toujours trompé,
 Et la nature même y paroît étrangère;
 Le sang. . . ce n'est pas là qu'on sçait chérir un
 père.

Dans ces murs odieux qui peut donc m'arrêter ?
 Un espoir que mon cœur s'empresse d'écouter ;
 L'espoir de vous offrir bientôt quelque richesse,
 Fruit d'un travail constant, & non de la bassesse.
 Vous ne rougirez point d'en être possesseur,
 Le remords n'en sçauroit corrompre la douceur.
 Une industrie honnête, en ces lieux peu com-
 mune,

M'a fait concilier l'honneur & la fortune.
 Aussi-tôt que le ciel aura rempli mes vœux,
 Je quitte sans regret ce séjour fastueux,
 Ses plaisirs turbulens, l'amas de ses mensonges ;
 Je hâterai l'instant qui détruira ces songes,
 Où mes yeux jouiront d'un spectacle réel ;
 Je brûle de voler dans le sein paternel.
 Oh ! combien ma tendresse est-elle impatiente
 De voir briller ce jour, l'objet de mon attente !
 Qu'avec transport mon cœur dans le vôtre épan-
 ché,

Se montrera sensible, à vous plaire attaché !
 Quand la fille du temps, la pesante vieillesse ;

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

Courbera votre corps sous sa propre foiblesse ;
Je serai votre appui ; par mes soins caressans
Je tromperai le cours & l'ennui de vos ans ;
Vous ne sentirez point s'enfuir vos jours rapides ;
Sous mes tendres baisers s'effaceront vos rides ;
Aux marches de la tombe.... Ah ! je demande aux
 cieux

Que ce soit votre main qui me ferme les yeux !
Oui , plutôt voir la mort , & perdre la lumière ,
Que d'avoir à pleurer sur la cendre d'un pere !

VERS à M. l'abbé de Langeac.

Avec un feu divin , un homme de seize ans
Nous trace le vrai fils , digne d'un tendre pere ;
J'entends , sans m'étonner , ses sublimes accens ;
Il a pillé ces traits dans le cœur de sa mere.

Par Madame Guibert.

*BOUQUET présenté par un jeune enfant
de dix ans , à S. A. S. Monseigneur le
prince de Conti , prenant les eaux à
Pougues.*

DANS ces tems fortunés , où vainqueur de
l'envie ,

La terreur de ton nom remplissoit l'Italie :
 Tu fis trembler vers Nice un roi victorieux ,
 Sur ces sommets glacés qui menacent les cieux.
 Du haut de cet olympe , armé de ton tonnerre ,
 A des peuples mutins tu fis craindre la guerre.
 Le Var audacieux soulève en vain ses flots ,
 Il tremble à ton approche , il contemple un héros ,
 Et jaloux des dangers que ton courage affronte ,
 Dans ses gouffres profonds il va cacher sa honte.
 Tu t'avance , & bientôt du terrible Annibal ,
 Les Alpes , en courroux , admirent le rival.
 La Critique aux abois cesse enfin de médire ,
 Et pour chanter ton nom renonce à la Satyre.
 Tes projets triomphans sont les desseins des dieux :
 Leurs autels te sont dûs , ta place est dans les
 cieux.

Mars alors de sa main couronna ta Vaillance ,
 Et joignit ses lauriers aux armes de la France.
 Mais , grand prince , aujourd'hui qu'au nom de
 Bienfaisant

Ton grand cœur fait céder celui de conquérant ;
 Tandis que des beaux arts encourageant le zèle ,
 Ils retrouvent , dans toi , leur appui , leur modèle.
 Minerve invite Flore à t'offrir , en présens ,
 Des fleurs dont le parfum le dispute à l'encens
 Que l'Equité , l'Amour & la Reconnoissance
 Offrirent autrefois au vengeur de la France.

Par M. G. . . à Nevers.

A vj

*COUPLET, chanté & composé par un
enfant de cinq ans, à l'occasion de la
fête de son pere :*

SUR l'AIR : L'avez-vous vu , mon bien-aimé.

LE voyez-vous mon bien-aimé
Il est à cette table ;
Mon petit cœur est animé
D'un plaisir délectable ;
C'est mon papa , c'est mon Lubin ,
C'est mon trésor , c'est tout mon bien ,
Je suis ici , mes bons amis ,
Pour célébrer sa fête ;
Chantez aussi , vive Louis ,
Mon cœur , avec vous , le répète.

A une très-jolie Quêteuse.

QUAND une belle veut quêter ,
La quête n'est pas malheureuse.
Souvent on donne à la Quêteuse
Un peu plus qu'on ne croit donner.

*Par M. de Boisbrunet , officier au régiment
d'Angoumois , en garnison à Marseille.*

*LES trois Métiers de l'Amour. A trois
sœurs nommées Agathe , Athalie &
Victoire.*

DU Dieu qui regle & brouille toutes choses
On connoît les métamorphoses.
L'Amour est ce qu'il veut ; il s'est fait BIJOUTIER ,
POÈTE à la fois & GUERRIER.
Bijoutier , sa plus grande envie
Seroit de mettre en œuvre une *Agathe* jolie ;
Il ne s'en déferoit pour un royaume entier.
Poète , il est fou d'*Athalie*.
Guerrier , qu'il médite d'exploits !
Il ne respire que *Victoire*.
Le volage , à ce triple choix ,
Fixe ses plaisirs & sa gloire.

Par M. Guichard.

*A une Demoiselle , pour la remercier
d'une cocarde.*

THÉMIRE , je suis enchanté
De cette parure nouvelle.
Jamais , un guerrier n'est paré
Mieux que de la main d'une belle.

Par M. de Boisbrunet , officier.

ROMANCE

*CHANTE'E dans une fête qui a été
donnée à Mde la Marquise du S****
le jour de Ste Marguerite , dont elle
porte le nom.*

AIR : De la Romance de la fête Urgèle.

U NISSONS-nous en ce grand jour
Pour chanter Marguerite.
Que chacun de nous , tour-à-tour ,
Célèbre son mérite ,
Ses beaux yeux , ses attraits vainqueurs
Qui lui soumettent tous les cœurs ;
Son air riant ,
Intéressant ;
Ce son de voix qui touche :
Ce coloris ,
Ce doux souris
Qui brillent sur sa bouche.

~~etc.~~
Dans son cœur regne la candeur.
Elle enchante par sa douceur,
Par ses talens ,
Ses agrémens ;
Par son aimable caractère ,
Elle devra toujours plaire.

OCTOBRE. 1768. 15



Un esprit délicat , orné :
Du goût , sans y prétendre :
Enjouement & simplicité :
Ame sublime & tendre.
L'Hymen a comblé son bonheur ;
Sa flâme suffit à son cœur.

Un sentiment
Vif & constant ,
A son époux l'engage.
Ce doux accord ,
De l'âge d'or ,
Nous retrace l'image.

*Par M. Dumas , secrétaire-général
des Gardes-Françoises.*

LES TROIS ÉPREUVES.

Histoire Babylonienne.

ON commençoit à s'ennuyer moins dans Babylone. La guerre étoit finie , & les officiers revenoient chargés de dettes & avides de plaisirs. Les intrigues se renouoient de tous côtés. On rechauffoit de vieilles passions , ou l'on en cherchoit de nouvelles. C'étoit le temps des fêtes

16 MERCURE DE FRANCE.

du soleil ou du carnaval de Babylone. Tout contribuoit à tourner les têtes. On dansoit par-tout. On sifflait les mauvaises pièces , malgré les protecteurs & la garde militaire ; enfin , Babylone étoit un séjour délicieux.

Ituriel , génie qui , dans tous les temps , a eu le département de cette ville , y descendit alors avec son ami Zéblis pour voir ce qui s'y passoit. Zéblis étoit le génie de l'Egypte. Depuis long-temps il étoit curieux de voir Babylone. Voilà donc cette ville dont on m'a raconté des choses si merveilleuses , disoit-il à son ami. Je vais voir ces hommes que l'on dit être si frivoles & si aimables , si amoureux & si inconstans , si. . . . Zéblis , que la lecture des auteurs modernes de Babylone avoit gâté , alloit enfilier une suite d'antithèses. Ecoutez , lui dit Ituriel , mes Babyloniens ne sont pas plus extraordinaires que les autres peuples. Les hommes s'étonnent toujours les uns des autres ; & je ne sçais trop pourquoi. Toutes les nations policées se ressemblent à-peu-près. Il faut observer la nature & non pas les superficies. J'aime fort les femmes de Babylone , & je suis fâché qu'on les gâte tous les jours. Vous ferez

OCTOBRE. 1768. 17

témoin de trois épreuves qui serviroient à vous les faire connoître. Je veux trouver une femme qu'on ne puisse pas acheter ; une autre qui ait de l'amour pour moi plus que pour le plaisir. Enfin , je veux éprouver qui des deux sexes est le plus inconstant. Bon , dit Zéblis , voilà de belles tentatives pour un génie. Vous parlez d'acheter les femmes , & si j'en crois ce qu'on me dit , ce sont les femmes qui achètent les hommes actuellement ; quant à vos autres épreuves je n'y entens rien. Je le crois , dit Ituriel , mais vous m'entendrez par la suite. Suivez-moi seulement , & dans l'occasion faites ce que je vous dirai. Zéblis le lui promit.

Quoiqu'en général la nation des génies soit assez bête , cet Ituriel étoit très-sage ; & c'est pour cela qu'on lui avoit confié les Babyloniens qui passoient pour très-fins.

Nos deux génies , instruits de la considération qu'on avoit en ce pays pour les étrangers , se déguisèrent en seigneurs égyptiens. Un équipage magnifique , des livrées brillantes les firent d'abord regarder comme d'honnêtes gens. Ils furent reçus dans la bonne compagnie. Le nom qu'ils avoient pris , extrêmement rude à prononcer , ne laissa pas que de leur don-

18 MERCURE DE FRANCE.

ner encore du relief. Ituriel eut bientôt la réputation d'un homme charmant. On se l'arrachoit. Pour Zéblis il étoit à merveille tant qu'il se taisoit ; mais son mérite disparoissoit dès qu'il ouvroit la bouche. On le souffroit comme le complaisant d'Ituriel. Celui-ci réussissoit prodigieusement. Les honnêtes femmes ambitionnerent sa conquête ; les courtisannes , sa déponille , & les auteurs lui préparèrent des dédicaces.

Il crut qu'il étoit temps de commencer ses épreuves. Il avoit eu déjà quelques bonnes fortunes ; mais c'étoit par pure galanterie qu'il ne s'y étoit pas refusé. Ce n'étoit pas ce qu'il cherchoit. Il consulta la Renommée. Il apprit que la veuve d'un sarrape de la cour de Babylone , qui passoit pour la première beauté de l'empire , s'étoit conduite jusqu'alors de façon à n'être pas même soupçonnée. La dévotion & la galanterie la respectoient également. Ituriel se fit aisément introduire dans sa maison. Il la trouva charmante , le lui dit ; lui parla d'amour , & ne réussit qu'à la faire rire. Enfin il l'amena à des propos plus sérieux. Vous êtes étranger , lui dit-elle ; vous êtes aimable , & sûrement des femmes vous l'ont déjà fait

appercevoir. Croyez - moi , poursuivez vos conquêtes , & ne vous arrêtez pas à moi. Vous perdriez votre temps & me feriez maudire gratuitement par vingt femmes qui m'envierøient votre cœur , sans sçavoir que je n'en veux pas. Toute intrigue , loin de me paroître un plaisir , ne me paroît qu'un travers & un ridicule. Je ne changerai point d'opinion pour vous. Ituriel lona sa sagesse , se récria sur sa sévérité , voulut mettre des exceptions dans sa morale. Tout fut inutile. On ne voulut lui accorder que le titre d'ami ; mais , comme ami , on le pria à souper pour le lendemain.

Palmire , c'étoit le nom de cette femme , n'aimoit point le caractère des Babyloniens. Elle détestoit ce commerce de tracasserie qui , chez eux , tenoit lieu d'amour. Ituriel lui parut plus solide , & l'honneur de l'arracher à tant de femmes qui se disputoient son cœur , ne laissoit pas de piquer son amour propre. Elle aimoit la supériorité en tout genre ; c'étoit le fond de son caractère , & voyant que toutes les femmes trouvoient des amans , elle avoit cru plus beau d'être la seule qui n'en eût pas. Ce jour même elle fut au bal. Une femme attira tous les yeux par la magnificence de son *domino* garni de

20 MERCURE DE FRANCE.

diamans : elle étoit masquée ; sa taille étoit parfaite ; tous les regards tomberent sur elle, & Palmire fut éclipsée. La belle inconnue se démasque. C'étoit une étrangere de la plus grande beauté. Bientôt il ne fut question que d'elle seule. Iturriel, qui donnoit le bras à Palmire, s'aperçut de son dépit. Voilà bien l'esprit des Babyloniens, lui dit-elle ; une garniture de diamans leur tourne la tête. Il est vrai, dit le génie ; je suis sûr que si vous en aviez une pareille qui relevât l'élégance de votre taille, vous l'emporteriez aisément sur l'étrangere. Palmire ne répondit rien. Elle avoit vu, du premier coup-d'œil, que cette garniture devoit être d'un prix excessif, & sa fortune ne lui permettoit pas d'en acquérir une pareille. A Babylone les grandes richesses n'étoient pas généralement le partage de la grande naissance. Iturriel le sçavoit. Le lendemain il envoya à Palmire un *domino* plus riche & plus brillant que celui qu'on avoit admiré la veille, avec un billet très-galant où il témoignoit qu'il seroit désespéré qu'on le refusât.

Palmire fut d'abord éblouie de ce présent. L'idée d'effacer le soir même l'étrangere, qu'on lui avoit préférée la veille, se présentait à son esprit avec tout ce

OCTOBRE. 1768. 21

qu'elle avoit de flatteur pour son orgueil. D'un autre côté un présent si considérable l'embarraßoit ; il est évident qu'on ne pouvoit l'accepter sans s'engager aux plus grandes récompenses. Enfin , elle se déterminâ à le renvoyer , après l'avoir regardé mille fois. Ituriel vint sur le champ lui-même avec le *domino* , se jette aux pieds de Palmire , lui témoigne ses regrets & sa douleur. Je suis bien malheureux , lui dit-il , si mes présens vous sont suspects. Ma fortune est immense. Croyez que cette dépense ne peut m'être onéreuse. J'ai été indigné qu'une vaine parure vous fît préférer une femme qui ne peut vous être comparée , & j'ai vu qu'en ce pays il falloit parer Vénus pour qu'elle eût la victoire. Je l'ai fait , & si vous en craignez les motifs ou les conséquences , je consens (dussé-je en mourir) à m'éloigner tout-à-l'heure , pourvu que vous gardiez ce foible gage qui vous fasse ressouvenir de l'amour que j'eus pour vous. Palmire fut touchée de ce discours , & les diamans qui brilloient à ses yeux la touchoient bien autant que l'éloquence du génie. Elle accepta le *domino* , & courut le soir étaler sa nouvelle magnificence.

Le génie commençoit à regarder sa

22 MERCURE DE FRANCE.

conquête comme sûre, lorsqu'il vit venir chez lui Zéblis tout essoufflé, & avec un air triomphant. Eh ! bien, dit-il en entrant, avec tout votre esprit, je parie que vous n'avez pas si bien réussi que moi. Vous connoissez Oliba ? Oui, dit Ituriel. Eh ! bien, c'est la femme incorruptible que vous cherchez. — Comment, Oliba ! — Oui, Oliba, vous dis-je. C'est la vertu même que cette femme-là. Si vous sçaviez ce qui vient de m'arriver. J'ai été chez elle. Elle est jolie, comme vous sçavez. Oh ! oui, je sçais cela, dit le génie. Eh ! bien, reprit Zéblis, après quelques propos de galanterie dont je m'acquitte assez bien, je lui ai proposé d'acheter son honneur pour vingt millions de dariques. Elle m'a pris pour un fou ; m'a dit que son honneur étoit, en effer, d'un prix inestimable, & que je n'avois par l'air d'en être l'acheteur. J'ai cru qu'elle n'étoit pas contente de la somme que je lui offrois ; je lui ai promis cent millions de dariques. Elle s'est mise sérieusement en colere ; m'a dit que j'étois bien insolent de venir me mocquer d'elle, & m'a mis à la porte sans vouloir m'entendre. Connoissez-vous rien de plus admirable ? Pour moi je n'en reviens pas. Du moins, grace à moi, vous voilà quitte

O C T O B R E. 1768. 21

de votre première épreuve. Je la crois bien avancée, dit le génie. Mais, dites-moi, n'avez-vous pas remarqué chez Oliba une tenture en broderie d'or? Oui, dit Zéblis. Eh! bien, c'est moi qui la lui donnai il y a huit jours, & le soir-même je fus payé de mon présent. Allez, mon cher Zéblis, n'offrez plus vingt millions de dariques, parce qu'on se moquera de vous, & sur-tout ne les donnez pas; car on vous prendroit pour un forcier, & il n'y a pas encore long-temps qu'on les brûloit. Allez-vous divertir chez les courtisanes, & laissez moi faire,

L'orgueil de Palmire la défendoit encore contre l'amour. Elle n'avoit jamais eu de vainqueur. Elle alloit en trouver un, & de plus elle sentoit bien au fond de son ame que c'étoit sa générosité qui le mettoit si près de la victoire; cependant les attentions du génie la détournent de ces idées, & ne lui laissent voir qu'un amant rendre & assidu. Cela étoit assez rare dans Babylone. Le temps vint où c'étoit la coutume dans cette ville d'aller briller dans des équipages superbes aux environs d'un temple où il semble que la religion seule auroit dû rassembler les Babyloniens; mais tout étoit fastueux chez ce peuple jusqu'à la manière de

24 MERCURE DE FRANCE.

s'humilier devant Dieu. Ituriel qui vouloit achever son entreprise, engagea son ami à faire présent d'une très-belle voiture à une certaine Julie, qu'il lui vanta comme une conquête digne de lui, & comme une femme qui lui feroit honneur dans le monde. Ituriel l'avoit eue un mois auparavant, & cette femme ne s'en souvenoit plus. On étoit convenu alors d'oublier ses amans, afin de n'en pas rougir. Palmire vole avec Ituriel au rendez-vous général. Elle est une des premières à remarquer cet équipage somptueux qui fit le soir l'entretien de tous les soupers. Palmire soupoit ce jour-là chez Ituriel avec quelques autres femmes. Il fit en sorte que sa voiture arrivât fort tard. Toute la compagnie étoit partie lorsqu'on entendit un carosse. C'est sûrement le mien, dit Palmire. Elle descend & demeure étonnée du goût & de la richesse de cette voiture. C'est la vôtre, Madame, lui dit le génie. L'ouvrier m'a manqué d'un jour, & je crains bien que ce présent ne soit plus digne de vous. Il faut bien s'en servir, dit-elle en riant, puis-que la mienne n'arrive pas. Ituriel demande la permission de la reconduire jusques chez elle. Après quelques difficultés il l'obtient. Je ne sçais comment
cela

cela se fit ; mais quand ils arriverent , l'épreuve étoit finie ; car le génie disparut comme un éclair , & ce qu'il y a de pis , l'équipage avec lui. Palmire ne sçavoit où elle en étoit. Elle se remit pourtant. Je me doutois bien, dit-elle, qu'il y avoit là-dedans de la magie. Il en falloit assurément pour que je cédaſſe à cet homme ou à ce diable , quel qu'il ſoit. Elle entra chez elle , inquiète du *domino* : heureusement elle le retrouva , & cela ſervit à la conſoler d'avoir eu affaire à un magicien.

Je vois bien , dit le génie à Zéblis , que le faſte & la vanité ont anéanti toutes les vertus dans ce monde brillant , qui en parle ſans ceſſe. Tout , juſqu'au plaſir , eſt devenu vénal. Il faut chercher dans le peuple un cœur neuf & ſenſible , une jeune perſonne livrée aux premières impressions de la nature. Peut-être trouverai je l'ame déſintéreſſée que je cherche. Il ſ'en va dans une promenade où il aperçoit un petit minois charmant qui n'annonçoit qu'une quinzaine d'années & une grande vivacité. Cette jeune fille , vêtue très-ſimplement , ſe promenoit avec un jeune homme qui paroifſoit avoir deux ans plus qu'elle , & leurs parens , qui

I. Vol.

B

26 MERCURE DE FRANCE.

étoient d'honnêtes ouvriers , marchoient à quelques pas d'eux. La conversation paroissoit animée entre les deux jeunes gens. Le feu de l'amour brilloit dans les yeux de Lindor & sur les joues de Rosis. Le génie se rend invisible , les suit & les écoute : il fut enchanté. C'étoit cette sensibilité naïve & innocente , cette tendresse timide , ces épanchemens de deux âmes qui se cherchent , s'entendent & ont besoin l'une de l'autre. C'étoit toutes les délicatesses de cet amour qu'on ne sent qu'une fois & qu'on regrette dans la suite sans pouvoir le retrouver. Le génie enveloppe Rosis dans un nuage & la transporte dans un palais que son art fit naître sur le champ. Il se montre aux yeux de Rosis ; encore interdite & tremblante ; il lui fait remarquer toutes les beautés de cette demeure , & lui demande si cela ne suffiroit pas pour lui faire oublier Lindor. A ce nom , Rosis pleure. Ah ! Lindor ! Ah ! ma mere ! Hélas ! vous regrettez maintenant votre fille , & votre fille ne vous voit plus ! Je ne vois plus Lindor. Que fait il ? Que ferai je loin de lui ? Et disant cela elle pleuroit toujours. Ituriel s'efforçoit de la consoler. Que me voulez-vous , lui dit-elle ? Pourquoi m'avez-

O C T O B R E. 1768. 27

vous amenée ici? Que vous ai-je fait? Que vous a fait Lindor? Hélas! s'il ne me voit plus, il va mourir de chagrin, & sûrement je mourrai aussi; car je ne puis vivre sans Lindor. Ituriel, pour l'apaiser, fut obligé de lui promettre qu'elle le reverroit, & sa mere aussi. Il fit servir un repas magnifique. Elle ne mangea pas. On étala devant elle des robes, des ajustemens. Ce spectacle attira son attention. Le génie lui promit que si elle vouloit l'épouser, toutes ces richesses seroient à elle. Pour ces étoffes, lui dit-elle, si vous voulez me les donner, vous me ferez plaisir; car il me semble qu'avec cela je serai plus belle, & Lindor sera bien content de me voir belle. Mais pour vous épouser, je ne le peux pas; car je suis promise à Lindor, & je l'aime. Eh! bien, dit le génie enchanté de son innocence, vous aurez Lindor, & tout cela avec lui. En même-temps il la reporta chez ses parens qui étoient en larmes. Lindor étoit auprès d'eux dans l'accablement de la douleur. Il est impossible d'exprimer leur joie en revoyant Rosis. Voilà votre fille, dit le génie en se faisant connoître. Elle est sensible & vertueuse. Puisse-t'elle l'être toujours! Puisse Lindor être toujours heureux avec elle! Si le bonheur,

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

qu'ils vont goûter ensemble, pouvoit durer sans cesse, tout génie que je suis, j'aimerois mieux la condition de Lindor que la mienne. Pardonnez - moi le chagrin que je vous ai causé, & recevez ces gages de mon amitié. Il leur fit des présens considérables, & alla retrouver Zéblis à qui il conta ce qui venoit de lui arriver. Quoi ! dit Zéblis, vous avez été seul avec une jolie fille de quinze ans, & vous, génie, vous n'avez pas eu l'esprit de faire ce qu'un mortel auroit fait ! Vous l'avez rendue ainsi à son Lindor ! Je ne sçais, dit le génie de Babylone, ce qu'un mortel auroit fait ; mais je sçais qu'à moins d'être Lindor, on ne peut avoir été plus heureux que je ne l'ai été, & je sçais encore que ce bonheur ne sera jamais connu de vous. Je l'espère bien, dit Zéblis, riant toujours en lui-même de la simplicité d'Ituriel.

Le génie, très-content de sa première épreuve, se hâta de passer à la seconde ; mais sans en espérer un aussi bon succès. Pour mieux parvenir à son but il prit la forme d'un jeune homme doué de la plus grande beauté. L'esprit ne lui manquoit pas, & ne cherchant pas les graces, il avoit celles de la nature & de la jeunesse. Les femmes ; quoiqu'on en ait voulu di-

re , se prennent presque toutes par les yeux , & n'en sont pas plus condamnables. Adonis, c'est le nom que prit le génie, eut d'abord la plus brillante réputation. Les voitures s'arrêtoient dans les promenades publiques , quand il passoit , & les femmes le parcouroient exactement depuis les pieds jusqu'à la tête avec cette liberté que le sexe avoit dans Babylone. Il ne pouvoit perdre à cet examen. Aussi fut-il comme accablé de son mérite. Il ne pouvoit suffire à ses conquêtes. Il n'osoit pourtant en achever aucune , & nous sçaurons bientôt pourquoi.

Flora , courtisane célèbre , le pressoit vivement & briguoit l'honneur de l'enlever aux honnêtes femmes. Adonis fut curieux de sçavoir si cette Flora , dont on vantoit les beautés & les ressources , méritoit sa réputation. Il se rendit à ses soins & se laissa mener tête à tête avec elle dans sa petite maison. Il lisoit dans ses yeux toutes les espérances qu'il avoit conçues pour cette soirée , & il étoit bien sûr que sa conduite ne seroit pas conforme aux arrangemens de Flora. Il ne laissoit pas d'être embarrassé du personnage qu'il alloit jouer. Sa contrainte paroissoit dans ses discours & dans son maintien. Flora l'attribuoit à sa jeunesse & à son inexpé-

30 MERCURE DE FRANCE.

rience. Elle se promettoit bien de le former. Cependant après le souper , où tout se passa très-froidement , elle commença à ne rien concevoir aux procédés d'Adonis. Heureusement on ne devoit venir le chercher que fort tard. Elle ne désespéroit pas encore. Je comptois, lui dit-elle, que vous me rameneriez à la ville; mais vous êtes d'une humeur & d'une maussaderie qui m'ont rendue malade. Je ne me sens point la force de m'en aller. Je vais appeler mes femmes & me faire deshabiller. Je devrois vous renvoyer sur le champ , car vous êtes d'un ennui qui ne ressemble à rien ; mais je sens que je ne pourrai dormir, autant vaut s'ennuyer avec vous. En vérité, lui disoit-elle, tandis qu'on la deshabilloit, vous n'êtes pas concevable ; mais je vous croyois plus avancé. On ne sçait que faire de vous. Est-ce comme cela que vous êtes avec les femmes? Madame, dit Adonis interdit, si vous me connoissiez. . . Mais vous ne m'en donnez point d'envie , reprit-elle. Votre éducation me paroît d'un difficile. . . . Tout en jasant le deshabillé alloit son train. C'étoit le désordre le plus adroit. De temps en temps on exposoit , à la vue d'Adonis , des échantillons d'un corps formé par les Graces. Adonis ne

s'étoit pas interdit le don de désirer. Il ne put tenir à cette épreuve. Ses regards devinrent plus animés , ses propos plus vifs , ses gestes plus passionnés. Flora s'aperçut de l'effet qu'elle avoit fait sur lui. Elle commença à croire qu'on en pourroit faire quelque chose. Ses femmes se retirèrent. Elle s'étendit sur sa chaise longue , dans l'attitude la plus voluptueuse. Elle avoit sa tête appuyée sur un coussin , avec un air d'abandon & de nonchalance. Une de ses mains étoit jettée négligemment sur elle , l'autre étoit , comme par oubli , sur les genoux d'Adonis. Il fut sur le point de se repentir du talisman qu'il s'étoit attaché. Il s'abandonnoit à des transports que la réflexion réprimoit un moment après. Flora étoit enchantée. Elle triomphoit d'avoir rendu Adonis sensible ; mais enfin , s'apercevant que c'étoit en pure perte , elle devint furieuse , & tournant son dépit en raillerie , vous faites bien , lui dit-elle , d'être joli comme une femme. Vous ne méritez pas d'avoir les traits d'un homme. Je ne sçais ce que vous prétendez faire dans le monde avec les grands talens que vous avez. Ma foi , dit Adonis un peu piqué , j'ai du moins l'avantage d'avoir fait échouer les vôtres , malgré toute

leur réputation ; & il la quitta avec de grands éclats de rire.

Adonis jugea bien que cette aventure le perdrait dans un certain monde , & que Flora en feroit sûrement confidence à cinq ou six de ses amies. Il n'avoit voulu que s'amuser. Il songea sérieusement à son épreuve. Il apperçut un jour dans un temple une femme très-jolie & très-bien faite. Un air de langueur répandu sur son visage la rendoit plus intéressante. Il s'informa qui elle étoit. On lui dit qu'elle étoit mariée à un militaire distingué dans son état. Cet homme avoit environ cinquante ans. Il avoit été fort à la mode dans sa jeunesse & long-temps au service des femmes. Il avoit l'humeur naturellement dure, & le regret de n'être plus ce qu'il avoit été l'aigrissoit encore. Il n'avoit retiré du commerce du monde que cette science frivole , qu'on appelle les usages. Il en parloit sans cesse, aimoit à gronder sa femme, afin d'être au moins son mari en quelque chose. Il disoit quelquefois des vérités utiles ; mais la raison avoit tort dans sa bouche.

D'après ce portrait Adonis jugea que Cloris ne pouvoit aimer son mari. Il se fondeoit sur cet axiôme si reconnu qu'on n'aime que ce qui est aimable. Il se fit

présenter chez elle ; la connut & l'estima. Elle avoit l'ame noble , & sur-tout très-sensible. Il falloit beaucoup d'amour pour mériter le sien. Elle étoit attachée à son devoir bien plus qu'à son époux ; mais son cœur avoit besoin d'un objet qui pût le remplir. Adonis ne désespéra pas d'être cet objet fortuné. Il mit dans ses démarches tant de délicatesse , tant d'expression dans son amour , qu'enfin il obtint cet aveu qui coûte tant à la vertu ou à l'amour propre , & dont les femmes de Babylone étoient convenues de se passer. Les aveux n'étoient plus que pour les romans ; mais Cloris étoit romanesque ou sensible , ce qui est la même chose dans la langue des Babyloniens.

Adonis , sûr d'être aimé , n'en fut que plus aimable. Tout ce qu'il desiroit étoit de s'établir de plus en plus dans le cœur de son amante & de lui inspirer la passion la plus forte. Il y réussit. Quelquefois il s'entretenoit avec elle du bonheur que goûtent deux ames bien attachées l'une à l'autre , des charmes d'une union où les sens n'auroient point de part , où tous les plaisirs seroient pour le cœur. Cloris étoit enchantée. Elle étoit de bonne foi. Ceux qui ont aimé savent

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

qu'il est un temps où l'on pense ainsi. C'est une erreur de l'imagination que détruit bientôt la nature. Leurs entretiens étoient mêlés de caresses, & ces caresses étoient quelquefois si vives qu'Adonis commença à devenir sombre & rêveur. Cloris s'en apperçut. Elle voulut en sçavoir la cause. Il s'excusa sur la crainte où il étoit de perdre son cœur. Elle le rassuroit, & il devenoit plus triste. Un jour enfin que Cloris lui parut plus tendre que jamais, il s'élança dans ses bras, couvrit son visage de baisers & de larmes, & se rejeta dans un fauteuil avec les gestes du désespoir. Elle s'imagina que, dans la crainte de l'offenser, il luttoit contre ses desirs, & que l'amour le devoroit. C'étoit depuis long-temps sa pensée. Elle eut pitié de lui. Elle lui tendit la main, avec un regard plein de tendresse. Qu'avez-vous, lui dit-elle ? S'il vous manque quelque chose pour être heureux, craignez-vous de le demander ? Elle rougit en lui tenant ce discours. Jamais elle n'avoit été plus belle. Il se jeta à ses pieds, & lui fit un aveu qu'il est aussi désagréable d'entendre que de faire. Il lui jura qu'il l'adoreroit toujours, & qu'il n'espéroit pas être assez heureux pour que cet amour se pur & se

rendre pût suffire au bonheur de sa maîtresse. Cloris demeura quelque temps interdite. Cet événement étoit imprévu. Les desirs qu'elle supposoit à son amant avoient allumé les siens; mais cette passion profonde qu'elle sentoit pour lui, l'état où elle le voyoit à ses pieds ne lui laisserent pas la force de se plaindre de lui. Avez-vous pu douter de mon cœur? lui dit-elle. Pourquoi ce désespoir? N'êtes-vous pas assez heureux si je vous aime, & croyez-vous que je veuille autre chose que votre amour? Ce discours & les sermens qu'elle lui fit de ne point changer à son égard le consolèrent & lui firent croire qu'il avoit trouvé ce qu'il croyoit chercher en vain. Cependant, de jour en jour, leurs entretiens devenoient plus contraints & plus froids, ils parloient de tendresse & ne l'exprimoient plus, ou ne l'exprimoient que bien tristement. Hélas! tout est mort chez les humains sans le desir ou sans l'espérance. Cloris aimoit toujours. Elle s'en étoit fait une habitude: elle n'y pouvoit renoncer. Mais un chagrin secret qu'elle ne pouvoit vaincre, dont elle n'osoit même se rendre compte, la consumoit insensiblement. Elle tomba dans une langueur qui faisoit craindre pour ses jours. Dans cet état elle ne fai-

36 MERCURE DE FRANCE.

soit aucun reproche à son amant, & lui juroit encore qu'elle mouroit toute à lui. Le génie ne put résister à l'attendrissement qu'il éprouvoit. Il fut convaincu que son épreuve étoit folle, & que la nature ne pouvoit avoir tort. Il brisa le talisman, & parut aux yeux de Cloris sous la forme majestueuse d'un génie. Je vous ai trompée, lui dit-il. Adonis n'étoit point un homme. Je suis Ituriel, le génie de Babylone. Je connois votre cœur. Je vous adore, & j'en suis plus digne que je ne l'étois. Ah ! lui dir-elle, vous n'êtes plus Adonis, & je ne puis aimer que lui. Eh ! bien, répondit-il, je reprendrai la forme d'Adonis avec toute la puissance d'Ituriel. La métamorphose s'exécuta. Cloris sourit, & lui tendit les bras. Il fut plus heureux qu'un génie ne l'avoit jamais été. Il fut aussi plus content qu'un mortel. Il visitoit tous les jours Cloris, sous la forme qu'elle aimoit, & se gardoit bien du talisman.

Je suis un peu plus content de vous cette fois-ci, disoit Zéblis à son ami. Vous avez du moins fini honnêtement avec cette femme. Mais que veut dire votre troisième épreuve ? Pensez-vous qu'il y ait rien d'égal à l'inconstance des femmes, & ne sçavez vous pas qu'un ancien a dit...

Ce mot m'est échappé. Mais ce qui m'est arrivé vaut encore mieux pour ma thèse que ce qu'a dit l'ancien. Ecoutez :

Il y a environ cinq ou six cens ans que je devins amoureux d'une jeune fille très-jolie & très-spirituelle ; car elle vint à bout de me tromper, moi, qui ne suis pas un sot. Je lui déclarai mon amour par écrit, parce qu'en parlant je m'embarraffe quelque fois dans ce que je veux dire, au lieu que par écrit je m'explique beaucoup mieux. C'est mon fort que l'écriture ; & l'écriture en amour. . . . Eh ! finissez , dit le génie de Babylone , finissez votre histoire. Attendez , dit Zéblis , j'en étois... à ce que je lui écrivis. Je me servis, pour rendre ma lettre, d'un petit marmot assez gentil qui me servoit de page. Ma jeune maîtresse me fit une réponse favorable, me permit de lui rendre des soins, & me donna de l'espérance. Je continuai de lui écrire. Je la voyois rarement. Les visites lui déplaisoient. Sa modestie en étoit effarouchée. Elle me prioit de lui écrire souvent & de la voir fort peu. Mes lettres, disoit-elle, lui faisoient le plus grand plaisir. C'étoit toujours mon petit page qui les portoit. Enchanté des progrès de mon amour & de l'effet que produisoient mes lettres , j'épuisais mon esprit à lui en

38 MERCURE DE FRANCE.

composer tous les jours de plus belles. Un beau matin je lui envoyai dire , par mon page , que je la verrois le soir , & pour mériter cette grace , je le chargeai de la lettre la plus éloquente que j'eusse encore faite. A peine étoit-il parti qu'il me prit envie de le suivre de quelques momens , & d'arriver à l'improviste pour jouir de l'effet que ma lettre devoit faire sur le cœur de ma maîtresse. Mon cher ami , vous ne devineriez jamais ce que je vis. Je m'en doute , dit le génie. C'est une chose inconcevable , reprit Zéblis. Je la trouvai si occupée avec mon petit page , que ma lettre étoit sur une table encore toute cachetée. . . . L'infidèle ! ne pas lire ma lettre ! Si elle l'avoit lue , elle ne m'auroit jamais fait cet outrage. Dans la colere où j'étois , je fus sur le point de les anéantir. Mais comme j'avois lû quelque part qu'il ne faut pas qu'un génie se livre à sa colere , je méprisai ces deux marmouzets , & résolus de me venger de cette injure sur le sexe entier & de tromper toutes les femmes. Vous voyez s'il y a un exemple d'une plus grande inconstance ; car assurément cette fille m'aimoit , mes lettres m'en assureroient ; & un page la rendit inconstante.

te ; un page fut préféré à un génie. Cela n'est plus rare , lui dit Ituriel , & il le quitta pour achever ce qu'il avoit commencé.

Il y avoit à Babylone deux jeunes époux, mariés depuis un an , aimables tous les deux , & tous les deux cités pour modèles de la tendresse conjugale. Le génie les transporta , pendant leur sommeil , dans une île inhabitée , mais dont le séjour étoit charmant. Il eut soin de les placer chacun à une extrémité de l'île , & forma au milieu un bosquet avec un talisman , auquel il donna la puissance d'attirer dans ce lieu le premier de ces époux dont l'inconstance seroit décidée. Il pourvut à ce qu'il ne manquât pas d'objets pour les rendre inconstans.

A leur réveil ils éprouverent tous deux la même surprise. Leurs regrets furent les mêmes de se voir séparés sans sçavoir comment, & peut-être pour jamais. Tous les deux versèrent des larmes en abondance. Quittons un moment Aza pour voir ce qui arrive à son épouse. Zilia pleuroit encore lorsqu'elle vit sortir d'un bocage un jeune homme d'une figure très-intéressante , qui s'avança vers elle & qui, à mesure qu'il approchoit , témoignoit

40 MERCURE DE FRANCE.

son étonnement. Qui êtes-vous ? lui dit-il, & depuis quand ce séjour s'honore-t-il de votre présence. Hélas ! dit-elle, je suis une infortunée. J'ai perdu ce que j'aimois. Je ne sçais quel pouvoir m'a transportée sur ce rivage. Mais sûrement c'est un dieu malfaisant ; car il m'a séparée de mon époux, de mon cher Aza. . . Ah ! si vous êtes la divinité de ces rives, rendez-moi à mon cher Aza. Je ne suis point une divinité, repartit le jeune homme. J'ignore même qui je suis. Je n'existe que depuis quelques momens. J'ai fait quelque pas sans dessein, & je vous ai trouvée. Je sens auprès de vous combien il est doux d'exister. Qu'il est barbare ce dieu qui vous afflige ! mais qu'il est heureux cet Aza qui cause vos regrets ! Ah ! reprit Zilia, vous ne connoissez pas l'amour, puisque vous nommez heureux celui qui pleure loin de ce qu'il aime. Je ne connois point l'amour, dit le jeune homme, il est vrai ; mais je sens que je suis heureux de vous voir, que je le serois bien plus, si vous paroissiez goûter auprès de moi le même plaisir que je goûte auprès de vous, & que je serois très-malheureux de vous perdre. Si ce sentiment est l'amour, je le connois bien.

Ah ! laissez-là l'amour , dit la désolée Zilia. Je ne vois plus Aza , je n'ai plus d'époux , & elle appuya sa tête sur ses mains & recommença à pleurer. Le jeune homme , sans s'opposer à sa douleur , ne chercha plus qu'à l'en distraire. Il avoit pour elle ces attentions délicates & ingénieuses que l'amour suggère , & qui sont ses premières jouissances. Peu-à-peu les regrets de Zilia devinrent moins vifs ; sa douleur , après s'être exhalée , s'épuisa. L'idée d'avoir perdu son époux l'avoit d'abord désespérée ; elle finit par envisager cette perte comme un mal irrémédiable , & Aza comme un homme qui n'existoit plus pour elle. L'espérance de le revoir s'évanouit ; celle de le remplacer s'offroit tous les jours , graces aux soins de son nouvel adorateur. Il ne la quittoit pas d'un moment , & ne l'ennuyoit pas. Elle parcouroit souvent avec lui cette isle inconnue où elle étoit. Vous le voyez , disoit-il ; nous sommes seuls dans ce séjour ; nous y sommes sûrement l'un pour l'autre. Il n'y a pas d'apparence que nous sortions jamais de cette isle. Nous ne devons songer qu'à nous y rendre heureux. Il n'y avoit guères de réponse à ce raisonnement.

42 MERCURE DE FRANCE.

Un mois s'étoit écoulé depuis que Zilia voyoit sans cesse ce jeune homme , & qu'elle étoit seule avec lui. Il est difficile d'être dans une situation plus critique. Il avoit déjà risqué les plus grandes entreprises , & quoiqu'on l'eût repoussé , il avoit du moins acquis le droit d'en risquer de plus légères impunément. C'est être fort avancé. Un jour , en se promenant ensemble & s'attendrissant tous les deux , ils prirent le chemin de ce bosquet où , selon le talisman formé par Iturriel , ils ne pouvoient entrer qu'avec un projet très-décidé. Ce bosquet avoit été jusqu'alors invisible pour eux. Ils furent étonnés de l'appercevoir. Cet endroit est charmant , dit le jeune homme : entrons-y. Entrons , dit Zilia ; mais quelle surprise ! elle apperçoit Aza qui entre dans le bosquet par un autre côté avec une jeune fille très-jolie. Ces quatre personnages demeurèrent immobiles , & se jugerent réciproquement avec la dernière exactitude. Un mouvement involontaire entraîna les deux époux dans les bras l'un de l'autre , tandis que le jeune homme & la jeune fille jouoient un fort sot rôle. Des caresses on alloit venir aux reproches , lorsqu'Iturriel parut pour prévenir

OCTOBRE. 1768. 43

la querelle. Vous n'avez pas plus de tort l'un que l'autre , leur dit-il , & votre inconstance est datée de la même minute. Il n'y a rien d'étonnant dans tout ceci. Toutes les fois qu'une jeune homme & une jeune fille se trouveront seuls dans une île , ils passeront leur temps comme vous alliez le passer dans ce bosquet. Vous avez fait tous les deux une belle résistance , & vous vous en aimerez davantage. Les deux êtres fantastiques , créés par Ituriel , disparurent. Il reporta les deux époux dans leur demeure. Ils ont vécu depuis en bonne intelligence , sans se faire de reproches sur l'aventure du bosquet.

*TRADUCTION libre d'une Chanson
italienne ; par M. Costard.*

Si vous sentez , sur le soir , dans la plaine
Un vent plus frais , de plus douces odeurs ;
Vous pouvez dire : ici respire Helene.
Son souffle pur a le parfum des fleurs.

Lorsque le ciel s'épure & se colore ,
Quand son éclat devient plus radieux ;
Regardez bien la nymphe que j'adore ,
Et vous verrez tout cela dans ses yeux.

44 MERCURE DE FRANCE.

Si vous trouvez bergere au port de reine ,
Au doux sourire , à l'œil fier & touchant ,
Taille de Nymphé & voix de Syrene ,
Dites : c'est elle ; on la voit , on l'entend.

Tout est pouvoir , tout est charme dans elle.
Fripon d'Amour , tu la formas sur toi !
Mais , si tu veux faire aimer le modèle ,
Rends-là sensible & tendre comme moi.

LE Portrait de l'Hymen.

A Certain peintre , l'autre jour ,
Damon , rempli d'impatience ,
(C'étoit avant son alliance)
Vint commander l'Hymen pour pendant à l'A-
mour.

» Peignez ce dieu , dit-il , vif , brillant , tendre ;
» aimable.

» Prodiguez-y les ornemens ;

» Plus vous rendrez ses traits charmans ,

» Et plus l'art fera vraisemblable. »

On peignit donc l'Hymen comme un dieu plein
d'attraits.

L'époux , une heure au plus après son mariage ,
Trouva le tableau froid , en blâma tous les traits..

Il falloit, suivant lui, se remettre à l'ouvrage,
Y jeter du piquant & l'orner davantage.

On n'en fit rien,

Et l'en fit bien.

Mon homme goûta du ménage,
Et revint plus expert au bout de quelques mois.

« Hélas, s'écria-t-il alors, haussant la voix,

« Ce n'est point là l'Hymen ; vous fardez la nature.

« L'Hymen, moins éclatant,

« Humble dans ses regards, simple dans sa parure,

« Abandonne à l'Amour, dieu coquet & pimpant,

« Cet air vif & fripon, cet attirail brillant...

Le désespoir de l'art est de rendre en peinture

Un portrait si changeant.

*Le jeune Rat. Fable adressée à M. le
Marquis de St C. . . .*

UN rat, encor dans son enfance,

Et n'ayant nulle expérience,

Né cessoit point de répéter

A sa mere, vieille routiere,

Qu'il se moquoit de la ratiere,

Et qu'il sçauroit bien l'éviter.

Mon fils, lui répondit sa mere,

Là-dessus j'en sçais plus que toi :

Fuis loin de ce piège, crois-moi ?

Mais le Rat n'en voulut rien faire.
 Qu'arriva-t-il de tout cela ?
 La chose est facile à comprendre :
 Pour négliger cet avis-là ,
 Le sot , un jour , s'y laissa prendre.
 Vous qui faites si peu de cas
 Des bons conseils de la vicillese ,
 Jeune homme ne voyez-vous pas
 Que c'est à vous que je m'adresse.

Marie Seyma , à Montpellier.

Aventure angloise.

MISTRISS-W-s , jeune veuve d'Hampshire , inquiétée par ses créanciers , hors d'état de les satisfaire , se servit , l'année dernière , d'un stratagème assez plaisant pour se mettre à l'abri de leurs poursuites. Elle se para un matin plus qu'à l'ordinaire , & feignit d'aller voir une de ses sœurs établie à Th ham. Elle en prit réellement le chemin ; elle rencontra un pauvre voyageur dans le plus pitoyable équipage ; elle l'invita sans façon à se rafraîchir avec elle ; celui-ci se garda bien de refuser ; ils s'affirent ensemble sur le bord du chemin , la Dame tira un flacon de sa

poche & quelques provisions, dont ils mangerent l'un & l'autre avec appetit. En causant de choses indifférentes elle lui demanda s'il étoit marié, & apprenant qu'il ne l'étoit point, elle lui offrit un habillement honnête & décent s'il vouloit l'épouser en passant & continuer ensuite son voyage. L'homme n'hésita point; Mistris W-s le conduisit chez elle, se procura des dispenses nécessaires & leur mariage fut célébré le lendemain matin en présence de quelques-uns de ses parens. Les époux se séparèrent aussi-tôt. Mistris remercia son mari; l'équipa de pied en cap comme elle l'avoir promis, & lui donna en même-temps trois guinées. Enfin je suis parvenue à mes fins, dit-elle en lui faisant ses adieux: graces au ciel je puis à présent braver mes créanciers *. Que le ciel vous conserve, répondit le mari; & qu'il lui plaise de me faire rencontrer une autre femme dans une paroisse voisine.

* C'est une coutume en Angleterre, qu'un mari réponde seul des dettes de sa femme.



ROSINE & son Chien. Conte.

QUI n'aime point, aimeroit à son tour,
S'il rencontroit ce que son cœur devine.
En elle-même ainsi pensoit Rosine,
Et s'ennuyoit de n'avoir point d'amour.

Manto la fée en la voyant un jour,)
Se dit, « faut-il que cette Colombine
» Soit le jouet de quelque vieux hibou ? »
Elle ajouta, « prends ce petit toutou.
» Le tendre époux que le ciel te destine,
» Par ce toutou se manifestera.
» Tu choisiras celui qu'il choisira :
» Tu le verras aisément à sa mine. »

Rosine alors comptoit plus d'un galant ;
N'en doutez pas ; car le bouton de rose
Qui déjà s'ouvre & rougit en s'ouvrant,
Rosine & lui, c'étoit la même chose.
Le petit chien de Rosine jaloux,
Répudioit les amans aux yeux doux.
L'un, trop brutal, lui déchire l'oreille ;
L'autre bruyant, par sa fougue l'éveille.
Sur les genoux de la belle couché,
On le voyoit, au moindre bruit, fâché,
Montrer les dents, japper à toute outrance ;
Tourner le dos à l'amant qui finance :
Même, il mordoit quiconque trop penché
s'imaginoit

S'imaginoit qu'en osant on avance.

Jusques ici Rosine, ni son chien
Ne caressioient, ne s'attachoient à rien,
Lorsqu'un amant se présente à leur vûe,
Pour avancer, usant de retenue,
En se taisant, exprimant son amour.
Au petit chien il fait d'abord sa cour.
De sa maîtresse il flatte le caprice.
C'est le moyen de s'emparer du cœur;
Car le caprice est gardien de l'honneur:
La vertu même est de moindre service.

Le petit chien, d'abord l'air sérieux,
Puis radouci; puis content, puis joyeux;
En le voyant sur ses pattes se dresse,
Prend ses baisers, les porte à sa maîtresse,
Et plus chéri les rapporte à l'amant.
Rosine alors en eût bien fait autant.
A cet aspect son cœur palpitait d'aïse,
Les confondoit dans ses doux mouvemens,
De tous leurs jeux faisoit son passerems.
Aux cœurs épris est-il rien qui ne plaise?
La bonne Fée avoit dit sensément;
» Le petit chien choisira ton amant. »

Le choix est fait. L'amant se fait attendre;
Puis il revient. Rosine d'un air tendre,
Le petit chien, le cœur vont au-devant.
Il promet tant, qu'il prouve, que se rendre
Est la raison, le tort de se défendre.

I. Vol.

C

50 MERCURE DE FRANCE

Rosine rit : & voilà que soudain
Le doux espoir se coule dans son sein ;
Puis serpentant dans son cœur s'insinue.
Rosine alors, de détourner la vue,
De soupirer, de gémir doucement,
De repousser, d'attirer son amant,
De l'accuser en se voyant vaincue.

La vertu plaît par son dernier effort.
Le petit chien fort à-propos s'endort.

On voit par-là qu'un cœur rendre & sincère
Est rarement amoureux sans retour ;
Et qu'il ne faut, quand on ne sçaitoit plaire,
En accuser les femmes, ni l'amour.

M. Girard-Baigné, à Dieppe.

MADRIGAL à Mademoiselle ***.

A L'AMOUR, m'a-t-on dit, vous craignez de
vous rendre,
Et son nom, devant vous, ne se prononce pas :
Malgré votre frayeur, vous avez des appas,
Que, rarement, l'on a sans être tendre ;
Ce sont des yeux malins, un teint plus blanc que
lys,
Plus frais, plus animé que n'est la rose même ;
Pour moi, je vous trouve, *Philis*,
Aussi belle que quand on aime.

GAUDET.

A Surveilliers, entre Louvres & Senlis.

*QUATRAIN à une Demoiselle trop
occupée de sa parure.*

OUI, croyez-moi, jeune *Emilie*,
A l'art vous donnez trop de soins ;
Et vous seriez bien plus jolie ,
Si vous cherchiez à l'être moins.

Par le même.

*EPIGRAMME de Léonidas, tirée
de l'Anthologie.*

* Contre une Courtisane.

QUAND *Phriné*, de l'hymen, se faisoit une
bonte,
Elle avoit bien raison ; car, soit dit entre nous ,
Dans des nœuds si gênans ne trouvant point son
compte,
Elle aima mieux avoir vingt galans qu'un époux.

Par le même.

* Cette épigramme grecque a été mise anciennement en un seul vers latin que voici :

Fugisti thalamos unius , & excipis omnes.

C ij

Vers latins.

Quid vita est hominis ? Viridantis flosculus horti ;
Sole oriente oriens , sole cadente cadens.

Traduction.

La vie est une fleur qu'un matin a vû naître ,
Et que le soir voit disparaître.

*A Madame Laruelle , jouant le rôle de
Marton dans la fée Urgèle.*

UN chevalier nouveau , prêt à suivre tes pas ,
Hier , en t'écoutant , te prenoit pour Orphée ,
Non , reprit son voisin tout bas ,
Cette Marton est une fée ;
A ses accents , qui ne la connoît pas ?

Par un abonné au Mercure.

*Seconde Lettre de Milord Charlemont
à Milord Bélafis.*

Tu ne penses pas comme moi ? Je le
sçavois, Charles ; mais nous n'aurons pas
le plus léger débat à ce sujet. Je dis li-
brement mon avis , parce que je suis vrai ;
je n'exige jamais qu'on le suive , parce

que je suis juste. Je hais ces hommes impérieux, plus attachés à leur opinion qu'à leur ami, capables de prendre de l'humeur si on préfère sa raison ou son caprice à leurs sublimes lumières. Ne te dérange pas, mon cher, suis la route ordinaire. L'espèce de ta folie ne peut me déplaire ni me rebuter. A ton tour sois indulgent pour la mienne; car, aussi obstiné que toi, j'ai résolu ne n'en point changer.

Je me plains de ton indiscretion. Pourquoi montrer ma lettre à sir George? Je reçois, avec la tienne, la plus pédantesque rapsodie qui soit jamais sortie de sa lourde plume. J'ai fort envie de l'envoyer au diable, lui & ses impertinentes leçons. Il m'accuse de *borner mes vues de peur d'étendre mes soins*; il me nomme *pareilleux*; il ose me reprocher *l'extrême désintéressement de mon cœur*, qualité propre, dit-il, à me rendre un être inutile dans la nature; elle étouffe en moi cette *activité de l'ame d'où s'élèvent les passions*, source du bien, principe des nobles efforts qui conduisent à l'immortalité. Pour toute réponse à son ennuyeuse épître, je lui dirois volontiers comme le fou de Charles II l'écrivit à milord Rochester, moi, *j'aime à vivre de mon vivant*.

54 MERCURE DE FRANCE.

J'ai beaucoup de respect pour tes grands projets , Charles ; je ne veux pas contrarier tes goûts , mais rien ne peut me les faire adopter. Passager sur ce globe , où j'erre au gré de ma fantaisie , je n'y élèverai point de monument. De ma vie , je ne désirerai l'admiration des hommes ; leur amitié me suffit , être content de moi , ne mériter le reproche de personne , obliger , quand je le puis ; ne nuire jamais , voilà toute la philosophie de ton serviteur & de ton ami.

En attendant qu'un accès de mélancolie m'engage à répondre à Sir George , dis-lui , de ma part , qu'il se trompe fort s'il croit me faire renoncer à ma paisible indolence ; il la nomme en vain *une coupable inaction*. Crois-moi , mon ami , de toutes les qualités dont l'heureux assemblage forme un bon naturel , le désintéressement (soit qu'il naisse de la réflexion ou de la paresse) est la plus généralement estimée & la moins enviée. Elle ne blesse ni l'orgueil ni l'avidité du commun des hommes ; dans son ami désintéressé , l'ambitieux voit un concurrent de moins : l'insensible , l'avare goûtent un caractère qui les met à leur aise , & le petit nombre doué d'une ame noble découvre avec plaisir , chez les autres , le sentiment qu'il

OCTOBRE. 1768. 55

trouve en lui-même. Au reste, tu peux assurer le sentencieux baronet que je suis incorrigible.

On m'a présenté; j'ai vu la cour. Déjà introduit dans les meilleures maisons, je regarde, j'écoute, je compare; mais je suis encore loin de juger. Si je ne craignois de te faire jeter les hauts cris & de m'attirer une seconde lettre de Sir George, je te dirois, qu'en croyant sur sa bonne foi, sur la tienne, rencontrer ici des hommes très-différents de mes compatriotes, je me vois déchu dans mon attente. Sur mon honneur, soit ineptie, soit pénétration, les François me paroissent aussi Anglois que moi-même. . . . Ne te fâches pas, mon ami, tu me traiteras d'habile ou de sot, je t'en laisse le choix.

Pendant le cours de mes premiers voyages, je pensai précisément ce que je te dis aujourd'hui. Si, en arrivant chez des peuples dont on cherche à connoître les mœurs, quelques usages étonnent & semblent offrir aux yeux d'un étranger des hommes nouveaux, l'examen fait bientôt disparaître ces nuances légères & ramene tout sous le même point de vue. Les nations européennes se vantent en

Civ

56 MERCURE DE FRANCE.

vain d'une marque distinctive , elle est dans leurs habitudes , elle n'est point dans leurs sentimens. Montre-moi , parmi ces diverses nations , un homme agité par une passion qui ne puisse émonvoir mon cœur , & cet homme sera vraiment un étranger pour moi.

Tu me demandes si on s'amuse à Paris? Modérément , je crois. Ou la nation françoise est prodigieusement changée , ou nous avons toujours eu d'elle une très-fausse idée. Je cherche en vain , au milieu de cette immense capitale , ces *êtres composés d'air & de feu , toujours en mouvement , que la saillie , l'enjouement & la vivacité distinguent des autres habitans de la terre* ; si je puis le dire sans blesser les loix de l'hospitalité , je les trouve. . . . oui , ma foi , Charles , je les trouve aussi ennuyeux que nous. Raisonneurs , politiques , l'administration , l'agriculture , le commerce & la philosophie sont le sujet des entretiens de tous leurs cercles ; les femmes même s'en occupent , dissertent , disputent ; chacune est du parti qui domine dans la société , & malheur à qui prétendrait en soutenir un autre. Les ouvrages d'esprit sont peu considérés ; à peine en parle-t-on en passant , s'ils n'of-

frent pas une sorte de singularité qui est actuellement la folie d'une nation, autrefois guidée par les graces, le plaisir & le sentiment.

A Paris la scène attristée ne présente plus ces agréables intrigues, cette morale cachée sous les ris, admirée dans tous les pays, imitée par tous les génies de l'Europe. Qui n'a pas voulu marcher sur les traces de Molière ? A présent on s'en écarte avec soin. Un genre s'est introduit, puis un autre ; puis chaque jour en fait éclore un nouveau. Tu vas me demander ce que j'appelle un *genre* ? Je ne sçais trop comment te l'expliquer. Par exemple, un bel esprit protégé donne une pièce au théâtre, elle ne ressemble à rien, ses amis crient au prodige : après un peu de résistance le parterre se laisse entraîner ; la pluralité des voix l'emporte sur ses propres sensations ; il applaudit. Deux ou trois succès de cette espèce font une réputation brillante. Si quelques personnes sensées, échappées à la séduction générale, osent juger l'ouvrage, blâmer des défauts révoltans, on leur impose silence, en disant : c'est le *genre de l'auteur*.

Lady Mary est donc fort en pressée de sçavoir si les Dames françoises sont bien

coquettes. ? Eh ! mais elles le sont autant que celles de la Grande. Je n'acheverai pas , je crains trop les querelles. Il faut pourtant convenir d'une vérité, la petite méchante ne m'en sçaura pas gré : c'est que la coquetterie des Françaises est obligeante : il est doux d'en être l'objet , quand on possède l'art de n'en pas être la victime. Loin d'affecter, comme mes chers compatriotes, un dédain marqué pour celui dont elles désirent l'hommage , de le railler , de l'humilier , de le tourmenter sans cesse ; c'est par la politesse , les égards , de flatueuses attentions qu'une Française cherche à s'attacher l'homme qu'elle veut rendre ridicule ou malheureux. En conservant près d'elle assez de sang froid pour apercevoir toujours le piège , & n'y jamais tomber , on jouit long-tems du plaisir de se voir préféré , au moins en apparence.

Adieu, mon ami ; je suis forcé de te laisser. Je t'apprends que j'ai trois maîtresses : la plus jeune a trente-six ans. Ne te hâtes pas de rire , encore moins de me plaindre. Ce sont de charmantes créatures. Une lettre que j'avois à rendre à l'une d'elles m'a fait devenir le favori de tout

OCTOBRE. 1768. 59

tes les trois, & je veux mourir si, de ma vie, j'ai passé des momens plus agréables que dans leur société. Si Lady Mary ne veut pas absolument me voir marié avec une Françoisse, qu'elle redouble ses prières; car je suis en grand danger d'en épouser trois.

*VERS présentés à M. le comte de Saint-Florentin avec une Pendule.**

SUR les aîles des vents le temps fuit & s'envole.

De la Prudence le symbole,

Ce serpent, à chaque heure, avertit la raison;

Et ce cadran rapide est la terrible école

Où tout mortel voit sa leçon.

Heureux qui, bannissant les guerres intestines

Que les remords élèvent dans nos cœurs,

De ce cercle effrayant s'en font un de douceurs;

Mais trop souvent on se blesse aux épines,

Quand on ne veut que moissonner des fleurs.

Tu ne les comptes point ces heures fugitives,

Philosophe, insensible aux vains événemens;

Maître de ton cœur & du temps,

* Cette pendule est un vase porté sur une colonne coupée & couronnée d'un serpent, dont le dard indique l'heure sur un cadran mobile.

C vj

Comme un ruisseau qui s'échape à ses rives ,
 Tu vois s'écouler tes momens :
 Et toi , qu'enivre l'espérance ,
 Toi , qu'en les doux liens , amour sçut engager ,
 Ce signal du bonheur , cette heure du Berger
 Tarde toujours à ton impatience ;
 L'art de jouir du temps , c'est de le partager.
 Qui le sçait mieux que vous , sur ce cadran
 mobile
 Arrêtez vos regards , Ministre généreux ,
 Vous fixez chaque instant en le rendant utile ;
 Vous les consacrez tous en faisant des heureux .

Ces vers sont de M. Poinfinet.

LETTRE de M. la Condamine.

M. EN ouvrant le Mercure , j'ai trouvé à la première page des *Vers* qui accompagnoient une branche de taurier , cueillie sur le tombeau de Virgile , & envoyée par feu S. A. R. Madame la margrave de Bareith au roi de Prusse son frere. Ces vers sont suivis de deux autres petites pièces , & on remarque dans une note , que l'on ne peut guère méconnoître dans ces poësies , M. Voltaire , à qui elles sont attri-

OCTOBRE. 1768. 61

buées. J'en conviendrais volontiers pour les deux dernières pièces ; mais je serois trop flatté qu'on pût juger aussi favorablement de celle qui les précède. Les vers envoyés par Madame la Margrave de Bareith à sa majesté Prussienne, sont de moi. Cette princesse m'honoroit de ses bontés. Je lui avois fait ma cour à Avignon, en allant en Italie. Je l'avois retrouvée à Florence, à Rome & à Naples ; & il n'a tenu qu'à moi de faire le voyage d'Italie avec elle. Je l'ai souvent accompagnée dans la visite des monumens antiques, & même sur le Vésuve. Il est très-vrai qu'elle cueillit, sur le tombeau de Virgile près de Naples, une branche de laurier qu'elle me dit qu'elle vouloit envoyer au roi son frere. Elle me pria de faire des vers pour cet envoi. Sur le premier brouillon, il y avoit *sur l'urne de Virgile* ; mais je corrigeai, en les copiant, *au tombeau de Virgile*, pour ôter la cacophonie de *sur l'ur*. M. de Voltaire pourroit, avec raison, trouver mauvais qu'on lui attribuât des vers de ma façon. Je vous prie donc, Monsieur, dans le prochain Mercure, de dire qu'ils lui ont été attribués par erreur ; ils ne sont assurément pas dignes de lui, & on lui fait assez

62. MERCURE DE FRANCE.

de mauvais présens sans que je veuille en augmenter le nombre. *

* Il nous étoit facile de nous tromper , en lisant ces vers ingénieux , & notre erreur est bien pardonnable , en connoissant le véritable auteur.

L'EXPLICATION de la première énigme du Mercure de Septembre est la *neige* ; celle de la seconde est la *mode* ; celle de la troisième est le *bé-mol* & le *dieze* ; le mot de la quatrième est *cruche*. L'explication du premier logogryphe est *raison* , où l'on trouve *air* & *son* ; celle du second est *orme* , où l'on trouve *rome* , *or* , *me* , *mer*.

É N I G M E.

Ji suis tout à la fois économe & prodigue,
J'ai les vertus d'un bon Chrétien ;
M'humilier & donner tout mon bien ,
Pour moi n'est pas une fatigue ,
Jamais plus en repos que quand je n'ai plus rien ,
De ma demeure parfumée ,
Le séjour est délicieux.
Moins bruyant que la renommée ,

OCTOBRE. 1768. 63

Comme elle j'ai cent bouches & cent yeux ,
Je supplée aux faveurs du maître du tonnerre ,
Quand l'ardeur du lion sèche & brûle la terre.
Si Flore voit ternir ses plus vives couleurs ,
Je sçais la consoler par un torrent de pleurs.

A U T R E.

U NE parfaite égalité
Fit toujours mon mérite unique ;
Une sçavante mécanique
Epreuve ma fidélité.
Je brille aux cieux : une déesse
De me porter se fait honneur.
Trop souvent , faute de justesse ,
Je suis l'instrument d'un voleur.
Lorsque j'ai quelque oracle à rendre ,
Sans parler je me fais entendre
Par un signe respectueux.
Mes deux suppôts offrent l'image
De ces deux jumeaux fabuleux ,
Dont l'un , de son frere l'otage ,
Descendoit au sombre rivage
Quand l'autre remontoit aux cieux.

A U T R E.

Q UOIQUE destinée à servir ,
 On me porte , & je me fais suivre.
 Chaque nuit on me fait revivre ;
 Chaque jour on me fait mourir.

Sans sçavoir & sans éloquence ,
 A chaque objet , quand le soir vient ,
 Je puis redonner l'apparence
 Et la couleur qui lui convient.

La graisse fait ma nourriture ;
 Rien pourtant n'est plus sec que moi ;
 Et dans la plus fiere posture
 Du moindre vent je suis la loi.

Je suis sans force en ma vieillesse ;
 Je suis pâle & languis toujours ;
 Mais coupez le fil de mes jours ,
 Et vous me rendrez ma jeunesse.

A U T R E.

A Mademoiselle *****.

O vous , qui commencez à plaire ,
 Et qui plairez dans tous les temps ;

OCTOBRE. 1768. 65

Car vous joignez aux agrémens
D'une figure à vous, d'une taille légère,
Les charmes de l'esprit & ceux du caractère !

A deviner je vous présente un nom,
Nom fait pour occuper tout le sacré vallon,
Et tous les échos de Cythère ;

Sans grand effort vous devez le trouver.

Si quelquefois aux travaux de l'abeille,
Vous prêtâtes vos yeux, & sur-tout votre oreille,
J'étois là. . . . Je vous vois & sourire & rêver :
Rappelez-vous encor l'instrument d'un apôtre,
Par le moyen duquel il avançoit chemin !

Ah ! si jamais l'Amour se faisoit pèlerin,
Je lui conseillerois de n'en prendre point d'autre.

Par M. Guichard.

LOGOGYPHE.

MON langage, quoique muet,
Est pourtant facile à comprendre ;
Je m'adresse au cœur en secret :

Mais, malheureux qui feint de ne me pas en-
tendre !

Dans mes dix pieds, ami lecteur,
Cherche la fille de ta sœur :

Ce bon vieillard rajeuni par Médée ;
La fille de Cadmus, le jour de l'hyménée :
La vache qu'aima Jupiter.

66 MERCURE DE FRANCE.

Le précieux travail d'un ver.
 Un terme de géometrie ;
 De l'animal une dure partie.
 L'endroit où plaît un grand acteur ;
 Ce qu'il faut posséder pour être bon auteur.
 Ce fourbe adroit dont l'artifice ,
 Si funeste aux Troyens , fut aux Grecs si propice :
 Le bruit flatteur des instrumens ;
 Un outil nécessaire à plusieurs artisans.
 Un terme négatif , un autre de bréviaire ;
 Un patriarche , un poids , de France une rivière.
 Du saint pere un ambassadeur.
 Je dois , en finissant , Lecteur ,
 T'avertir que mon témoignage
 Tourmente le méchant & rassure le sage.

*Par M. B***

A U T R E.

DANS mes sept pieds on passe les deux jambes
 Qui , sans mon bon secours , ne seroient pas in-
 gambes.

Ma tête est chair , & le reste est poisson ;
 Mon tout sert à couvrir la moitié de mon nom.

*Par M. B***

A U T R E.

PLUS d'une fois , Lecteur , je t'ai vû dans mes
 bras.

mezzo. Air du Huron.

Andantino

Si ja... mais je prends un é... poux, je
veux que l'a...mour, que l'a...mour me le donne :
qu'à la fête il vienne avec nous, et que sa
main nous y cou...ron...ne, et que sa main nous
y cou...ron...ne. Un choix con...traire à nos dé...
sirs, de...vient u...ne sour...ce u...ne sour...ce de larmes.
La li...ber...té seule a des charmes, elle est la
sour...ce des plai...sirs. N'est ce pas au
cœur à choi...sir l'ob jet qu'il doit ai...
mer sans ces...se ! On voit bien...tôt l'a...
mour s'en...suir, s'il sent que sa chaî...ne, sa
chaî...ne le blas...se.

de l'Imprimerie de Récoquillée rue du Foin St Jacques

OCTOBRE. 1768. 67

Peut-être qu'à ce trait tu ne me connois pas :
Eh bien ! ôte ma tête , & sans aucun peine ,
J'offrirai pour lors à tes yeux
Un lieu près de Paris sur les bords de la Seine ,
Qu'illustra la maison d'un poëte fameux.

Par Mlle An. . .

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DICTIONNAIRE classique de géographie ancienne pour l'intelligence des auteurs anciens , servant d'introduction à celui de la géographie moderne de Laurent Echard , ou description abrégée des monarchies , des royaumes , des principautés , des républiques , des tribus , des villes grandes , moyennes & petites , des mers , rivières , fleuves , lacs , ports , îles , presqu'îles , caps , montagnes , volcans & forêts , depuis le commencement du monde jusqu'à la décadence de l'empire romain , dans lequel on donne une idée succincte du génie , des mœurs , de la religion , des coutumes , du commerce des peuples de la terre sous les différentes dominations des Perses , des Assyriens , des Grecs & des Romains ; avec un précis

68 MERCURE DE FRANCE.

des principales révolutions qu'ils ont essuyées. Ouvrage utile pour la lecture des auteurs classiques, poètes, historiens, orateurs, géographes. A Paris, chez Lacombe, libraire, rue Christine, grand in-8°. 1768. vol. de près de 700 p. rel. 5 l.

LE fond de cet ouvrage est du pere J. M. Y. Q., d'une congrégation célèbre ; il ne l'avoit entrepris que pour son usage particulier ; il le confia à un ami qui le fait paroître aujourd'hui avec des augmentations & des changemens qui en font un nouvel ouvrage. On ne peut que le remercier du soin qu'il a pris de le réfondre & de le perfectionner ; cette production intéressante manquoit à notre littérature. Rien n'étoit plus difficile que de lui donner la perfection nécessaire. Les anciens géographes laissent beaucoup de vuide ; leurs commentateurs qui n'ont fait que se copier mutuellement pour la plupart, n'ont fait qu'épaissir les ténèbres. Leurs livres ne sont remplis que de conjectures. « Le grand dictionnaire de » la Martiniere ne doit point être com- » pris dans la proscription générale des » compilateurs modernes. Quelques cri- » tiques ont décrié cette source abondan-

» te , après y avoir puisé sans scrupule ;
 » semblables à ces animaux qui troublent
 » l'eau claire dans laquelle ils se sont dé-
 » salterés ; mais le Public sçait à quoi
 » s'en tenir sur le jugement des écrivains
 » ineptes , jaloux , dont la littérature a
 » fourmillé dans tous les âges. On est
 » incapable de faire un livre , on pille
 » celui d'un autre , & on le remercie en
 » l'insultant dans la préface ; tel a été le
 » sort de la Martiniere , tel pourroit être
 » celui de mon ami. A peine le diction-
 » naire de la géographie ancienne aura
 » vu le jour , que quelque sçavant y cher-
 » chera des fautes , & sous prétexte d'y
 » en avoir trouvé un grand nombre , il
 » en publiera un second , dans lequel il
 » jouira du fruit des veilles d'un autre. »
 L'essai historique qui est à la tête de ce
 dictionnaire présente des détails critiques
 très - intéressans ; l'Auteur prouve que
 pour parvenir à faire un bon livre , il faut
 en consulter beaucoup ; il fait voir combien
 la plupart des sources sont incertaines ,
 pour les ouvrages de recherches & de dis-
 cussions. Tacite peint les Germains de
 manière à faire penser qu'ils étoient tous
 des Socrates ; ces Socrates étoient des
 barbares qui sacrifioient des victimes hu-
 maines à la divinité. L'histoire n'offre

70 .MERCURE DE FRANCE.

pas seule ces difficultés ; la chronologie en présente de bien plus étranges encore ; les différentes manieres de compter parmi les peuples y ont un peu contribué , ainsi que la petite ambition de paroître fort anciens. Toutes les nations ont voulu être les premières ; toutes ou presque toutes ont prétendu que le coin de la terre qu'elles occupoient avoit été habité avant les autres. « Qui oseroit douter que les » Suédois descendent en droite ligne de » Magog , perir-fils de Noé , lorsque tous » les historiens le répètent , & qu'ils donnent la datte précise de son arrivée dans » le pays ? Ce fut l'an 88 , après le déluge , le 6 Septembre à cinq heures du » soir. On a beau dire qu'on ne trouve » aucune trace du mot de *Magog* dans » celui de *Suède* , & que sa translation est » bâtie sur des chimeres ; la chose n'en » est pas moins vraie , & avec les sçavans » il ne faut pas être si difficile en preuves. » La manie des étymologies n'a pas été une des moindres sources d'erreur ; on a voulu avec ce fil pénétrer dans tous les dédales de la chronologie ; & on n'a fait que la rendre plus obscure & plus impénétrable.

L'Auteur , après ces détails qui ne sont point étrangers à son sujet & qu'il ramene à la géographie , parle de

son travail ; il s'est borné à ce qu'on appelle la géographie ancienne qu'il a cependant étendue jusqu'à la décadence de l'Empire Romain. « Mon ami avoit ex-
 » clû de son dictionnaire une foule de
 » noms de villes, de forêts qui ne sub-
 » sistent plus depuis long-temps. Que
 » nous importe, dira un petit maître, la
 » connoissance de tant de lieux obscurs &
 » oubliés ? J'avoue sans peine, dit la
 » Martiniere dans la préface de son dic-
 » tionnaire, que cela n'intéresse guères
 » ni le fermier général, dont la géogra-
 » phie se borne aux bureaux de ses recet-
 » tes, ni le chanoine qui mange dans une
 » molle oisiveté les revenus d'une pré-
 » bende bien fondée ; mais n'y a-t-il donc
 » que ces gens-là dans le monde ? L'hom-
 » me de lettres qui lit les anciens histo-
 » riens, le professeur qui explique les
 » auteurs grecs & latins, sont charmés
 » de connoître les noms, & quelque va-
 » gue que soit l'explication qu'on lui
 » fournit, sa curiosité est plus satisfaite
 » que si on ne lui disoit rien du tout. »
 Ce dictionnaire, quoiqu'il ne forme
 qu'un seul volume, contient tous les ar-
 ticles les plus importans ; il en est peu
 d'essentiels qui soient échappés à l'Au-
 teur ; quant à leurs positions il n'étoit pas

possible de donner des désignations particulières, lorsqu'on n'en trouvoit que de générales sur les limites des villes & des contrées anciennes. On a suivi la terminaison françoise dans les noms géographiques, quand elle ne s'éloigne pas de la terminaison latine; le style en est simple, précis, & celui qui convient aux abrégés de cette espèce. L'Auteur a soin, en parlant des villes anciennes, d'indiquer les différens noms qu'elles ont porté & celui que portent celles qui subsistent encore; il n'a rien négligé pour lui donner tout l'intérêt dont il étoit susceptible.

Proverbes dramatiques. A Paris, chez Merlin, libraire, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Poupée, in-8°. 2 vol. 1768.

Les proverbes sont un amusement de société, inventé il y a long-temps, négligé ensuite, renouvelé depuis peu, & fort en usage aujourd'hui. On choisit une action qui fournit une ou plusieurs scènes qui répondent exactement au proverbe qui leur sert de titre. L'Auteur de ceux que nous annonçons en a dialogué trente-trois; il présente chacun de ces petits drames sous un titre particulier, & ne place le proverbe qu'à la fin du volume pour

pour laisser au Public le plaisir de le deviner.

Dans le premier, le comte d'Orville va trouver M. Dupas, maître de ballets, pour le consulter sur sa danse; celui-ci qui ne le connoît pas, le prend pour un figurant qui veut débiter, ne trouve en lui qu'un danseur pitoyable; mais dès qu'il apprend qu'il a à faire à un homme de qualité, il se retracte & jure qu'il n'a rien vu de si merveilleux; le proverbe est : *Selon les gens l'encens.*

Le drame, intitulé *le Poulet*, offre un M. d'Orville qui, après une longue diète terminée par une médecine, est pressé de profiter de la permission que lui a donné son médecin de manger une aîle de poulet. Pendant qu'on met son couvert, il s'endort; ses gens n'osent le réveiller, & mourant de faim, eux-mêmes mangent le poulet, le pain, & boivent la bouteille de vin destinés au malade; lorsqu'il se réveille, ils lui persuadent qu'il a mangé le tout; le médecin qui arrive & qui en est instruit, étonné de l'intempérance de M. d'Orville, & en craignant les suites, le condamne à l'eau de poulet pour huit jours; le proverbe est : *les battus payent d'amende.* Une aventure arrivée au cardi-

I Vol.

D

74 MERCURE DE FRANCE.

nal Dubois, a vraisemblablement fourni l'idée de ces scènes qui sont très-plaisantes. Ce ministre avoit beaucoup d'affaires. Pour les expédier plus promptement, il ne voulut point dîner, & ordonna qu'on lui tint seulement un poulet prêt pour quatre heures après midi. Un chat déroba ce poulet ; on ne s'en apperçut qu'au moment où il falloit le porter ; les domestiques embarrassés perdirent beaucoup de temps à faire d'inutiles recherches ; le cardinal ne sonna pas avant neuf heures ; on lui dit qu'il avoit été servi à quatre comme il l'avoit commandé ; il crut réellement avoir été assez distrait par les affaires qui l'occupaient, pour en avoir perdu le souvenir ; il racontoit souvent cette aventure avec plaisir ; sa bonne foi la rendoit très-plaisante, & on se garda bien de le détromper.

Le Sourd. M. de Lorme doit marier sa fille à M. Dumont, qu'il n'a jamais vu & qui doit arriver incessamment de Tours. Mirville, passionnément amoureux de Mlle de Lorme, est pris par le pere pour le gendre qu'il attend ; le vieillard, qui est sourd, n'entendant que quelques mots, a soin de les expliquer selon ses idées ; Mirville a beau parler ; le pere

qui se trompe lui-même, signe le contrat de mariage. Le proverbe est : *le premier venu engraine.*

Dans le *Suisse malade*, le baron de Rotsberg, capitaine Suisse, est indisposé depuis long-temps ; le major de sa compagnie lui conseille d'appeller un médecin ; celui-ci ordonne de faire boire beaucoup le malade & de lui donner une garde. Le major envoie chercher aussi-tôt une garde de quatre hommes à qui il consigne la porte de la chambre du capitaine avec défense de laisser entrer personne ; il fait venir en même-temps plusieurs bouteilles de vin. Le capitaine boit avec son sergent ; tous deux s'enivrent. Le médecin revient ; la sentinelle ne veut pas le laisser entrer ; le major qui arrive, leve la consigne en faveur du docteur qui est bien étonné de la manière dont on a pris son ordonnance ; il l'explique ; il avoit dit de donner au capitaine une garde-malade, & de lui faire boire de la ptisanne. *L'entente est au diseur ; voilà le proverbe.*

Les faux indifferens. La comtesse & le chevalier croient ne plus s'aimer ; tous deux craignent de se l'avouer & le désirent ; ils prennent le parti de s'écrire ; ces lettres les éclairent ; leurs regrets leur font connoître qu'ils s'abusoient ; ils s'épousent, &

le mot du proverbe est : *le feu est caché sous la cendre.*

Le Portrait forme une petite pièce très-plaisante. La comtesse de Mineville fait faire son portrait ; elle en est d'abord enchantée ; plusieurs personnes qu'elle amène en jugent différemment ; elle ne s'y reconnoît plus ; elle veut le laisser au peintre qui est désespéré. Le baron d'Orban , oncle de la comtesse , vient ensuite ; il en est très-content , l'achète & console le peintre. *Après la pluie le beau temps.*

Le Seigneur auteur. Le duc veut faire des vers ; il n'y réussit pas ; son valet-de-chambre lui dit de les faire faire ; un poète tragique & un poète d'opéra comique arrivent ; ils soulagent le duc de son embarras , en faisant chacun un vers du couplet ; le duc les écrit & croit les avoir composés : *un peu d'aide fait grand bien.*

Le Mari absent. Catherine , pendant l'absence de Gros-Jean son mari , a écouté les soupirs du bailli ; elle est fort inquiète de ce qu'il pensera à son retour de deux enfans dont sa famille est augmentée ; le bailli la rassure ; il entretient Gros-Jean , & lui dit que le seigneur du village , dans le dessein d'encourager la population , a promis de donner cent écus par

enfant qui naîtroit dans sa terre ; Gros-Jean désespéré de son absence qui l'a empêché de profiter de cette générosité, est consolé par le bailli qui lui apprend que Catherine, en femme d'ordre, a pourvu à ses intérêts. Gros-Jean qui n'est pas bien content de ce zèle, change d'avis en voyant deux jumeaux dans les bras de sa femme ; & il la remercie d'avoir doublé sa récompense : *abondance de biens ne nuit pas.*

Le Diamant. Ikaël, marchand Juif, apporte un très-beau diamant à Madame de Gercourt ; il vaut douze mille francs ; on le laisse pour six. La Dame en est enchantée ; elle voudroit l'avoir ; elle n'ose demander à son mari la somme nécessaire pour l'acheter ; elle fait part de son embarras au comte son amant qui offre de la lui avancer. Une réflexion arrête Madame de Gercourt ; que pensera son mari quand il lui verra cette bague ? On imagine de lui envoyer le Juif avec ordre de la lui laisser pour cent louis ; le comte payera le surplus. Le projet paroît admirable. M. de Gercourt achète le diamant ; un de ses frères vient lui dire qu'il marie sa fille ; il estime le diamant à sa véritable valeur ; il demande qu'on le lui cède ; M. de Gercourt le donne à condition

78 MERCURE DE FRANCE.

qu'on lui rendra les cent louis, & qu'on n'exigera pas qu'il fasse d'autre présent à sa nièce. Il raconte cette bonne fortune à la femme qui est désespérée ; elle maltraite le comte qui est obligé de payer le Juif & de renoncer à l'espoir qui l'attachoit à cette Dame ; le proverbe est le même que celui du poulet : *les battus payent l'amende*. Le drame est bien conduit & très-gai.

L'abbé de Contre-dîner refuse un excellent gigot que la gouvernante lui préparoit, & va chercher à dîner ailleurs ; il court dans plusieurs maisons où il croit faire bonne chère ; dans l'une on ne dîne pas ; dans l'autre on est malade ; dans une troisième on a dîné, &c. Il est forcé de revenir chez lui manger son gigot ; la gouvernante qui ne comptoit sur son retour que pour le soir, est absente ; il prie ses voisins de lui recommander de tenir son souper prêt de bonne heure, & va l'attendre à la comédie : *qui s'attend à l'échelle d'autrui, dîne souvent par cœur*.

L'Histoire. Plusieurs Dames ne savent que faire de leur après-dîner ; en attendant l'heure de la promenade, elles s'entretiennent ; elles voudroient sçavoir une histoire qui fait beaucoup de bruit ; elles la demandent à un abbé qui arrive ; il la

fait mal & laisse parler un commandeur qui le suit; celui-ci la commence, fait de fréquentes digressions qu'il assure être nécessaires & qui sont inutiles, oublie son histoire & part sans avoir rien dit : *promettre & tenir sont deux.*

Le Bal. M. de Clervaut est amoureux de Madame d'Orville; il va à un bal pour la voir; sa femme conduite par le chevalier qui la presse d'oublier son mari, prend un domino semblable à celui de Madame d'Orville, entend les galanteries que lui adresse son mari, lui dit qu'elle n'y croira point qu'il ne lui ait sacrifié le portrait de sa femme. M. de Clervaut le lui donne; elle le remet au chevalier, qu'elle choisit pour se venger : *il donne des verges pour se fouetter.*

Le Bavard. Le commandeur de Grisac vient recommander M. de la Poterrière, major de Bouchain, à la comtesse de Sourville; celle-ci ne veut s'intéresser à lui qu'à condition qu'il ne fera que présenter son mémoire sans parler de son affaire. Le major, instruit de cette condition, ne la suit point; il bavarde beaucoup, lasse la comtesse qui renonce à le servir, & le proverbe est : *trop parler nuit.*

Le Veuf. M. de Grandpré vient de per-

80 MERCURE DE FRANCE.

dre sa femme; son ami d'Erviere prend part à ses peines. M. d'Orbel se propose de le consoler; il parle de la défunte, il vante son art de contrefaire tout le monde, l'imité; le veuf ne trouve pas l'imitation exacte & montre à d'Orbel comment elle faisoit; on imite un rieur, le veuf rit beaucoup, & pleure aussi-tôt après; en parlant de la danse & de la voix de Madame de Grandpré, il chante & danse; on finit par le conduire à l'opéra: *il n'y a point d'éternelles douleurs.*

Nous nous bornerons à ces proverbes; il y en a beaucoup d'autres qui mériteroient des extraits plus détaillés; le dialogue en est simple, naturel; l'Auteur a tâché de conserver le ton de la conversation, & ce n'est pas un mérite médiocre; il y a beaucoup d'esprit & de facilité. Quelques-uns plairoient sûrement au théâtre, si on les y représentoit; ce seroient de petits intermedes fort agréables.

Vie du Cardinal du Perron, archevêque de Sens & grand aumônier de France; par M. de Burigny de l'académie royale des inscriptions & belles-lettres. A Paris, chez de Bure pere, quai des Augustins, à St Paul, un vol. in-12.; prix 3 liv. broché.

Personne n'avoit encore écrit la vie du cardinal du Perron ; cette entreprise étoit difficile par la multitude & la variété des sources. M. de Burigny vient de l'exécuter avec succès ; une critique sage & éclairée l'a conduit au milieu de ces difficultés ; il a discuté la plupart des faits , & lorsqu'il étoit impossible de faire un choix parmi les sentimens différens , il s'est contenté de les rapporter. On n'est point d'accord sur le lieu de la naissance de du Perron , ni sur son origine ; les uns veulent qu'elle soit obscure ; un petit nombre qu'elle soit noble ; on le fait naître à Saint-Lo , & dans la Basse-Normandie ; on convient que ses parens étoient calvinistes , & qu'ils s'expatrièrent pour éviter la persécution. Davy du Perron leur fils revint en France ; il se fit des protections & embrassa la religion catholique ; il ne tarda pas à se rendre célèbre par plusieurs discours ; après la mort de Ronfard , il en prononça l'éloge ; la surdité du poëte donna lieu à cette exclamation de l'orateur. « Bienheureux sourd qui a don-
 » né des oreilles aux François pour en-
 » tendre les oracles & les mystères de la
 » poésie. Bienheureux sourd qui a tiré
 » notre langue hors d'enfance , qui lui a
 » formé la parole , qui lui a appris à se

D y

82 MERCURE DE FRANCE.

» faire entendre parmi les nations étran-
» geres. » De son temps on appelloit cela
de l'éloquence. Du Perron s'appliqua aussi
à la poésie. Nous citerons quelques vers
du poëme intitulé : *l'Ombre de M. l'ami-
ral de Joyeuse* ; il fait parler son héros
sous le nom de Daphnis , & lui fait faire
ainsi l'éloge du Roi.

. . . J'irai de mes ans constant toute l'histoire ,
Je leur dirai (*aux héros fortunés*) comment vivant
je fus aimé

D'un roi si généreux , si grand , si renommé ,
Qui se voit adoré de la terre & de l'onde ,
Et qui sert de lumière aux autres rois du monde :
Prince égal à lui seul , dont le los mérité
A pour lieu l'univers , pour temps l'éternité.

Il ne manque à ces vers que d'avoir eu
Henri IV pour objet ; du Perron ne tar-
da point de faire fortune ; il entra dans
l'état ecclésiastique ; *Henri IV* , à la sol-
licitation de *Sully* , le nomma à l'évêché
d'Evreux. Il ne crut pouvoir mieux té-
moigner sa reconnaissance au roi qu'en
l'exhortant à abjurer le calvinisme. Ce
prince , en effet , consentit à recevoir se-
crettement des instructions de l'évêque
d'Evreux. Du Perron assista à la cérémo-
nie de son abjuration à Saint-Denis ; la

Sorbonne, infectée du poison de la ligue, ne le ménagea pas dans la lettre qu'elle écrivit contre l'absolution du Roi; elle prétendit que le Pape seul avoit droit d'absoudre Henri, mais qu'il ne pouvoit pas le *recatholiser*, & que si d'*aventure* il le faisoit, elle le déclareroit lui-même hérétique. Du Perron fut envoyé à Rome pour ménager la grande affaire de l'absolution avec le cardinal d'Osat; on sçait quel fut le succès de la négociation, & la manière dont on en fit la cérémonie. Les protestans crièrent beaucoup. D'Aubigné chercha à tourner les ambassadeurs en ridicule. « Il a fallu, dit-il, que Henri IV » se prosternant aux pieds du Pape, ait » reçu les gaulades en la personne de » M. le convertisseur & du cardinal d'Osat, lesquels deux furent touchés sur » le ventre à bêchenés, comme deux pares de maquereaux sur le gril, depuis » *miserere* jusqu'à *vitulos*. »

Les catholiques n'étoient pas plus satisfaits; Longueue, dont le pere pouvoit avoir vu des gens qui avoient été témoins de cet événement, en parle ainsi: « D'Osat & du Perron l'échapperent » belle quand on sçut en France la manière de l'absolution de Henri IV à

84 MERCURE DE FRANCE.

» coups de bâton. Le déchaînement fut
» universel , & je ne sçais pas ce qui leur
» feroit arrivé sans M. de Villeroi , qui
» étoit un grand papimane. Le chancelier
» de Chiverni crioit comme un aigle :
» *on s'est tant déchaîné contre Henri III*
» *mon bon maître , qu'a-t-il fait d'appro-*
» *chant ?* Tous les gens de robe , tous les
» gens d'épée crioient de même. Henri IV
» voyant que l'affaire étoit faite , la prit
» par le bon côté. » Les railleurs s'égayè-
rent aux dépens de du Perron ; on fit des
épigrammes contre lui , dans une on s'a-
dressoit ainsi au Pape.

D'un si léger bâton ne doit être battu
Le Perron à vos pieds lâchement abbatu ;
Sa coulpe envers son roi est par trop criminelle.
Si la verge de fer que Christ tient en sa main
Vous tenez en la vôtre , ô vicaire romain ,
Rompez-lui tout d'un coup les reins & la cervelle.

Toutes ces plaisanteries n'ôtoient rien
au mérite de du Perron ; il montra du ta-
lent pour les négociations ; il en avoit
pour la controverse ; il convertit le célé-
bre Sancy , général des Suisses ; les Pro-
testans ne manquèrent pas de s'en affli-
ger , & de s'en venger par des satires ; ils

O C T O B R E. 1768. 85.

publièrent la confession de Sancy dédiée à l'évêque d'Evreux. « C'est en votre sein » capable de toutes choses, Monsieur mon » confesseur, que j'ai voulu jeter ce petit avorton; vous ayant oui, par manière de passerems, défendre l'alcoran de Mahomet & le talmud des Juifs, » avec telle dextérité que les esprits des » auditeurs furent mi-partis, voulant, » sans le long voyage qui les fâchoit, ou » la pauvreté qui les étonnoit, les uns » coiffer un turban, les autres un bonnet » orangé, &c. » Du Perron avoit de la vanité, il fut sensible à ces plaisanteries & s'en consola bientôt en les attribuant à l'envie, & peut-être il n'avoit pas tort. Il eut soin de faire sa cour au Pape, & obtint facilement le chapeau de cardinal que Henri IV demanda pour lui. Il donnoit son loisir à l'étude. L'abbé de Longuerue disoit qu'il s'étoit fait le colonel-général de la littérature. Tous ceux qui s'y destinoient se faisoient présenter au cardinal qui, plein d'admiration pour Rabelais, ne manquoit pas de demander aux candidats : *avez-vous vu l'auteur ?* » Sa réputation littéraire n'a pas été menagée. Scaliger l'appelloit le charlatan de la cour. On lit dans le *Scaligeriana* : » ce cardinal a eu une grande ambition ;

36 MERCURE DE FRANCE.

» il n'est pas docte , mais *Locutuleius* (un babillard) il plaît aux Dames. » On n'a pas plus épargné ses mœurs ; M. de Burigny les justifie. Il fait considérer le cardinal du Perron comme un homme qui avoit du génie , des connoissances , une mémoire prodigieuse ; il étoit bon négociateur , ses deux voyages en font foi ; il eut le malheur d'être attaché aux opinions ultramontaines ; il avoit de l'ambition , beaucoup de vanité , mais il ne se livra point aux vices grossiers qu'on lui reproche. Sa vie offre des détails intéressans , des anecdotes , des recherches & de la critique.

Oraison funèbre de la Reine ; par M. l'archevêque d'Aix.

Ce vieillard respectable, avant de commencer la messe pour la Reine , dit au pié de l'autel, en s'adressant au peuple : « C'est
 » du bord de mon tombeau que j'appelle
 » vos regards sur celui de l'auguste Reine
 » que nous pleurons tous. Nous prions
 » pour elle , & nos neveux l'invoqueront
 » un jour. Heureux quand je cesse de pou-
 » voir vous instruire par mes leçons , de
 » vous laisser l'exemple de ses vertus ! »

O C T O B R E. 1768. 87

Oraison funèbre de très haute, très-puissante & très-excellente princesse Marie princesse de Pologne, reine de France & de Navarre, prononcée à St Denis le 11 du mois d'Août 1768, par messire Jean-Georges Lefranc de Pompi-gnan, évêque du Puy. A Paris, chez Guillaume Desprez, imprimeur ordinaire du roi & du clergé de France., rue St Jacques.

L'Orateur a pris son texte dans le livre de la sagesse : *Invocavi & venit in me spiritus sapientia, & præposui illam regnis & sedibus. . . Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illâ.* J'ai invoqué le Seigneur & il m'a donné la sagesse ; je l'ai préférée aux royaumes & aux trônes, & tous les biens me sont venus avec elle. C'est cette vertu que la Reine a pratiquée avec le plus d'éclat. On la présente remplissant les devoirs de la religion & soutenant les épreuves les plus terribles. Nous nous bornerons à citer quelques traits de ce discours ; il est beau de voir une grande reine travaillant de ses propres mains des vêtemens pour les pauvres. « C'est à » leur habillement, au service & à la décoration des autels qu'elle consacroit » le travail, l'une des occupations de ses

88 MERCURE DE FRANCE.

» journées. Des peintures ordinairement
 » saintes, toujours innocentes en étoient
 » le délassement. Cette maniere de sub-
 » venir aux besoins des pauvres avoit plus
 » de charmes pour elle que tout autre.
 » Car en répandant sur eux ses trésors ,
 » elle étoit leur protectrice & leur sou-
 » veraine ; en travaillant pour eux elle
 » étoit leur servante ; ou si ce terme dont
 » elle n'eût eu garde d'être blessée, revolte
 » une fausse délicatesse , elle étoit celle
 » de Jesus-Christ. » On représente la Rei-
 » ne dans sa vie particulière, aimant ceux qui
 » l'entouroient , également éloignée de ces
 » reprimandes impérieuses qui découragent
 » les serviteurs les plus zélés , & de ces re-
 » buts dédaigneux plus difficiles encore à
 » supporter. « Sa vivacité naturelle , (car
 » pourquoi la dissimuler ? Puisqu'il est du
 » dessein de Dieu que les justes aient des
 » combats à soutenir contre eux-mêmes ,
 » & des victoires à remporter sur leur
 » tempérament) sa vivacité naturelle
 » s'exhaloit quelquefois par des otages
 » qui se dissipoient dans un instant ; son
 » front n'en paroissoit ensuite que plus
 » serein ; elle réparoit ces impatiences
 » par des témoignages d'une bonté si en-
 » gageante , qu'ils eussent pu faire sou-
 » haïter qu'elle sortît plus souvent de sa

» douceur & de sa tranquillité ordinaire.
 » res. » La Reine avoit des amis ; ce mot
 seul si vrai suffit à son éloge ; elle étoit
 sensible. « Cette sensibilité aux dou-
 » ceurs de l'amitié n'est pas toujours jointe
 » re à l'amour des hommes en général ;
 » elle y est un obstacle dans les cœurs re-
 » trécis par l'amour propre , idolâtres
 » d'eux-mêmes, & portant cette idolâtrie
 » dans le commerce de l'amitié. La charité
 » avoit élargi le cœur de la Reine ;
 » elle y mettoit tous les sentimens à leur
 » place. » L'aménité regnoit dans tous
 ses discours ; elle traitoit les absens avec
 autant de bonté que les présens. « Elle
 » détestoit la médifance dont les traits
 » sont plus acérés , & les blessures plus
 » incurables dans la bouche des rois que
 » dans celle des autres hommes. Elle
 » avoit *posé autour de ses lèvres une garde*
 » pour qu'elle ne les souillât jamais. Ses
 » oreilles *étoient environnées d'une haie*
 » *d'épines* pour ne pas l'écouter avec com-
 » plaisance , pour ne pas même la tolé-
 » rer. » Dans la seconde partie l'Orateur
 retrace le tableau des épreuves que la
 Reine a soutenues ; il peint ses regrets à
 la mort de feu M. le Dauphin. Nous au-
 » rions pensé qu'après une telle désolation
 » Dieu auroit donné quelque relâche à

90 MERCURE DE FRANCE.

» la Reine , & qu'il eût du moins suf-
» pendu ses coups , s'il devoit lui en por-
» ter de nouveaux ; les hommes l'auroient
» cru , mais leurs pensées ne sont pas les
» pensées de Dieu ; il avoit résolu d'unir
» dans cette princesse le comble des souf-
» frances à celui des grandeurs humai-
» nes ; il sçavoit toutes les épreuves qu'el-
» le étoit capable de soutenir avec les
» graces qu'il lui destinoit ; & presque
» dans le moment même que son amour
» maternel venoit d'être crucifié par la
» mort de son fils , il l'attacha par la mort
» de son pere à la croix qu'il tenoit toute
» prête pour son amour filial. » Nous
terminerons cet article par ce morceau ;
M. l'évêque du Puy adresse la parole à
Monseigneur le Dauphin ; il présente
dans sa perte un motif de consolation en-
ce qu'elle sera la protectrice de ses sujets
dans le ciel. « Elle sera sur-tout la vôtre ,
» Monseigneur , elle attendoit de vous
» ce que la mort nous a ravi dans votre
» auguste pere. Mais quel nom viens-je
» encore de prononcer devant vous ? Et y
» ajouterai-je celui d'une mere qui a em-
» porté vos regrets & les nôtres dans le
» même tombeau que son époux ? Faut-il
» que mon triste ministere vous rappelle

O C T O B R E. 1768. 91

» aujourd'hui toutes vos pertes & routes
» vos douleurs ? C'est ainsi , Monseigneur , que Dieu instruit vos premières
» années. Il accumule autour de vous les
» preuves du néant des grandeurs humaines. Le degré qui vous approche du
» trône vous avertit du terme qu'elles
» doivent avoir. Dieu fait plus pour votre instruction ; il vous enseigne le véritable usage de ces grandeurs par des
» modèles qui ne s'effaceront jamais de
» votre esprit. D'heureux présages nous
» annoncent que vous sçauvez les imiter.
» Daignez , grand Dieu , confirmer ces
» présages. Couvrez de l'ombre de vos
» aîles , protégez de votre droite ce précieux rejetton de tant de rois. Conservez-nous & comblez de vos dons avec
» lui les princes ses frères , l'objet , après
» lui , de nos espérances & de nos vœux.
» Que ce sacrifice que nous allons vous
» offrir pour la délivrance d'une âme que
» vous avez peut-être déjà couronnée ,
» soit pour la personne sacrée du Roi ,
» pour son royaume , pour l'église de
» France , la source de vos éternelles bénédictions. »

Traduction du Cantique Allemand , chanté par l'assemblée des habitans de Col-

92 MERCURE DE FRANCE.

mar de la confession d'Augsbourg , au service funèbre célébré pour la Reine dans l'église luthérienne de cette ville, le 12 Juillet 1768.

Peuples, prosternez-vous ! cachez votre face dans la poussière ; voyez l'Ange exterminateur ! Le voici de nouveau prêt à tirer son glaive vengeur. Prie , ô patrie ! Demande grace ! Celui dont la main terrible a frappé le premier-né de *Louis* , menace maintenant les jours de son épouse !

Grand Dieu, le coup est frappé ! Elle tombe ! Le plus bel ornement du trône est précipité dans la nuit de la mort , sur le tombeau de son fils. O France ! ta reine, ta mere n'est plus ! Courbée sous le poids des afflictions , elle vient d'y succomber.

Citoyens , fondez en larmes ! Pleurez avec les nations les plus éloignées ; car le regne de la vertu s'étend sur tous les habitans de la terre. Pleurez une héroïne formée par la main du Tout-Puissant , une héroïne qui , dans un rang moins élevé , étoit déjà devenue l'exemple de tous les peuples.

OCTOBRE. 1768. 93

Voyez la Religion ! Elle inonde sa tombe de ses larmes. Voyez l'Ange Tutelaire de la France qui cache la face devant son trône abandonné. Voyez chaque ami de l'humanité fondre en larmes avec *Louis* notre pere. Voyez son char funébre environné de ceux qui formoient sa cour , des pauvres en lamentation.

Mort inexorable ! sois fiere d'une proie à laquelle les peuples prodiguoient leur encens. Mais que nos cœurs se transforment en urnes pour recueillir cette cendre précieuse. Que la patrie lui élève un monument dans la mémoire de nos derniers neveux , & que souvent elle le mouille de ses larmes.

Esprit glorifié ! toi qui, ceint d'une couronne de séraphins, célèbres déjà la gloire de l'Eternel , viens joindre tes prieres à celles que nous envoyons devant son trône. Grand Dieu, exauce ses supplications & les nôtres , & daigne prolonger les jours du monarque que son amour nous a donné.

Ce cantique a été composé par M. Pfefel de Colmar , & traduit en françois par M. Baër , aumônier de la chapelle royale de Suède , à Paris.

Mandement de Mgr l'archevêque de Lyon ,
 qui ordonne des prières publiques pour
 le repos de l'ame de la Reine. A Lyon,
 de l'imprimerie d'Aimé de la Roche ;
 à Paris , chez Lottin ; Hérissant fils , rue
 St Jacques ; Saillant , rue St Jean de-
 Beauvais ; & Simon , imprimeur du
 parlement.

Mgr l'archevêque de Lyon , en parlant
 de la mort de la Reine, jette un coup d'œil
 rapide sur la vie de cette princesse ; il
 parcourt les vicissitudes de la fortune de
 Stanislas le Bienfaisant, & toutes les voies
 dont s'est servie la providence pour con-
 duire Marie Lékzinska au trône de Fran-
 ce. « Voilà , N. T. C. F. une légère es-
 » quisse des merveilles de providence &
 » de grâces que le Seigneur a fait éclater
 » dans la vie de notre auguste Reine, &
 » qui , après lui avoir si justement mérité
 » notre vénération & nos regrets , la ren-
 » dront un objet d'admiration pour les
 » races futures. On dira d'elle non-seule-
 » ment ce que dit l'écriture de la femme
 » forte , que son époux a été tout éclatant
 » de gloire dans l'assemblée des juges de
 » la terre , mais qu'elle a été l'épouse du
 » meilleur comme du plus puissant des
 » rois ; que le Roi a reconnu & loué mille

OCTOBRE. 1768. 95

» fois sa vertu ; que les enfans de leurs
» enfans se succédant jusqu'à la fin des siècles
» sont la preuve toujours subsistante
» des bénédictions que le Seigneur a répandues
» sur leur alliance , & que Marie de Pologne ,
» tige féconde de tant de princes & de héros , a été la plus heureuse
» de toutes les mères. » Ce mandement rempli d'éloquence & de piété a été
donné à Paris , où les affaires de son diocèse
retenoient Monseigneur l'archevêque de Lyon.

L'Homme. Discours contre les beaux esprits
du siècle , prononcé à Lyon dans l'église de St
Laurent , le 17 Juillet 1768 , par le R. P. Louis
François Chalon-Gauthier , religieux capucin ,
ancien professeur de philosophie & de théologie.
A Lyon , chez Aimé de la Roche , aux halles de la
Grenette, in 12. 38 pages , 1768.

Ce sermon est dédié à M. le comte de Montjouvent ,
doyen des comtes de Lyon. L'Auteur trouve que
l'écueil de la philosophie ancienne fut de connoître
l'homme & d'établir son bonheur. « Les uns ,
» à la vûe des prérogatives de l'homme ,
» l'élevoient si haut ; les autres , à la vûe

» de ses misères, le ravalotent si bas qu'ils
 » étoient également démentis par l'expé-
 » rience & par le sentiment ; il n'appar-
 » tenoit qu'à notre religion sainte d'ex-
 » pliquer ce contraste & d'en montrer le
 » nœud. » Le discours est divisé en trois
 parties, *l'Homme innocent*, *l'Homme*
coupable & l'Homme racheté ; l'Orateur les
oppose à trois classes d'impies. « Les pre-
 » miers disent que tout est mal ; nous
 » verrons que les maux mêmes de la vie
 » sont devenus par la rédemption nos
 » biens véritables. Les seconds prétendent
 » que tout est bien ; l'expérience les con-
 » fond, & nous fait assez sentir que la ré-
 » demption, loin de nous avoir ôté les
 » maux, nous les a laissés pour être la
 » matière de nos satisfactions & de nos
 » mérites. Les troisièmes ne rougissent
 » point d'avancer que tout est fatalité,
 » c'est-à-dire qu'un destin aveugle & né-
 » cessaire préside ici bas à la distribution
 » de biens & des maux ; mais vous con-
 » viendrez que si l'homme juste peut
 » trouver à présent sa gloire & sa félicité
 » dans les souffrances, tous les malheurs
 » ne viennent plus que de l'abus de notre
 » liberté. Bref. Posez la rédemption, tout
 » est un bien. Otez la rédemption, tout
 » est

„ est un mal ; remettez la rédemption ,
 „ tout devient bien ou mal à notre choix .
 „ C'est tout mon projet . » Le P. Chalon-
 Gauthier suit cette division ; chaque par-
 tie est traitée comme l'exorde ; nous ci-
 terons encore ce morceau ; c'est le debut
 de la premiere partie . « Sortez chaos :
 „ lumiere paroissez : firmament embrassez
 „ l'Univers : mer , trouvez un lit : elevez-
 „ vous , terre , couvrez-vous de fleurs , de
 „ fruits , de verdure ; que l'air embaumé
 „ de vos parfums retentisse encore de
 „ mille chants mélodieux : enfantez toute
 „ espèce d'animaux , & que dans votre
 „ sein , tout ce qui respire trouve son élé-
 „ ment & sa vie . Ainsi parla le Seigneur ,
 „ & le monde fut : *dixit & facta sunt* . Ou-
 „ vrier puissant , pourquoi ce phénomène
 „ étrange dans votre immensité ? Voulez-
 „ vous faire un essai de vos forces ? Ne
 „ les connoissez-vous pas ? Ne suffit-il pas
 „ à votre gloire de les connoître ? Monde ,
 „ vous êtes donc inutile ; rentrez dans le
 „ néant , vous subsisteriez contre les loix
 „ de la sagesse éternelle . . . Mais je vois
 „ sortir du limon le grand prêtre & le roi
 „ de la nature . L'homme paroît . Reve-
 „ nez , Univers , vous n'êtes plus inutile ;
 „ terre , mer , cieux , vous n'êtes plus

I Vol.

E

98 MERCURE DE FRANCE.

» muets, vous venez enfin de trouver une
» bouche pour chanter votre Auteur. »

Pensées & réflexions morales par un militaire, avec cette épigraphe : *Nihil sine virtute.* A Paris, chez Merlin, libraire, au bas de la rue de la Harpe, à St Joseph, in-8°. 1768.

L'auteur annonce, dans une préface très-courte, que le desir d'être utile & celui de rendre hommage à la vertu l'ont engagé à publier ces pensées & ces réflexions morales ; elles sont présentées sous différens titres, rangées par ordre alphabétique ; on y trouve celles-ci : ENNEMI. « Le moyen de se bien venger de » son ennemi c'est de lui rendre un service » signalé. Un ennemi vaincu doit être » toujours un objet respectable. »

ENVIE. « Il n'appartient qu'aux ames » basses & vulgaires de porter envie au » bonheur des autres. » Les pensées sont toutes détachées comme celles-ci & aussi neuves ; elles peuvent être cependant bonnes pour les jeunes gens qui n'ont encore rien lu, & à qui elles seront utiles.

Essai sur l'Almanach général d'indication,
d'adresse personnelle, & domicile fixe

des six corps , arts & métiers , contenant, par ordre alphabétique, les noms, surnoms , état & domicile actuel des principaux négocians, marchands, agens d'affaires, courtiers, artistes & fabriquans les plus notables du royaume , pour servir à l'indication de chacun de ceux qui , par un mérite distingué, cures extraordinaires, innovation d'établissement, possession de secrets approuvés & autres objets utiles à la société civile , se feroient acquis des récompenses & privilèges de Sa Majesté, ou dont les talens supérieurs auroient seuls fait la réputation & la célébrité. A Paris, chez la veuve Duchesne, rue St Jacques ; Dessain *junior*, quai des Augustins, & Lacombe, rue Christine, in-8°. 1769.

Nous avons peu de chose à dire de cet ouvrage ; son titre en annonce le but, & il remplit tout ce qu'il promet. Le succès de l'almanach royal a fait entreprendre celui-ci. On sera bien aise de trouver facilement les noms & les adresses des principaux négocians, marchands, courtiers, artistes, &c. On a désigné avec soin le genre que chacun a particulièrement adopté. Comme cet ouvrage exige

E ij

100 MERCURE DE FRANCE.

beaucoup de recherches , on ne peut se flatter d'avoir rassemblé tous ceux qui avoient le droit d'y être admis ; on suppléera promptement à cette omission , & on invite tous ceux qui n'ont point de raisons de rester ignorés d'envoyer au bureau d'indication , sur une carte , leurs noms , surnoms , domicile , &c. & tous les avis qui pourroient tendre à porter ce livre à un plus haut degré de perfection. Le prix est de 3 liv. pour les Souscripteurs , & de 4 pour ceux qui n'auront pas souscrit.

Traité de la résolution des Equations en général ; par M. J. R. Mourraille , de l'academie des sciences & belles lettres de Marseille. A Marseille , chez Jean Mossy , libraire , au coin du parc ; & à Paris , chez de Bure pere , quai des Augustins , à St Paul , in-4°. 2 parties , 12 liv. relié.

Dans la solution des problèmes , il est essentiel de sçavoir résoudre les équations ; depuis Newton qui , après Descartes , a travaillé sur ce sujet , les progrès ont été très-médiocres. Ce grand homme reconnoissant l'impossibilité de résoudre les équations par une méthode à la fois

OCTOBRE. 1768. est exacte & générale, donna, dans son second opuscule, une méthode d'approximation. Il la tire d'un raisonnement analytique, & M. Mourraille, qui traite de cette méthode dans son ouvrage, la dérive de la propriété générale des courbes. Il a reconnu que la règle analytique de Newton est insuffisante dans bien des cas; il étoit essentiel d'en trouver une autre; c'est aux géomètres à prononcer sur le mérite de celle de M. Mourraille. Nous nous bornons à annoncer son livre qui est divisé en deux parties, l'une sous le titre *des Equations invariables*, & l'autre sous celui *des Equations variables ou fluxionnelles*. La même méthode qui sert à résoudre les premières, conduit à la résolution des secondes.

Lettres sur la méthode de s'enrichir promptement & de conserver sa santé par la culture des végétaux exotiques; par M. Pierre-Joseph Buchon, médecin botaniste Lorrain & de feu le roi de Pologne, agrégé au collège royal des médecins de Nancy & à la faculté de médecine de Lorraine, démonstrateur en botanique audit collège, membre des académies de Mayence, Metz, Rouen, Châlons, Angers, Dijon;
E iij

102 MERCURE DE FRANCE.

Beziers , Toulouse , Caën. A Paris , chez Cavelier & Durand , rue St Jacques ; Didot & Debure fils aîné , quai des Augustins , & Lacombe , rue Christine , *in-8°*. 1768.

Cet ouvrage est divisé par lettres qui paroîtront successivement toutes les semaines. M. Buchoz se propose de donner des éclaircissemens sur la culture des végétaux & sur les avantages qu'en peut retirer la société civile , tant pour l'économie champêtre , que pour la médecine des hommes & des animaux. Occupé depuis son enfance de l'étude de l'histoire naturelle des plantes , témoin des expériences faites avec succès dans la maison de son beau-pere , porté par son goût particulier à en tenter de nouvelles, il a voyagé dans toutes les provinces de la France ; il a joint à ses observations celles des personnes les plus éclairées ; il a consulté tout le monde , & l'homme instruit & le laboureur qui n'a que des yeux ; il a ramassé un fonds précieux de connoissances sur ce sujet , dont il fait part au Public dans l'ouvrage que nous annonçons. Chaque lettre contiendra une feuille *in-8°*. d'impression , & se vendra 15 sols. La première sert de *prospectus* ou de préface

OCTOBRE. 1768. 183

à son livre; il entre en matière dans la seconde, qui traite du cochêne, espèce d'arbre plus particulièrement connu sous le nom de sorbier des oiseleurs. A la description qu'il en donne, il joint la manière de le cultiver; il entrera dans le détail des avantages qu'on peut en tirer, soit pour les arts, soit pour la médecine. Nous ne nous arrêterons pas sur cette production intéressante, nous pourrons y revenir quand le premier volume sera complet.

Le Sommeil d'Aminthe; par Madame Guibert. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez la veuve Duchesne, rue St Jacques, au temple du goût.

Le sommeil d'Aminthe est un petit poëme qui contient une feuille d'impression in-8°. Il débute par un éloge du sommeil.

Ce feu qu'osa ravir aux dieux

Le fameux chantre de la Thrace,

L'amour des neuf sœurs pour Horace,

La valeur d'un guerrier heureux,

L'encens qu'on respire à Cythère;

Tout le bien qui nous vient des cieux,

Vaut-il le calme précieux

Que le sommeil donne à la terre?

Aminthe pressée de jouir de cette féli-

E iv

104 MERCURE DE FRANCE.

citée préférable à toutes les autres , s'endort ; son amant est absent , elle souhaite que l'instant de son réveil soit éloigné ; je vois , dit-elle ,

Au travers du rideau pourpré de mes paupières.

(des paupières pourprées ne présentent pas une image agréable) elle voit le temple du sommeil ; elle y est conduite par son amant ; suit une description de la cour de ce dieu ; elle n'offre rien de neuf que ce vers , qui l'est réellement.

Comme il parloit fort bas , on l'entendoit sans peine.

C'est Morphée qui parloit à l'oreille du dieu du Sommeil , qui lui vante les graces , le courage de Valmont amant d'Aminthe. Elle interrompt Morphée pour rêver tout haut.

Et lors pensant tout haut , j'exprime ainsi mon rêve :

Que vois-je ! Quel rayon vient de frapper ma vue ?
Mon ame erre dans l'étendue ,
Il m'a semblé revoir le jour ;
C'est Valmont. . . Que je suis émue !
Il tient le flambeau de l'Amour.

Doux Sommeil , mon ame assoupie
 Croit enfin toucher le bonheur.
 Ah ! s'il n'est qu'un songe trompeur ,
 Fais que je reste anéanti.

La rêveuse satisfaite , s'adresse à Morphée , l'oublie pour parler à son amant. Ils vont ensemble au temple de l'Amour.

Lettres à un ami sur les avantages de la liberté du commerce des grains & le danger des prohibitions. A Amsterdam , & se trouve chez Desaint , libraire , rue du Foin , in 12. 168 pag. 1768.

Les ouvrages économiques se multiplient depuis quelque tems ; ils contribuent à répandre des lumières nécessaires & qui intéressent le bien public ; ils détruisent par degrés les préjugés qui le cachent encore à des yeux prévenus. Les avantages de la liberté du commerce des grains , le danger des prohibitions commencent enfin à être sentis ; ils ne tarderont pas à l'être dans les endroits où les anciennes préventions subsistent encore , bientôt on les y verra cesser , & les habitans plus éclairés s'étonneront d'avoir pu méconnoître leur véritable intérêt. Les lettres à un ami sont au nombre de six ;

E v

elles contiennent les mêmes principes que nous avons déjà vus dans d'autres ouvrages sur le même sujet ; ils y sont développés avec beaucoup de précision & de clarté. La liberté encourage l'agriculture ; le laboureur , sûr de vendre ses grains , n'oubliera rien pour se procurer des moissons plus abondantes ; on ne verra plus de campagnes négligées ; les terrains incultes seront défrichés ; le prix des grains sera toujours à un taux modéré ; la concurrence l'entretiendra sans cesse sur le même pied ; on n'aura plus à craindre la disette , & la cherté excessive qui en est la suite. « Que tout le monde se joigne à
 » nous pour supplier le souverain de fa-
 » voriser l'établissement du prix le plus
 » avantageux , par le moyen de la concur-
 » rence la plus entière , & de la liberté
 » indéfinie pour l'entrée & pour la sortie,
 » & de supprimer dans l'intérieur toutes
 » les gênes qui grèvent le commerce , &
 » tous les droits qui se perçoivent à quel-
 » que titre que ce soit sur le bled , la fa-
 » rine & le pain , de manière que le com-
 » merce de la première dentée ne soit
 » plus désormais gouverné que par ces
 » deux maximes , si simples , si conformes
 » à l'ordre , si faciles à mettre en prati-
 » que : *laissez faire & laissez passer.* » Tels

font les vœux de tous les bons citoyens ; il n'en est aucun qui ne voie avec reconnaissance les soins du ministère pour les remplir.

Eloge de la Chirurgie, discours composé & présenté à l'académie royale de chirurgie avec différens mémoires & observations de chirurgie ; par M. Couanier Deslandes, ci-devant chirurgien-major des hôpitaux du roi d'Espagne à Saint-Augustin de la Floride & à la Havane, envoyé par la cour de France pour exercer le même poste dans nos hôpitaux à St Domingue, correspondant de l'académie royale de chirurgie de Paris, avec cette épigraphe : *artes ac scientias, doctosque laudandi numquam non datur occasio*. A Amsterdam, & se trouve à Paris chez Dufour, à l'entrée de la rue de la vieille Drapperie ; F. G. Deschamps, rue St Jacques, in 12. 24 pag. 1768.

L'Auteur jette d'abord un coup d'œil sur les vicissitudes qu'a éprouvées la chirurgie. Les premiers inventeurs de l'art eurent des autels ; plusieurs princes se sont fait une gloire & un mérite de l'exercer. Nous nous contenterons de citer ce mor-

E vj

ceau. « Si nos peres, dans les premiers siècles, furent moins éclairés, ils avoient
 » sur nous l'avantage d'être plus recon-
 » noissans; ils furent assez sages pour oser
 » croire qu'il étoit plus glorieux & plus
 » noble pour l'humanité de soulager son
 » semblable que de le détruire. Pourquoi
 » l'intérêt, pourquoi l'ambition ont-ils
 » fait naître, parmi les hommes, le cruel
 » besoin de s'égorger. Aujourd'hui on croit
 » devoir trouver étrange que nos peres
 » aient été capables de décerner les pre-
 » miers honneurs à des chirurgiens qui
 » soulageoient les hommes, plutôt qu'à
 » des téméraires qui, enivrés du desir
 » d'une fausse gloire, animés par le phan-
 » tôme enthousiaste de l'honneur, en al-
 » loient chercher la vaine & chimérique
 » image dans le sang de leurs freres, por-
 » tant par-tout avec eux l'horreur, le car-
 » nage & la mort. Je ne dis pas que l'on
 » ne doive célébrer un héros qui se sacrifie
 » pour sa patrie; mais que l'on ne con-
 » fonde pas le patriotisme, & que les
 » honneurs que l'on rend aux vrais guer-
 » riers ne portent aucune atteinte à ceux
 » que mérite un chirurgien, lorsqu'il est
 » habile & sçavant. »

Principes de Médecine & de grande Chirurgie, extraits des ouvrages d'Hippocrate & de Boershaave, &c. &c.; par M. Lanfel de Magny, docteur en médecine, &c. avec cette épigraphe :

Præclarè in obeundo sui officii munere versantur quorum animo impressa est notitia antecedentium temporum & consequentium progressus ; ut cum morbi hujus , aut illius indolis , inciderint , aliquid novum contigisse non dicant , & novorum morborum , tamquam incogniti cujusdam monstri accessu ac fronte non terreantur. Quod iis accidit , qui in diem vivunt , paulùm admodum sentientes quid olim adventarit , &c. BAILLOU , MED. PARIS. A Paris , chez Lesclapart , libraire , quai de Gêvres , in. 12. 102 pag. 1768.

L'Auteur se propose d'extraire les principes répandus dans les ouvrages d'Hippocrate, de Boerrhaave & de quelques autres célèbres médecins ; il a fait des efforts pour accorder les anciens avec les modernes , & ces derniers entre eux sur le temps de purger , sur la saignée , &c. &c. & pour distinguer principalement les cas où cette opération guérit d'avec ceux où elle tue. Les objets principaux sur lesquels il s'ex-

rête en suivant les auteurs dont il extrait les principes, sont la physiologie, surtout en tant qu'elle explique les dérangemens de l'économie animale; l'hygiène, la pathologie en général, la thérapeutique, la pathologie médicinale en particulier, la pathologie chirurgicale en général & en particulier, la pharmacie chymique & galénique. Son but a été d'inspirer aux étudiants en médecine & en chirurgie le desir de lire les ouvrages d'Hippocrate & de Boerrhaave, & de leur sauver quelques difficultés qui auroient pu les arrêter en commençant.

Réfutation de la réfutation de l'inoculation publiée en 1759; par M. A. de Haën, conseiller aulique de L. M. I., premier professeur en médecine pratique à Vienne, &c.; par M. Hertzog, candidat en médecine. A Strasbourg, chez Christmann & Levraut, in-12.

L'inoculation a encore autant d'adversaires que de partisans; elle n'a été reçue nulle part sans éprouver de fortes oppositions. Elles sont enfin tombées dans bien des endroits où l'on a reconnu ses avantages. En 1759 M. de Haën fit imprimer un ouvrage contre cette pratique; la célébrité de ce médecin fit d'abord beaucoup de tort

à l'inoculation : ceux qui fermoient les yeux sur son utilité , se félicitoient de son suffrage ; M. Hertzog vient enfin de l'examiner & d'apprécier son poids. Le grand argument de M. de Haën contre l'inoculation est que l'on peut avoir plusieurs fois la petite vérole. Dix-huit auteurs anciens, huit modernes l'ont observé souvent, *pluries*, *sæpiùs*, *multoties*. Si ces événemens ont été réellement fréquens, on ne peut rien objecter de plus fort ; M. Hertzog parcourt les vingt-six auteurs ; quelques-uns assurent que cette maladie n'attaque qu'une fois, d'autres ont remarqué avec surprise quelques personnes *qui l'avoient eue plusieurs fois*. Telles sont les autorités citées par M. de Haën ; on relève les erreurs qu'il a faites dans le calcul de ceux qui meurent de la petite vérole artificielle ; il a eu soin de le charger beaucoup ; il impute à l'inoculation des torts qu'elle n'a point , & l'accuse de la perte de plusieurs personnes qui avoient péri par d'autres causes. M. Hertzog suit pas-à-pas toutes les objections de l'Auteur qu'il réfute , & les résoud de la manière la plus satisfaisante ; M. de Haën a mis souvent de l'humour dans ses discussions, & on lui oppose le raisonnement. C'est ainsi qu'il termine son ouvrage. « Qu'on cesse d'avoir de

112 MERCURE DE FRANCE.

» faux préjugés; qu'on écoute la raison,
» & on cessera de s'élever contre l'inocu-
» lation; on la regardera comme un pré-
» sent envoyé du ciel pour nous soustraire
» à la fureur d'une maladie cruelle. »

*De l'usage des Statues chez les Anciens ,
essai historique , avec cette épigraphe :*

Sicque adopinamur de causis maxima parvis.

LUCRECE.

A Bruxelles, chez J. L. Boubiers, im-
primeur-libraire; un vol. in-4°. 1768.

Cet ouvrage est divisé en trois parties; dans la première on traite des simulacres des dieux & de leur origine; on commença par bâtir des monumens; la tour de Babel est le premier; elle fut celui de l'union originaire avant la séparation des familles; depuis ce temps les hommes en bâtirent dans les différens endroits de la terre où ils se trouverent; ils leur servoient de signes de ralliement. L'idolâtrie changea le but de ces monumens, qui devinrent le type de la divinité, ensuite des simulacres avec des traits ou des parties de figure humaine, & bientôt de statues réelles. L'Auteur entre dans des détails satisfaisans sur la progression des Ba-

tiles, de l'état de signes informes à celui
 de simulacres à figure humaine; les pro-
 grès & les avantages de la sculpture & de
 l'idolâtrie furent réciproques. La compa-
 raison qu'on fit des statues qui ornoient
 les lieux publics avec les simulacres gros-
 siers qu'on adoroit dans les temples, ne
 tarda pas à faire employer le même art en
 faveur de la religion. « L'émulation des ar-
 » tistes, à animer pour ainsi dire, les ima-
 » ges des dieux, augmenta l'illusion du peu-
 » ple porté à croire que des figures qui pa-
 » roissoient vivantes, devoient avoir plus
 » de vertu. Plutarque, après avoir dit la
 » raison pourquoi on a donné aux divini-
 » tés la figure humaine, ajoute qu'on ag-
 » grandit & embellit leurs images, afin
 » que les plus ignorans apprissent par-là
 » que c'étoient les images des dieux
 » qu'ils avoient devant les yeux. Voilà
 » comme on fit plier les idées spéculati-
 » ves à la morale du temps; on peut donc
 » dire que si l'Olympe peupla la terre de
 » dieux imaginaires, la terre, par les ef-
 » forts de l'art, peupla à son tour l'Olym-
 » pe de nouvelles divinités. » Les copies
 de la statue d'un dieu adorée dans un pays
 & transportée dans un autre, furent une
 des causes principales de la propagation
 de l'idolâtrie. La crainte du mal, l'amour

114 MERCURE DE FRANCE.

du bien dont on s'occupe tour à-tour, passerent des ateliers dans le sanctuaire. Lic-démone éleva une statue à la peur, Rome eut celle de la fièvre, comme le royaume de Golconde en a une de la petite vérole. Après avoir parlé de l'origine locale des statues, l'Auteur traite des progrès que l'art fit vers la perfection ; les époques en sont difficiles à fixer, parce que tout art cultivé depuis long-temps dans un pays & transporté dans un autre, y est souvent regardé comme une nouvelle découverte ; d'ailleurs ses progrès y furent par-tout plus ou moins lents, & eurent des dates différentes. On s'arrête à l'Asie qui en fut le berceau ; les différentes matières dont on fit d'abord des statues, les devises dont on les chargea, les prodiges qu'on leur attribua, fournissent plusieurs chapitres intéressans & remplis de recherches. Il en est de même des marques de respect qu'on leur rendoit, & des formalités en vertu desquelles les statues des hommes distingués parvenaient aux honneurs divins ; nous rapporterons une description du culte de Confucius d'autant plus impartiale qu'elle n'a point été faite par des missionnaires. Ce grand homme a son temple dans chaque ville ; dans l'endroit le plus éminent est sa statue envi-

ronnée de celles de plusieurs de ses disciples, dont l'attitude marque leur respect pour leur maître. Tous les magistrats de la ville s'y assemblent aux jours de la nouvelle & de la pleine lune; ils y font un petit sacrifice. Celui qu'ils appellent le solennel se fait deux fois par an aux deux équinoxes; tous les lettrés sont obligés d'y assister. « Le sacrificateur se rend au » temple après plusieurs préparations de » victimes faites la veille, jour où l'on » expose la statue sur l'autel. Après plu- » sieurs génuflexions, il y invite l'esprit » de Confucius à venir recevoir les hom- » mages & les offrandes des lettrés. Il se » lave les mains tandis que les autres mi- » nistres du temple allument des bougies, » & jettent des parfums dans des brasiers » préparés à la porte du temple. Après » plusieurs cérémonies on découvre la » chair des victimes, & le maître des cé- » rémonies dit : *Que l'esprit du grand » Confucius descende.* Aussi-tôt le prêtre » élève un vase plein de vin, & le répand » sur une figure humaine faite de paille, » en disant : *Vos vertus sont grandes, ad- » mirables, excellentes, ô Confucius ! » nous vous offrons tous ce sacrifice ; que » votre esprit vienne vers nous & nous ré-*

116 MERCURE DE FRANCE.

» *jouisse par sa présence.* Après les offran-
 » des du vin & d'une pièce d'étoffe de
 » soie , le maître des cérémonies dit :
 » *Mettons nous à genoux,* & peu de temps
 » après : *Levons nous.* Le prêtre se met à
 » genoux devant l'autel où l'on suppose
 » que l'esprit de Confucius réside , & tan-
 » dis que les musiciens chantent des hym-
 » nes en l'honneur de ce philosophe , il
 » prend la pièce de soie & le vin , les
 » élève & les offre à l'esprit. Il brûle en-
 » suite l'étoffe , en disant : *L'esprit de*
 » *Confucius est supérieur à celui des saints*
 » *du temps passé ; ces offrandes & cette pié-*
 » *ce de soie sont préparées pour ce sacrifice ;*
 » *ô Confucius , tout ce que nous offrons est*
 » *peu digne de vous. Le goût & l'odeur de*
 » *ces mets que nous vous présentons n'ont*
 » *rien d'exquis ; mais nous vous les of-*
 » *frons afin que votre esprit daigne nous*
 » *écouter.* Le sacrificateur , après s'être
 » prosterné plusieurs fois , prend le vase
 » de vin ; il adresse encore à Confucius
 » deux prières , dont la substance est qu'il
 » lui offre avec beaucoup de zèle un ex-
 » cellent vin sans mélange , & de la chair
 » de porc & de chèvre , &c. Le maître
 » des cérémonies dit à haute voix : *Met-*
 » *tez-vous à genoux , approchez - vous du*

» temple de Confucius , & buvez le vin de la
 » félicité. Le prêtre boit le vin , & reçoit
 » d'un des assistans les viandes immolées,
 » & fait cette priere : *Nous vous avons fait*
 » *ces offrandes avec plaisir , & nous nous*
 » *persuadons que nous recevrons toutes sor-*
 » *tes de biens , de graces & d'honneurs.* En
 » même-temps il distribue les viandes
 » aux assistans , & le sacrifice se termine
 » en conduisant l'esprit de Confucius au
 » lieu , d'où l'on suppose qu'il est des-
 » cendu. »

Dans la seconde partie il est question des statues honorifiques ; ce sont celles qui étoient consacrées à des hommes. L'estime , l'amour & la reconnoissance présiderent à leur institution ; la flatterie prit ensuite la place de ces sentimens. L'Auteur présente celles qui furent érigées dans la Grèce & à Rome ; on en décerna aux talens ; les cliens firent cet honneur à leurs patrons, la tendresse paternelle & filiale firent aussi élever de pareils monumens ; les femmes n'en furent pas privées ; l'austère Caton se recria en vain contre cet usage , ses déclamations ne l'arrêterent point dans l'Empire , & Plutarque , qui étoit aussi philosophe , mais plus galant , a fait l'apologie de ces honneurs rendus à des femmes illustres. La Grèce étoit rem-

118 MERCURE DE FRANCE.

plie de statues dédiées au beau sexe, & toutes les femmes qui en avoient ne le méritoient peut-être pas; la célèbre Aspasia en eut seule un grand nombre; elle avoit forcé Socrate à l'estimer, & Periclès à l'aimer. La main même de Praxitelle travailla deux fois à la représentation de Phriné, sous la figure d'une matrone larmoyante, & sous celle d'une courtisane. Pline dit qu'on voyoit sur le visage de cette dernière la passion de l'artiste, & le salaire qui lui avoit été accordé. Elle fut placée sur une colonne dans le temple de Delphes; c'est à la vue de cette image scandaleuse que Cratès le Cynique observa que l'on voyoit dans le temple une offrande de l'intempérance des Grecs. Cette prostitution de l'art est sans doute bien singulière chez un peuple qui aimoit la vertu; nous citerons une réflexion de l'Auteur, qui trouve des raisons politiques de cet usage. « On sçait que parmi
 » les Grecs regnoit un amour que la nature désavoue, & qui nuit à la propagation. Ne se pourroit-il pas qu'on eût
 » cherché à ramener les jeunes gens aux intentions de la nature, soit par la société des individus qui en possèdent les
 » charmes, soit par la vûe des objets qui en présentent les attrait & en justifient

» en quelque sorte l'usage. C'étoit sans
 » doute arrêter un abus par un autre abus,
 » mais par un abus moins dangereux &
 » moins condamnable ; cela nous fait
 » comprendre en même-temps comment
 » Socrate , le sage Socrate n'hésitoit point
 » de mener le jeune Alcibiade dans la
 » société de l'enchanteresse Aspásie , &
 » pourquoi plusieurs femmes de cette es-
 » pèce furent tant en honneur dans les
 » villes grecques. C'est ainsi qu'au Pegu
 » une ancienne reine de ce pays, pour arrê-
 » ter les désordres qui se commettoient
 » entre les hommes, ordonna que les fem-
 » mes de la nation parussent dans un état
 » capable d'exciter leurs desirs, & en effet
 » celles de ce pays paroissent avoir renon-
 » cé à la modestie naturelle. »

La troisième partie offre des détails
 étendus sur les artistes de l'antiquité ;
 l'Auteur s'attache sur tout à présenter les
 caractères des productions de la sculpture
 chez les différentes nations qui cultive-
 rent cet art ; ce sont les manières de tou-
 res les écoles. Nous ne nous arrêterons
 pas sur cette partie qui demanderoit un
 extrait trop étendu , & que les amateurs
 & ceux qui cherchent à s'instruire liront
 avec plaisir & avec fruit. L'ouvrage entier

forme une histoire précise & raisonnée des statues, remplie de recherches & de discussions.

Prospectus d'un Journal de législation & de tout ce qui y a rapport ; par M. Desprez, avocat, avec cette épigraphe : *Erudimini qui judicatis terram. PSALM. 2, v. 10.* A Paris, chez Guillaume Desprez, imprimeur du Roi & du bureau de correspondance générale.

Ce journal aura pour but d'instruire tous les citoyens des loix qui doivent régler la conduite civile. Elles obligent tous les hommes sans distinction, parce qu'aucun n'est censé les ignorer ; cela suffit sans doute pour montrer l'importance de cette nouvelle production : « Elle contiendra
 » tout ce qui sera relatif à son sujet, &
 » présentera successivement tout ce qui
 » paroîtra à l'avenir dans toute l'étendue
 » du royaume : ordonnances, édits, dé-
 » clarations, lettres-patentes, arrêts d'en-
 » registrement de toutes les cours & con-
 » seils supérieurs avec leurs modifica-
 » tions ; ordonnances générales militaires
 » ou pour la marine ; arrêts de règlement,
 » soit du conseil, soit des cours & con-
 » seils souverains ; ordonnances & règle-
 » mens

„ mens de police pour la ville de Paris ,
 „ émanés du châtelet , du bureau des
 „ finances ; même les arrêts particuliers ,
 „ tant au civil qu'au criminel , qui étant
 „ imprimés par ordre des tribunaux qui
 „ les auront rendus , seront destinés à de-
 „ venir publics & de nature à instruire les
 „ citoyens. „ A la fin de chaque brochure
 on annoncera les nouveaux livres de droit
 qui paroîtront & les nouvelles éditions
 des anciens. On ne se bornera pas aux ar-
 rêts qui émaneront des tribunaux de la
 capitale , on rassemblera ceux des diffé-
 rentes cours du royaume , &c. Le format
 de ce journal sera *in-4°*. „ On ne donnera
 „ point en feuilles séparées les pièces qui
 „ composeront chaque brochure ; elles
 „ seront de suite & sans aucun blanc ;
 „ peut-être ne seroit-il pas toujours possi-
 „ ble de les placer dans l'ordre de leur
 „ date , parce qu'au moment qu'on im-
 „ primera à Paris le journal d'une se-
 „ maine ou d'un mois , il pourra arriver
 „ que dans une province éloignée on en-
 „ registre une loi particuliere , ou qu'on
 „ rende un arrêt de réglemeut que les au-
 „ teurs du journal ne pourront avoir & don-
 „ ner au Public que la semaine ou le mois
 „ suivant ; on remediera à cette interversion

I. Vol.

F

122 MERCURE DE FRANCE.

» par une table chronologique & alphabétique. » Le journal ne commencera qu'au premier Janvier prochain ; la premiere brochure pour Paris sera envoyée les premiers jours de la seconde semaine, & les brochures pour la province partiront les premiers jours de Février. Comme cette année 1768 offre plusieurs loix intéressantes, on donnera à la fois toute cette année si le Public le desire. Le prix de l'abonnement, franc de port, sera de 30 liv. pour Paris, & de 36 pour la province ; on le payera d'avance : ceux qui souhaiteront de s'abonner s'adresseront à MM. les directeurs du bureau royal de correspondance, place des Victoires à Paris, & affranchiront leurs lettres & l'argent. S'ils souscrivent pour l'année 1768, on les prie d'envoyer leur abonnement avant la fin de Septembre, & pour l'année 1769 avant la fin de décembre prochain.

LETTRE de M. de Saint-Foix à M. Freron.

Vous avez inféré, Monsieur, dans vos Feuilles, N^o 20, Juin 1768, une lettre de M. de Paltau sur le prisonnier au masque de fer. Voici quelques petites

observations sur cette lettre. *Le Sieur* * *de Blainvilliers*, dit M. de Paltau, m'a raconté plusieurs fois. que le sort de ce prisonnier ayant excité sa curiosité, il avoit pris l'habit & les armes d'un soldat qui devoit être en sentinelle dans une gallerie sous les fenêtres de la chambre qu'il occupoit aux isles Ste Marguerite; que de là il l'avoit examiné toute la nuit; qu'il l'avoit très-bien vû; qu'il n'avoit pas son masque; qu'il étoit blanc de visage, grand & bien-fait de corps, ayant la jambe un peu trop fournie par le bas, & les cheveux blancs, quoiqu'il ne fût que dans la force de l'âge; qu'il avoit passé cette nuit-là presque toute entière à se promener dans sa chambre; qu'il étoit toujours vêtu de brun; qu'on lui donnoit de beau linge & des livres; que le gouverneur & les officiers restoient devant lui debout & découverts jusqu'à ce qu'il les fît asseoir & couvrir; qu'ils alloient souvent lui tenir compagnie & manger avec lui.

Ce recit de M. de Blainvilliers à M. de Paltau est bien extraordinaire; je conviens qu'il y a quelquefois des choses vraies qui ne sont pas vraisemblables. Quel est l'officier qui ose corrompre un

* Le terme de *Sieur* est singulier.

124 MERCURE DE FRANCE.

soldat, prendre ses armes, son habit & se mettre en sentinelle à sa place? Certainement cet officier & ce soldat seroient mis au conseil de guerre, quand même il ne s'agiroit pas d'une affaire d'état, & il paroît que celle de ce prisonnier en étoit une, par toutes les précautions qu'on prenoit pour qu'il ne fût pas connu. *M. de Blainvilliers l'examina toute la nuit.* Les sentinelles ne sont que de trois heures; qu'auroit dit le caporal, en allant relever son soldat, s'il avoit trouvé un autre homme à sa place? Dans toutes les citadelles ou châteaux où l'on renferme les prisonniers d'état, outre les rondes ordinaires, il y en a encore toujours une de demi-heure en demi-heure. M. de Blainvilliers, pour satisfaire sa curiosité, fut donc obligé de corrompre nombre de personnes qui, toutes, risquoient beaucoup. *Il vit que ce prisonnier étoit grand, bienfait de corps, mais qu'il avoit la jambe un peu trop fournie par le bas.* Comment une sentinelle, au-dessous de la chambre d'un prisonnier, peut-elle lui voir le bas de la jambe? D'ailleurs, il falloit que cette chambre fût bien éclairée cette nuit-là, & que les barreaux de fer * n'en fussent

* Il est certain que ce fut à l'occasion de ce pris

pas ferrés, comme ils le sont à toutes les fenêtres des prisonniers d'état.

Si M. de Blainvilliers étant en sentinelle sous la fenêtre de ce prisonnier qui avoit ôté son masque, *put l'examiner à son aise*, tous les soldats qui y étoient tour-à-tour, pouvoient l'examiner de même, le jour comme la nuit, & le voir sans son masque; alors pourquoi la précaution de lui en faire porter un?

Puisque *le gouverneur & les officiers restoient debout & découverts devant lui jusqu'à ce qu'il les fit se couvrir & s'asseoir*, c'étoit certainement un homme de la plus grande distinction; comment cet homme de la plus grande distinction, étant si mal gardé, & pouvant parler aux sentinelles, puisqu'elles pouvoient *lui voir le bas de la jambe*, n'auroit-il pas tenté, par des promesses & de belles espérances, de cor-

sonnier que M. de Saint-Mars reçut ordre de Louis XIV de préparer une prison bien sûre & bien close dans le fort de l'isle Sainte-Marguerite; & M. de Piganiol, dans sa description de la France, tome V, pag. 376, en dit quelque chose. On montre par tradition la chambre où il étoit, & l'on m'a assuré qu'elle n'a qu'une seule fenêtre, qui est du côté de la mer, & environ à 14 ou 15 pieds au-dessus du rez de chaussée, & par conséquent des sentinelles.

F iij

rompre quelque soldat pour se mettre en liberté, ce qui lui auroit été très-aisé, attendu la contrebande continuelle qui se faisoit à l'isle Ste Marguerite.

M. de Paltau a encore appris de M. de Blainvilliers que ce prisonnier fut enterré *secretement* à St Paul en 1704, & qu'on mit dans le cercueil des drogues pour consumer le corps. L'abbé Langlet, à qui l'on faisoit faire de fréquentes retraites à la Bastille, & qui y étoit alors, dit, dans son plan d'histoire de la monarchie françoise, tom. 3, p. 269, qu'il fut enterré aux Célestins. On blanchit sa chambre aussi-tôt après sa mort.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très humble & très-
obéissant Serviteur,

SAINT-FOIX.

L'Histoire & les Mémoires de littérature de l'Académie royale des inscriptions & belles-lettres, en soixante-quatre vol. in 12., dont les vingt-huit premiers paroissent actuellement; proposés par souscription. A Paris, chez Panckoucke, libraire, rue & à côté de la comédie françoise; à Amsterdam, chez

OCTOBRE. 1768. 127
Changuion, & chez les principaux libraires de l'Europe.

Les mémoires de l'Académie des inscriptions sont si connus, & l'édition *in-4°*. est si répandue en France & chez l'étranger, qu'on peut se dispenser d'entrer dans un grand détail pour en faire connoître le mérite & l'utilité. Ce dépôt littéraire, l'ouvrage d'une compagnie sçavante, & d'un siècle entier de travaux, est le plus riche monument qui existe en aucune langue, soit sur la géographie, la chronologie, l'histoire ancienne, l'histoire moderne; soit pour les notices de nos anciens romans ou de nos vieux poëtes; soit enfin pour les observations & pour toutes les singularités qui concernent la poësie, l'art dramatique, les théâtres d'Athènes & de Rome, la musique & la danse, la peinture, la sculpture, la gravure & tous les arts anciens. Cette collection, dans le cabinet d'un homme de lettres, d'un amateur ou d'un curieux, est une bibliothèque entière qui peut lui tenir lieu de plusieurs milliers de volumes.

La souscription publiée, l'année dernière, de l'édition de Paris, qui a aujourd'hui trente-deux vol. *in-4°*. en ayant entièrement épuisé le fonds, on a cru rendre

F iv

128 MERCURE DE FRANCE.

service au Public , aux gens de lettres , & à la nation , en acquérant tout le fonds de l'édition *in-12* , imprimée en Hollande sur celle de Paris. Cette édition commode & portative consiste aujourd'hui en vingt-six volumes *in-12* , qui comprennent les treize premiers vol. *in-4°*. Les trente-huit volumes qui manquent pour mettre cette édition de pair avec celle de Paris , sont sous presse , & par un traité fait avec les imprimeurs , ils se sont obligés de les achever d'ici à la fin de l'année 1769. On a séparé , dans l'édition *in-12*. , l'Histoire des Mémoires , & l'on continuera de même.

Chaque volume *in-12* , dont plusieurs ont jusqu'à 35 feuilles d'impression , ou 840 pages , coûtera 2 liv. 10 sols ; & les soixante-quatre volumes , 160 liv. On payera , en recevant la première livraison qui se fait actuellement en vingt-six vol. , répondans aux tomes 1 à 13 , *in-4°*. , 65 liv. La seconde livraison , qui paroîtra en Mars 1769 , & comprendra les tomes 14 à 22 , *in-4°*. , formant dix-huit vol. *in-12* , coûtera 45 liv. La troisième livraison , qui paroîtra en Décembre 1769 , & comprendra les tomes 23 à 32 , *in-4°*. , qui formeront vingt vol. *in-12* , coûtera 50 l.

Chaque volume , après la souscription ,

OCTOBRE. 1768. 129
coûtera 3 liv. 10 sols, qui est le prix que
ces volumes se sont toujours vendus.
Ceux qui ont pris précédemment les 26
premiers vol. in-12., seront également
admis à souscrire pour la suite. Ils paye-
ront les volumes en les recevant. On vend
séparément les éloges des académiciens
contenus dans lesdits mémoires; ils for-
ment 2 volumes in-12., où il y a des mor-
ceaux qui ne sont pas compris dans les 26
vol. qui sont annoncés ci-dessus.

*A dissertation on the Ancient Pagan Mys-
teries : wherein the opinions of Bishop
Warburton and Dr Leland on this sub-
ject are particularly considered. DIS-
SERTATION SUR LES MYSTERES
DES ANCIENS PAYENS , dans la-
quelle on examine particulierement les
opinions de l'évêque Warburton & du
docteur Leland sur ce sujet , in-8°.*

L'Auteur de cette dissertation com-
mence par donner un précis de l'opinion
de Warburton. Les mysteres des anciens
Payens étoient de deux espèces, les grands
& les moindres. Les derniers enseignoient
l'origine de la société & la doctrine d'une
vie à venir ; ils préparoient aux pre-
miers ; on pouvoit les dévoiler à tous les

F v

initiés sans exception. Le secret des grands mystères étoit la doctrine de l'unité de Dieu & la découverte du Polythéisme vulgaire. Ce secret n'étoit pas communiqué à tous les initiés, il ne l'étoit qu'à un petit nombre choisi avec soin, qu'on jugeoit capable de discrétion & qu'on avoit éprouvé. On se croyoit obligé de faire un mystère de ces découvertes, parce qu'on pensoit que l'anéantissement, ou même la dégradation des fausses divinités déconcerteroit ou embrouilleroit trop le système établi; on craignoit aussi d'éprouver de grandes difficultés de la part de quelques ignorans, trop attachés à leurs dieux, de la part de ceux qui en avoient dans leurs familles, ou des ambitieux qui espéroient le devenir eux-mêmes. L'Auteur examine ensuite les deux propositions que le docteur Leland oppose à l'opinion de Warburton; que les mystères ne tendoient pas à détruire le polythéisme, & qu'ils n'enseignoient pas non plus l'unité de Dieu. Il répond d'une manière très plausible au docteur; il résout la plupart de ses objections; il y a des recherches intéressantes & curieuses; on trouve même, dans la manière dont il combat son adversaire, une décence & une honnêteté qu'on rencontre

OCTOBRE. 1768. 131
rarement dans les écrits polémiques de
ceux qui suivent le parti de l'évêque de
Glocester.

**LA FALSITA DELLO STATO FERINO
DEGLI ANTICHI UOMINI DI-
MOSTRATA COLLA SACRA SCRIT-
TURA, &c.** *La fausseté de l'état sau-
vage des anciens hommes, démontrée
par l'écriture sainte : ouvrage qui peut
servir d'appendix au livre des principes
du droit de la nature & des gens, de Fi-
netti. Venise, in-4°. 44 pag., 1768.*

C'est Jean-Baptiste Vico qui, le pre-
mier, a imaginé que les premiers hom-
mes avoient vécu long-tems dans un état
brut & grossier qui ne les distinguoit en
aucune manière des bêtes. M. Rousseau,
dans son discours sur l'origine & les fon-
demens de l'inégalité parmi les hommes,
voulut prouver que c'étoit l'état naturel
de l'homme ; plusieurs écrivains, en Fran-
ce & en Italie, se sont élevés contre cette
opinion, ce qui n'a pas empêché qu'elle
n'ait été adoptée par quelques personnes
en Italie ; on compte, parmi les dernie-
res, M. Emmanuel Duni, à présent pro-
fesseur au collège de la Sapience à Rome ;
il a soutenu le système de Vico comme

F vj

132 MERCURE DE FRANCE.

certain, indubitable, & au-dessus de toutes les objections. Un anonyme s'est proposé de combattre ce système dans une dissertation, que des raisons particulières l'ont empêché de faire imprimer; il s'est borné à publier la brochure que nous annonçons & qui peut marcher à la suite du livre *de principiis juris naturæ & gentium*, dans lequel l'Auteur a répondu d'une manière très-longue & très-diffuse à Vico. On ne trouve dans cet appendix qu'un sommaire des propositions de Vico, opposées à l'écriture sainte. Il soutenoit, par exemple, que les hommes s'étoient dispersés sur la terre un an après le déluge; que la confusion de Babel avoit causé la diversité des langues chez les peuples de l'Orient, mais que dans le reste du monde cette diversité avoit eu une autre cause. Il prétend que la religion fut oubliée, & que ce ne fut que deux siècles après que la terreur panique qu'inspiroient le bruit & les effets du tonnerre, en firent naître une nouvelle; il attribue la croyance universelle de l'immortalité de l'ame à l'usage d'enterrer les morts; la puanteur qui s'en exhaloit donna seule lieu à cet usage, &c. L'Auteur ne fait que rappeler les propositions de Vico, auxquelles il en joint de contrai-

OCTOBRE. 1768. 133
res, qu'il ne fait qu'extraire de la bible,
se contentant de présenter celles-ci
sans réflexions; cette maniere de répon-
dre est bien simple, bien facile, mais
elle ne satisfera pas sans doute les parti-
sans de cette opinion; elle est si absurde,
qu'il étoit inutile de la combattre; mais
puisque'on l'entreprendoit il falloit le faire
autrement.

SÉANCE PUBLIQUE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

Le 25 Août, jour de St Louis, l'Académie françoise tint son assemblée publique dans la salle du louvre pour la distribution du prix de poésie de cette année. M. de Chateaubrun, directeur, déclara que le prix avoit été décerné à une pièce qui a pour titre: *Lettre d'un fils parvenu, à son pere laboureur*, & dont l'auteur est M. l'abbé de Langeac. Il ajouta que l'académie regrettoit vivement de n'avoir pû admettre au concours une pièce intitulée: *les Disputes*, & que les raisons qui avoient fait exclure cet ouvrage, & que l'auteur lui-même devoit approuver, n'empêchoient pas que l'académie n'en sentît tout le mé-

134 MERCURE DE FRANCE.

rite. L'*accessit* fut adjugé indistinctement à trois pièces ; sçavoir , *l'Épître aux pauvres*, de M. Fontaine ; *les Mariages sans inclinations*, & *le Philosophe*. Il fit aussi une mention honorable de trois autres ouvrages, dans lesquels l'Académie avoit trouvé des morceaux dignes d'estime , *l'Épître d'un beau-pere à son gendre* ; *les Ruines* ; & *la Nécessité d'être utile*. M. de Marmontel fit la lecture de l'ouvrage couronné , & M. l'abbé de Langeac reçut la médaille des mains de M. Duclos , secrétaire perpétuel , qui annonça pour sujet du prix d'éloquence de l'année 1769 , *l'éloge de Molière* , & qui lut celui de M. de Fontenelle , morceau écrit avec le goût , l'esprit & la précision qui caractérisent les ouvrages de M. Duclos , & qui fut extrêmement applaudi. Mais ce qui rendit cette séance extrêmement agréable & très-intéressante , ce fut la lecture que fit M. le duc de Nivernois de quelques fables qui réunirent tous les suffrages. Elles ont paru généralement d'une expression fine & d'une morale profonde , pleines de délicatesse & de grace , dignes , en un mot , de leur auteur , qui remplit les momens que lui laisse une santé foible par des amusemens littéraires aussi aimables que son commerce , & dont on peut

dire qu'il aime les gens de lettres pour eux-mêmes & qu'il en est aimé pour lui.

Nous avons mis la pièce couronnée sous les yeux de nos lecteurs, à l'article des *Pièces fugitives*, nous n'en porterons aucun jugement. Nous ne saurions lui donner un plus grand éloge que le suffrage de l'académie. Nous observerons seulement, à la gloire de M. l'abbé de Langeac qui n'a que dix-sept ans, qu'il a été décoré des lauriers académiques plus jeune qu'aucun autre auteur avant lui, & que l'on peut espérer qu'il tiendra tout ce que promettent d'aussi glorieux préjugés.

Des trois pièces qui ont obtenu l'accessit, *l'Epître aux pauvres* est la seule imprimée. Comme l'Auteur a certainement de l'ame & du talent, nous nous croyons obligés d'entrer dans quelque détail sur son ouvrage.

Nous remarquerons d'abord que son titre est vague, & que la pièce ne semble pas avoir un but assez déterminé. Qu'est-ce qu'une *Epître aux pauvres*? Quel peut en être l'objet? L'Auteur veut-il nous indiquer les moyens d'empêcher qu'il n'y en ait dans un royaume? Ce dessein seroit fort beau; mais ce n'est pas là un sujet à traiter en vers. Veut-il nous in-

intéresser en leur faveur ? Il n'est pas besoin pour cela de leur adresser une épître. D'ailleurs à quel pauvre parle-t-il ? Au pauvre mendiant ? Au pauvre laboureur ? Au pauvre caché ? Il ne spécifie rien dans la pièce. Poursuivons.

Je vous salue , ô vous , que le ciel a fait naître
Pour souffrir la misère ou pour avoir un maître :

Premièrement les humains , si l'on en juge par le fait , sont presque tous nés pour avoir un maître , & n'en sont pas plus pauvres. Il y en a même qui s'en trouvent fort bien. Que les hommes aient un maître ou non , cela ne fait rien au sujet , à moins que l'auteur n'eût entrepris de prouver que , dans l'état d'égalité primitive , il n'y auroit ni pauvre ni riche , & que l'on ne verroit pas alors un homme posséder vingt mille arpens qu'il ne sçait pas labourer , tandis que celui qui les fait valoir ne possède pas en propre le sillon où il étend son corps fatigué ; mais ce n'est point encore là le but de l'auteur. D'ailleurs pourquoi *je vous salue* ? Ce début est affecté. C'est fort mal fait de mépriser le pauvre , fort bien de le secourir. Le saluer , sur-tout en vers , est fort inutile.

Eh ! quoi ! vous baissez tous un front triste, abattu !
Sachez que l'infortune ennoblit la vertu.
C'est au vice à rougir de sa vile opulence.

Pauvreté n'est pas vice, il y a long temps qu'on l'a dit. Pourquoi rebattre des choses si communes ? Voilà ce que c'est que de choisir un sujet qui n'est qu'un lieu commun.

Je ne viens point armé, d'un coupable dédain,
Tourmenter lâchement votre horrible destin.

Quel est le sens de ces deux vers ? Comment pourroit-il *tourmenter leur destin* ? Et s'il ne le peut pas, comment se vante-t-il de ne le pas faire ? Qu'il est rare de s'entendre en écrivant !

C'est sur-tout en voyant un mortel misérable
Que je sens à quel point je chéris mon semblable.

Ces deux vers sont bien faits. Le sentiment est juste & vrai, & l'expression claire & précise. L'auteur lui-même ne sent-il pas la différence de ces deux vers à ce qui précède ?

Quel *sentiment* s'élève en mon ame troublée !
J'éprouve, en abordant cette simple assemblée,
Ce respect si profond, ces nobles *sentimens*,
Qu'on n'éprouve jamais en présence des grands.

138 MERCURE DE FRANCE.

Tout cela n'est ni juste, ni naturel. Une assemblée de pauvres n'inspire point le *respect*. C'est-là de l'emphase. Cette assemblée serre le cœur de l'homme sensible qui ne peut la soulager ; le philosophe s'en indigne , l'homme indifférent détourne les yeux , & l'homme riche & puissant pousse ses chevaux au travers , comme Tullie sur le corps de son père. Voilà la vérité.

Nous ne porterons pas plus loin ce détail critique. Si l'auteur veut réfléchir, il achevera mieux que nous. Mais nous ne nous refuserons point au plaisir de rapporter ce qui nous a paru digne d'éloge.

Craignez l'or , cet enfant de la terre profonde ,
Et qui sort de son sein pour gouverner le monde.

Rappelez-vous ce mot d'un publicain barbare.
D'un banquet fastueux il sortoit affligé ,
Traînant le poids des mêts dont il s'étoit chargé.
Un pauvre , de besoin , périssoit dans la rue.
L'heureux coquin ! dir-il , en détournant la vûe ,
Et loin de lui donner un secours généreux ,
L'insensible envia la faim du malheureux.

Fameux infortunés & pauvres immortels ,
A qui tout l'Univers a dressé des autels ,
Parlez : combien d'affronts essuïa votre gloire ,

Et toi , quand tu conduis au temple de mémoire
 Cette foule de rois *Fameux* par tes travaux ,
 L'indigence te suit au milieu des héros.
 L'homme illustre , en dépit de son grand caractère,
 Dépend de la fortune ainsi que le vulgaire.
 Lorsqu'entouré des arts , couronné de lauriers ,
 Ta voix dans les combats entraînoit les guerriers,
 Et les dieux de l'Olympe , & les rois de la terre ,
 Lorsque de Jupiter tu lançois le tonnerre ,
 Souverain dans les cieus , arbitre des destins ,
 Errant , abandonné , méconnu des humains ;
 Triste , tu promenois ton obscure misère. . .
 Profanes , à genoux : ce pauvre. . . c'est Homère.

Il y a du feu & de la verve dans ces deux morceaux. Ils suffisent pour faire espérer beaucoup de l'auteur , s'il veut chercher le naturel plutôt que l'extraordinaire : former son goût dans les grands modèles , & se souvenir que rien n'est beau que le vrai , & que , *scribendi recte sapere est & principium & fons* : conseils qu'Horace & Despréaux donnent à tous les écrivains , & que nous n'avons cru devoir lui répéter ici que parce qu'il nous a paru valoir beaucoup plus que son ouvrage.

Les ruines de M. Cœuille sont encore un lieu commun. L'auteur s'étend fort au

140 MERCURE DE FRANCE.

long sur les antiquités romaines , sur les pyramides d'Egypte , & sur-tout sur la fragilité des choses humaines , sur la rapidité du temps & autres choses aussi neuves. Le style est foible , inégal & diffus. Il y a quelques vers bien tournés que nous allons rapporter , ce qui vaut mieux que de s'appesantir sur des critiques à-peu-près inutiles.

Du jeune Marcellus le théâtre admiré ,
Semble vouloir cacher son front défiguré.
Le temple de la Paix n'est reconnu qu'à peine ,
De tel autre effacé la trace est incertaine.
Ces Thermes si vantés , par le luxe embellis ,
Languissent maintenant sous la mousse avilis ,
Et ces arcs somptueux qu'érigea la victoire
Dépouillent par degrés les marques de leur gloire.
Rome , Rome n'est plus la ville des Césars.
Ce colosse élevé par la guerre & les arts ,
Et détruit à son tour par le temps & la guerre ,
De ses membres flétris couvre & charge la terre.

Ces derniers vers sont trop imités de ceux-ci de M. de Voltaire.

*Vois l'Empire Romain tombant de toutes parts ;
Ce grand corps déchiré dont les membres épars ,
Languissent dispersés sans honneur & sans vie.*

Il est toujours dangereux de rappeler

OCTOBRE. 1768. 14^r
une semblable comparaifou. *Languiffent*
eft bien dans ces vers , parce que des
membres peuvent languir. Il eft mal dans
les vers de M. Cœuille , parce que des
bains ruinés ne *languiffent* point.

Tantôt j'observe un dôme à-demi ruiné ,
D'arbriffeaux verdoyans déjà tout couronné.
Tantôt mon œil furpris avec plaifir contemple
Un lointain qui *sourit* au travers d'un vieux
temple.

J'aime à voir le matin de paifibles troupeaux
Paître au bruit des chansons , bondir fur des toms
beaux ;

Des marbres *figurés* fortir du fein de l'herbe ;
L'humble ronce embrasser la colonne superbe , &c.

Ce dernier vers eft excellent. Suit une
description allégorique du temps , qui eft
vieille comme lui. On y voit des *simula-
cres qui pleurent* , des lambeaux *surannés* ,
&c. Mais on y remarque avec plaifir ces
deux vers.

Les fiècles , devant lui , les faifons & les jours ,
Se préffent l'un fur l'autre en circulant toujours.

En général l'auteur a de la facilité &
du rythme.

*La néceffité d'être utile , de M. le Prieur ,
eft au-deffous de ces deux pièces. C'est*

142. MERCURE DE FRANCE

une longue déclamation où l'on redit vingt fois ce qu'on a dit vingt fois avant l'auteur. Il y a quelques vers qui sont bien faits ; mais on n'en sçauroit citer beaucoup de suite.

*Je me transporte au temps où la France expirante ,
Aux portes de la mort se traînoit languissante.*

Quel amas de mots ! si elle étoit *expirante* , elle étoit sûrement *languissante* ; & quelle fausse image de peindre la France se traînant *aux portes de la mort* ! Il falloit la peindre se débattant contre un ennemi qui la terrassoit , &c.

D'où vient que je la vois *reprenant sa vigueur* ,
Plus forte & plus robuste , accabler l'oppresséur.
C'est que chaque François portoit au fond de l'ame
L'amour de la patrie *empreint en traits de flamme* ,
Sous un rival heureux il sembloit abattu ;
Mais il aimoit son prince. . . Il n'étoit pas vaincu.

Ce derniers vers a du sentiment & de la noblesse.

L'auteur couronné a fait imprimer trois pièces qu'il avoit envoyées au même concours : une ode sur *la Colere* ; une *Epître d'un fils à sa mere* , & une églogue dont le titre est : *Les parens , sur l'amour , l'emportent au village*. Nous allons citer un

O C T O B R E. 1768. 143

morceau de chacune de ces trois pièces dans lesquelles on retrouve la manière & le style de l'épître qui a remporté le prix. Voici le début de l'ode sur *la Colere*.

L'Etna dont la bouche fumante
Vomit la flamme & le trépas ;
L'Eridan dont l'onde écumante
Roule sans cesse avec fracas.
Les coups redoublés du tonnerre
Qui semblent menacer la terre
De l'écraser du poids des cieux ;
Et les plus terribles ravages
Ne sont que de foibles images
De la colere & de ses feux.

Il est très-naturel & très-louable à un jeune poëte de chercher à imiter les grands modèles. Cette strophe ressemble au commencement d'une ode de M. de Voltaire, que nous allons mettre ici sous les yeux du Lecteur avec d'autant plus de plaisir qu'elle est de la plus grande beauté, & qu'il est toujours heureux d'avoir à citer de pareils vers.

L'Etna renferme le tonnerre
Dans ses épouvantables flancs.
Il vomit le feu sur la terre ;
Il dévore ses habitans.
Fuyez , driades gémissantes ,

144 MERCURE DE FRANCE.

Ces campagnes toujours brûlantes ,
Ces abîmes toujours ouverts ,
Ces torrens de flamme & de souffre ;
Echappés du sein de ce gouffre
Qui touche aux voûtes des enfers.

Plus terrible dans ses ravages ,
Plus fier dans ses débordemens ,
Le Pô renverse ses rivages
Cachés sous ses flots écumans ;
Avec lui marchent la ruine ,
L'effroi , la douleur , la famine ;
La mort , les désolations ,
Et dans les fanges de Ferrare
Il entraîne à la mer avare
Les dépouilles des nations.

Mais ces débordemens de l'onde ,
Et ces combats des élémens ,
Et ces secousses qui du monde
Ont ébranlé les fondemens ;
Fléaux que le ciel en colere ,
Sur ce malheureux hémisphère ,
A fait éclater tant de fois ,
Sont moins affreux , sont moins sinistres
Que l'ambition des ministres ,
Et que les discordes des rois.

L'épître d'un fils à sa mere commence
ainsi.

Soumise

Soumise avec courage aux vœux de la nature,
 Toi, dont le cœur docile à son moindre murmure,
 T'immolant toute entière à son auguste emploi,
 S'est fait, de le remplir, une sévère loi;
 Exemple attendrissant d'une sensible mere,
 Et de la dignité d'un si saint caractère;
 Mon cœur en sentimens tout entier répandu,
 Ne pourroit t'exprimer le retour qui t'est dû.
 De mes foibles essais puisse au moins cet hommage,
 Premier vœu de ce cœur, être l'heureux présage
 De tes desseins sur moi, chaque jour, accomplis,
 Et jusqu'à mon trépas respectés & remplis.

Voici les premiers vers de l'éplogue.

Le rossignol & les autres oiseaux
 Se tenoient tous dans un profond silence.
 Déjà l'hiver par sa naissance
 Suspendoit le cours des ruisseaux.
 Assis dans son humble chaumière,
 Ménalque se chauffoit à la flamme légère
 D'un bois qui répandoit une douce chaleur :
 Son front sur ses deux mains, les yeux fixés en
 terre,
 Son maintien annonçoit les chagrins de son cœur.

A. M. l'Abbé de Langeac.

DE vos heureux talens je vois briller l'aurore :
I. Vol. G

146 : MERCURE DE FRANCE.

J'ai lu vos vers, ils sont charmans :
Le sentiment qui les colore
Les rend plus précieux encore,
Et cent fois plus intéressans.
On peut dire de votre ouvrage,
C'est le triomphe d'un bon cœur.
On en a couronné l'Auteur ;
L'esprit & la raison lui devoient cet hommage.

. Par M. le M. de V.

ÉPI TRE à Madame la M. de L.

MARQUISE, le sort favorable,
A l'empire de la beauté
Vous donne un droit incontestable ;
A bien moins l'on s'est contenté :
Et la séduisante déesse
Qui, par le charme de ses yeux
Fit tant de jalouses aux cieux,
Et mit en feu Troye & la Grèce,
N'étoit que belle & n'avoit pas
Cet art divin, incomparable,
De sçavoir joindre à ses appas
Tout ce qui peut rendre adorable.
Comme vous, parmi ses enfans,
Elle pouvoit compter les graces ;

Mais voyoit-elle sur les traces
 Autant de cœurs reconnoissans ?
 Des neuf sœurs peu considérées,
 Pouvoit-elle être déclarée,
 Comme vous, mere des talens ?
 Et sous son ombre voyoit-elle
 Un rejetton de quelques ans,
 Par les plus rapides élans,
 Elever sa tête immortelle ;
 Et ceindre les rameaux naissans
 De la couronne la plus belle ?

Jusques à ces momens flatteurs,
 Dans un âge si tendre encore
 Où, sous l'astre qui les colore
 De tendres & timides fleurs
 Semblent tant hésiter d'éclore,
 A-t-on vu réunir jamais
 Au ton mâle un coloris frais,
 La force à la délicatelle,
 L'aisance à la sublimité,
 Enfin, les fleurs de la jeunesse
 Aux fruits de la maturité ?

Quel hommage, belle Marquise,
 Ne vous doivent pas les mortels ?
 Avec respect, amour, surprise
 Ils approcheront vos autels.
 Heureux ! si dans la foule immense
 Qui vous présente son encens,

Gij

Vous distinguez dans les accens
Celui de la reconnoissance.

Par M. Maucombe.

PRIX d'éloquence pour l'année 1769.

LE vingt-cinquième jour du mois d'août 1769, fête de St Louis, l'académie françoise donnera un prix d'éloquence, qui sera une médaille d'or de la valeur de six cents livres. * Elle propose pour sujet, *l'Eloge de J. B. Poquelin de Moliere*. Il faut que le discours ne soit que de trois quarts d'heure de lecture tout au plus. Toutes personnes, excepté les Quarante de l'Académie, seront reçues à composer pour le prix. Les auteurs ne mettront point leur nom à leurs ouvrages, mais ils y mettront une sentence ou devise, telle qu'il leur plaira. Ceux qui prétendent au prix sont avertis que s'ils se font connoître avant le jugement, ou s'ils sont connus, soit par l'indiscrétion de leurs amis, soit par des lectures faites dans des

* Le prix de l'académie est formé des fondations réunies de MM. de Balzac, de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon, & Gaudron.

OCTOBRE. 1768. 149

maisons particulieres, leurs piéces ne seront point admises au concours. Les ouvrages seront envoyés avant le premier jour du mois de Juillet prochain, & ne pourront être remis qu'à la V. Regnard, imprimeur de l'académie françoise, rue basse de l'hôtel des Ursins, ou grand'salle du palais, à la providence : & si le port n'en est point affranchi, ils ne seront point retirés.

Nota. Nous rendrons compte, dans le Mercure prochain des séances de plusieurs académies & des sujets de prix proposés.

SPECTACLES.

CONCERT SPIRITUEL.

LE jeudi 8 Septembre, jour de la Nativité de la Vierge, on a exécuté, au *Concert Spirituel*, une symphonie de M. Sirmen. MM. Bezozzi, Jadin & Molidor, ordinaires de la musique du Roi, ont fait entendre un concerto de hautbois, basson & cors-de-chasse. Le hautbois & le basson ont paru admirables. Mde Larrivée a chanté avec goût, *Exultate justi*, &c. petit motet de la composition de M. Tif-

G iij

150 MERCURE DE FRANCE.

fier , très-jeune compositeur qui sçait faire un heureux emploi de la bonne musique qu'il a entendue. M^{lle} le Chantre , connu par son talent pour le clavecin , a joué supérieurement plusieurs pièces de M. Romain sur un nouveau clavecin , *piano forte*. On a donné beaucoup d'applaudissemens à un air italien , chanté avec tout l'art possible par M^{lle} Fel , & soutenu par l'accompagnement précis & brillant de M. Bezozzi. M^{de} Lombardini Sirmen a enchanté par la maniere dont elle a exécuté un concerto de M. Sirmen. Cette charmante virtuose exprime du violon des sons brillans & amoureux qui pénètrent jusqu'au cœur. Ce concert a été terminé par le grand motet couronné , *Super flumina Babilonis* de M. l'abbé Giroust.

COMÉDIE FRANÇOISE.

Les deux Freres ou la Prévention vaincue, comédie en cinq actes & en vers ; par M. de Moissi , représentée par les comédiens françois ordinaires du Roi , le mercredi 27 Juillet 1758 ; chez Hérisant , imprimeur-libraire, rue Neuve Notre-Dame.

Nous n'avons dit qu'un mot de cette pièce dans le dernier Mercure. Elle n'étoit pas imprimée encore. Elle l'est aujourd'hui, & c'est aux amateurs à juger si la lecture est plus favorable à cet ouvrage que la représentation. On voit, en lisant la préface, que l'auteur appelle du jugement du Public. Un auteur qui s'est vu sur le théâtre & qui a eu le temps de la réflexion, doit se juger lui-même mieux que personne ; & puisque M. de Moissi s'est jugé favorablement, nous ne nous chargerons point de lui contester son opinion, & la nôtre lui doit être fort indifférente.

D'ailleurs, nous prenons cette occasion d'avertir ici que le respect que nous avons pour le Public ne nous permet de mettre sous ses yeux que ce que nous croyons pouvoir l'intéresser. Nous ne détaillons que les ouvrages qui peuvent attacher par eux-mêmes ou par ce qu'ils ont de relatif à des objets importants, ou par un mélange de beautés & de défauts qui annoncent que l'auteur, sur-tout s'il est jeune, peut ajouter aux unes ce qu'il peut ôter aux autres. Le plan de cet ouvrage nous permet de nous étendre ou de nous resserrer, selon la convenance, & par un

G iv

152 MERCURE DE FRANCE.

principe qu'on ne peut blâmer ; nous parlons peu lorsqu'il y a peu à louer ou à profiter.

On a donné sur ce théâtre, le mercredi 14 Septembre, la première représentation de *Laurette*, comédie en deux actes & en vers. Nous reviendrons sur cette pièce dans le Mercure prochain.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES Comédiens Italiens ordinaires du Roi ont représenté pour la première fois, le 16 Août, *les deux Pantalons*, comédie nouvelle italienne, tirée du théâtre de M. Goldoni.

Pantalon pere est désolé des dérèglemens de son fils, ce qui n'empêche point ce fils libertin de se livrer à sa passion pour le jeu, & d'employer toutes sortes de moyen, pour emprunter de l'argent, & faire des dettes qu'il est hors d'état de payer. Argentine lui a prêté à gros intérêt le montant de ses gages, qu'elle ne tarde point de redemander pour épouser Arlequin. Pantalon pere est poursuivi par les créanciers de son fils; mais il trouve dans un riche négociant son ami, des res-

sources qui l'en délivrent, & son fils, en épousant la sœur de ce négociant, promet de renoncer à ses désordres. Cette pièce est bien intriguée, & offre des scènes intéressantes & amusantes. Le Sr Colalto, qui est en possession du rôle de Pantalon, représente lui seul, sous le masque, le pere sévère, &, à visage découvert, le fils débauché; il a rendu, avec vivacité & supérieurement, ces deux rôles contrastés, sans que son double jeu ait ralenti ou refroidi l'action.

On a donné sur ce théâtre, le 20 du mois d'Août, la premiere représentation du *Huron*, comédie en deux actes & en vers mêlée d'ariettes.

ACTEURS :

LE HURON.	M. Caillot.
Mlle DE ST YVES.	Mde Laruelle.
M. DE ST YVES.	M. Deshayes.
Mlle DE KERKABON.	Mlle Desglands.
M. DE KERKABON son frere.	M. Nainville.
LE BAILLI.	M. Chamville.
GILOTIN son fils.	M. Laruelle.
UN OFFICIER.	M. Clairval.
UN CAPORAL.	
Troupe de soldats.	

G v

Troupe de gens du Bailli.

La scène est en Bretagne. Le théâtre représente un village.

Mlle de Kerkabon & Mlle de St Yves
s'entretiennent ensemble du jeune sauvage qui est parti de grand matin pour la chasse. Comment le trouvez-vous, dit Mlle de Kerkabon.

Mlle DE ST YVES.

Bon enfant tout-à-fait.

Mlle DE KERKABON.

Bon enfant ! l'éloge est modeste.

Il est charmant. Comme il est fait !

Comme il est gai ! Comme il est lesté !

Si jamais il aime, je gage

Qu'il aimera mieux qu'un Français.

Moi, je ne m'y connois pas ; mais

Je crois que pour aimer, rien n'est tel qu'un
sauvage ;

Et, par exemple, quel dommage

Que le fils du bailli ne lui ressemble pas.

Vous seriez bien moins difficile.

Mlle DE ST YVES.

Ah ! je l'ai vu, cet imbécille, &c.

OCTOBRE. 1768. 155

Cet imbécille est pourtant destiné à la belle St Yves. Les deux pères sont d'accord; mais elle est fort résolue à le refuser.

Arrive Gilotin. Il a vu chasser le Huron. Il en est tout émerveillé.

Gilotin parle ensuite de son mariage. Il prétend que tout est arrangé. Comment, dit Mlle de St Yves.

G I L O T I N.

Comment! la chose est claire.

Un jour que je revais, j'étois là comme un sot.

Mon père est physionomiste,

Et comme il entendit que je ne disois mot,

Il devina que j'étois triste.

Il me regarda entre deux yeux.

Qu'as-tu donc, me fit-il? Moi, je n'ai rien, lui i
fis-je.

Tu mens, quelque chose t'afflige.

Fit-il. Vous l'avez dit, j'ai de l'amour. Tant
mieux!

Voyons, qui t'a donné dans l'ailé?

Je dis que c'étoit vous. Oui là, fit-il, c'est elle!

Et tu t'affliges pour cela?

Va, tu n'es qu'un benêt. Il est badin, mon père.

Eh! bien, fit-il, demandons-la!

Sitôt dit, sitôt fait. Voilà tout le mystère.

Mlle de St Yves ne se paye pas de ces

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

raisons. Le Huron vient offrir sa chasse aux deux Demoiselles. Les lièvres sont vivans, il les a pris à la course. Mlle de Kerkabon le fait asseoir pour se reposer. Comment, lui dit-elle, si jeune encore, avez-vous pû quitter pere & mere !

LE HURON.

On n'a guère
De regret à quitter ce qu'on ne connoît pas.

G I L O T I N.

Est-ce que les Hurons n'ont ni pere ni mere ?

Mlle de St Yves lui demande quelle est en Huronie la maniere d'exprimer son amour.

LE HURON.

C'est de faire en aimant quelque belle action
Qui plaise à ce qui vous ressemble.

Elle lui demande encore s'il n'a pas aimé ! Oui, dit-il, la belle Abucaba. Il en fait le portrait.

Les joncs ne sont pas plus droits ;

Elle en avoit la souplesse :

De la biche, la vitesse ;

De l'hermine, la finesse

Et la blancheur à la fois.

La colombe est moins fidèle ;

L'aigle n'est pas plus fier qu'elle,
 Et les agneaux sont moins doux.
 Aussi fraîche que la rose,
 Elle eut même quelque chose,
 Oui, quelque chose de vous.

Ces paroles sont bien adaptées au caractère du personnage. Elles sont un peu dans le goût de la chanson de Polyphème pour Galatée dans les métamorphoses d'Ovide. Abucaba a fini malheureusement. Un ours l'a mangée. Comme on en est à plaindre son sort, Mlle de Kerkabon remarque deux portraits joints ensemble qui sont au col du Huron. Elle s'en saisit avec vivacité; paroît dans la plus grande surprise, & sort précipitamment. Le Huron, qui est demeuré avec Mlle de St Yves & Gilotin, chante cet air :

Vous me charmez,
 Vous enflammez
 Jusques à l'air que je respire, &c.

Mlle de St Yves paroît un peu troublée de ce que sa bonne amie l'a laissée avec le Huron. Gilotin lui dit gravement.

J'y suis, ne craignez rien.

Mlle de St Yves sort néanmoins pour aller retrouver Mlle de Kerkabon. Gilotin

158 MERCURE DE FRANCE.

trouve fort mauvais qu'un Huron se déclare le rival du fils d'un bailli. Il faut, dit le Huron, laisser choisir à Mlle de St Yves l'époux qui lui plaira.

G I L O T I N.

Et si je plais à son pere,

L E H U R O N.

Son pere l'épousera.

M. de Kerkabon arrive & embrasse le Huron. Il est son neveu, fils d'un frere mort en Canada. Les deux portraits ont fait tout reconnoître. Ce sont ceux du pere & de la mere du Huron, qui a perdu l'un & l'autre dans son enfance. On l'amene. Mlle de St Yves félicite Mlle de Kerkabon sur le neveu qu'elle a retrouvé.

Mlle de Kerkabon la force de convenir qu'elle a du goût pour le jeune sauvage. Il n'est plus question que d'engager M. de St Yves à rompre avec le bailli. Mlle de Kerkabon s'engage à y faire tout son possible; mais comme elle-même ne laisse pas d'avoir quelque goût pour le Huron, elle trouve qu'il est un peu désagréable à son âge de faire le rôle de tante. Sur cela le Huron revient. Il est accablé de questions de tous les côtés. Il ne sçait auquel entendre.

OCTOBRE. 1768. 159

Un officier françois paroît avec une troupe de soldats, & chante :

Vaillans François, courez aux armes,
L'ennemi menace vos ports.
Si la gloire a pour vous des charmes,
Volez à sa voix sur ces bords.
Quand on sert un roi que l'on aime,
C'est une fête qu'un combat;
Chacun s'enrôle de soi-même,
Et tout sujet devient soldat.

On veut amener Gilotin. On lui présente une épée. Il recule, tremblant de frayeur. Le Huron prend l'épée, & dit qu'on renvoie ce poltron. Le fils du bailli enchanté, prend la fuite, en s'écriant : *Ah! le charmant Huron!* On marche aux ennemis, & Mlle de St Yves, en se séparant de son amant, lui dit :

Tu me fais trembler, mais je sens
Que je t'en aime davantage.

Au second acte, Gilotin vient annoncer à Mlle de St Yves que les ennemis sont défaits & rembarqués. Le Huron a fait des merveilles, mais il ne sait s'il est mort ou vivant. Elle le renvoie pour s'en informer. Elle demeure seule, & chante les paroles suivantes.

Récitatif obligé.

Ah ! quel tourment ! peut-être il est blessé !
 Parmi les morts peut-être on l'a laissé !
 Sa foible voix appelle son amante ,
 Sa foible voix m'appelle à son secours.
 Ah ! je l'entends cette voix défaillante.
 Oui , cher amant , je t'entends & j'accours.
 Où m'emportent mes allarmes ?
 Moi seule , au milieu des armes ,
 M'exposer aux yeux de tous !
 Il n'est point mon époux , & je dépends d'un pere.
 Devoir , honneur sévère ,
 Pourquoi m'enchaînez-vous ?
 Que dis-je ? hélas ! cruelle ,
 Peut-être en ce moment
 Expire mon amant.
 Je l'entends qui m'appelle :
 » Viens me fermer les yeux ,
 » Je meurs , je meurs fidèle ,
 » Viens , reçois mes adieux.

A I R :

Ah ! mon cœur se déchire ,
 C'est un trop long martyre.
 Je cède à mon effroi.
 Je dois à ce que j'aime ,
 Je dois plus qu'à moi-même ,
 Et la douleur extrême
 Ne connoît point de loi.

Mon pere lui-même
 Aura pitié de moi.

Le Huron , qui n'est plus le Huron , & qui s'appelle Hercule Kerkabon , vient délivrer sa maîtresse de ses mortelles inquiétudes. Son oncle & sa tante le pressent dans leurs bras. M. de St Yves les félicite d'avoir un pareil neveu. On lui demande le récit du combat , & comme Rodrigue ; *il reprend haleine en le racontant.*

M. de St Yves se décide à lui donner sa fille. Mlle de Kerkabon lui apprend cette bonne nouvelle. Il sort transporté, en disant qu'*il va voir sa femme.* Gilorin vient se plaindre du tour qu'on lui joue.

Il sort fort irrité , & le Huron rentre désespéré.

Il apperçoit M. de St Yves , & sort en tremblant. M. de St Yves est très-courroucé. Le Huron a voulu entrer malgré lui chez sa fille. Il a voulu faire violence à ses gens. Il a menacé d'entrer par la fenêtre. Ce crime est irrémissible , & le mariage est rompu. Il veut envoyer sa fille au couvent. Le Huron revient & apprend que sa maîtresse va *dans un séjour où l'on est invisible.* Il s'écrie dans sa douleur.

162 MERCURE DE FRANCE.

Que ne suis-je encor dans nos bois ,
Loin de ces funestes rivages !
C'est vous , cruels , vous & vos loix ,
C'est vous qu'on doit nommer sauvages , &c.

Il sort furieux. M. de St Yves revient. On s'efforce en vain de l'appaiser. Gilotin arrive & annonce que le Huron a voulu enlever Mlle de St Yves , comme elle alloit entrer au couvent ; mais qu'on l'a arrêté. Le Huron paroît lui même , se débattant contre les gens du bailli. L'officier françois , qui a paru au premier acte , intécède pour lui , & représente qu'il a sauvé la patrie. Le bailli veut arrêter le Huron. M. de Saint Yves prend alors le parti de lui donner sa fille pour le soustraire à la rigueur des loix , & le Huron , de ravisseur qu'il étoit , devient l'époux de Mlle de St Yves , malgré le bailli & son fils.

L'auteur de la pièce ne s'est point fait connoître. L'auteur de la musique est M. Grétry. L'ouvrage a eu un très-grand succès. On y désireroit un peu plus d'intérêt & un dénouement un peu moins brusqué. Mais , en général , il y a de l'agrément & de la variété dans les paroles. La musique a paru réunir les suffrages des connoisseurs. C'est un coup d'essai heureux & brillant.

OCTOBRE. 1768. 163

M. Grétry, élevé dans les écoles de Rome, paroît y avoir puisé les grands principes des Pergolese, des Rinaldo, des Vinci, sans se laisser aller au genre en quelque sorte épigrammatique, & plus saillant que solide de la nouvelle musique italienne. Sa composition est facile & riche. Son harmonie n'est jamais trop chargée. Il n'étouffe point la partie principale, ni la voix par un accompagnement tyrannique & bruyant. Son expression est juste & fidèle au sens des paroles, & ses motifs sont toujours distincts pour l'oreille & pour l'ame. Sa musique offre des contrastes sans confusion. Elle paroît se plier à tous les caractères; mais elle semble faite sur-tout pour le pathétique. Le récitatif du second acte, où Mlle de St Yves tremble pour son amant, est admirable. La voix touchante de Mde Laruelle & son chant plein d'ame & d'expression ont encore ajouté à l'effet de ce morceau. L'ariette *dans quel canton*, &c. est pleine de vivacité & d'une vérité pittoresque. Le récit du combat est encore au-dessus, & l'art du grand acteur qui l'a chanté s'est exercé sans doute avec plaisir sur des morceaux aussi bien faits. Le rôle de Gilotin a été très-bien rendu par M. Laruelle. Les traits semés dans l'ouvrage à

l'honneur de la nation françoise ont contribué au succès.

A R T S.

*PRIX DE PEINTURE, SCULPTURE
& ARCHITECTURE, exposés au lou-
vre le jour de la fête de St Louis, le 25
Août dernier.*

P R I X D E P E I N T U R E.

GERMANICUS appaisant la sédition des légions romaines dans l'Allemagne, est le sujet que M. Doyen, professeur de l'Académie royale de peinture, a proposé aux Elèves reçus pour concourir au prix de cette année.

Ce sujet, qui n'avoit été traité par aucun maître connu, étoit convenable par sa nouveauté & par son énergie. Par sa nouveauté, il évitoit les reminiscences auxquelles les jeunes gens ne sont que trop sujets & dans lesquelles ils tombent quelquefois sans s'en appercevoir.

Par sa noble énergie, ce sujet forçoit les élèves à une composition sage que les scènes tragiques ne peuvent inspirer à de jeunes têtes déjà trop exaltées, & qui, encore excitées par la chaleur de leur action,

OCTOBRE. 1768. 165

ne conçoivent que des idées gigantesques qu'ils exécutent d'une manière ridicule, ce que les Italiens leur reprochent très-bien par ce qu'ils appellent la *Fuga Francese*.

Cependant ce sujet a éprouvé des critiques ; quelques-uns l'ont trouvé trop équivoque & pouvant être appliqué à un général quelconque qui pardonne à des mutins : cette observation qui présente d'abord quelque chose de spécieux a eu plus de crédit qu'elle n'en méritoit, parce qu'en effet on est plus disposé à la censure qu'à l'approbation ; mais nous pensons que le costume, les aigles & les faisceaux suffisoient pour indiquer l'action dans le camp d'une armée romaine, & qu'Agrippine tenant par la main le petit Caligula, faisoit assez connoître que Germanicus en étoit le chef. Il est vrai que les artistes, usant du privilège accordé à la peinture & à la poésie, auroient pu employer d'une manière plus capitale ces deux personnages épisodiques ; la joie renaissante sur le visage d'Agrippine, à mesure que la harangue de son époux en impose aux séditieux, & la crainte du petit Caligula se serrant contre sa mère, effrayé par les figures rebarbatives des soldats, n'auroient pu manquer de jeter beaucoup

166. MERCURE DE FRANCE.

d'intérêt & de variété dans le tableau.

Quoi qu'il en soit, si le sujet a rencontré quelque contradicteur, la manière dont il a été traité par M. Vincent qui a obtenu le premier prix n'a trouvé que des apologistes.

Une composition riche, un dessein correct, un coloris brillant, de l'expression dans les têtes, de la vérité dans les attitudes, de la richesse dans les draperies, tout ce qui peut donner de grandes espérances, les connoisseurs l'ont trouvé dans ce tableau, peint d'une manière large & d'une touche facile. On a sur-tout admiré sur le devant un jeune guerrier, dont l'air distingué annonçoit un chef de légion, anoblissoit la scène & la rendoit intéressante par la sincérité de son repentir : ce qui prouve sur-tout que l'auteur a raisonné son sujet, c'est l'attention qu'il a eue de tenir plus près de Germanicus ceux qui paroissent les plus pénétrés, & d'éloigner les autres personnages à mesure de l'effet que son discours sembloit produire sur leurs esprits encore enclins à la révolte. Cette réflexion juste a rendu sa composition beaucoup plus intéressante, en ajoutant nécessairement à la beauté de la situation.

M. Suvée, qui a obtenu le second prix,

OCTOBRE. 1768. 167
mérite aussi des encouragemens & même
des éloges.

PRIX DE SCULPTURE.

Les prix de sculpture ont encore fait voir une émulation plus générale ; presque tous étoient d'un mérite égal : les quatre premiers sur-tout annonçoient des talens distingués , & si quelqu'un d'entr'eux a moins été accueilli du Public , c'est celui que l'académie a préféré. On ne sçauroit disconvenir que la composition de ce bas relief n'ait paru inférieur aux trois autres ; mais il avoit sans doute des parties qui ont déterminé cette préférence , & c'est aux maîtres des arts à distribuer les couronnes qu'ils méritent.

M. Moitte , fils du graveur qui a fait connoître ce nom d'une manière avantageuse , a obtenu le premier prix.

M. Foucau, dont le bas-relief n'a trouvé que des admirateurs par la richesse de sa composition & la beauté de son exécution , a eu le second , & M. Deschamps a mérité celui qui n'avoit pas été délivré l'année dernière.

Le sujet , qui avoit été donné par M. Adam , étoit *le retour de David, rapportant la tête de Goliath*. On a observé que

168 MERCURE DE FRANCE:

pour rendre sans doute l'action plus héroïque, toutes les figures de David avoient à peine l'air de seize ans, quoique l'écriture dise qu'il en avoit vingt-deux lors de cette victoire; mais ce n'étoit pas assez de faire cet anacronisme en faveur du vainqueur. Il falloit, pour rendre la chose plus intéressante, donner encore une taille plus énorme au vaincu; aussi n'a-t-on pas manqué de faire sa tête au moins quatre fois en proportion de l'autre. Ce n'est pas ainsi que le Guide a traité le même sujet dans le superbe tableau que l'on voit à Versailles; au lieu d'une tête de Goliath, tous ont fait une tête de Gargantua. Cette faute générale prouve assez ce que nous avons dit à l'article de la peinture. Les sujets gigantesques n'inspirent aux jeunes gens que des idées ridicules; le sujet est beau sans doute. Le Poussin en a fait un tableau magnifique, & l'on n'auroit eu rien à désirer si le professeur qui l'a indiqué eût voulu le traiter lui-même.

P R I X D' A R C H I T E C T U R E.

L'Académie a donné pour sujet *le Plan général d'une salle de spectacle; deux coupes intérieures, l'une sur la largeur, l'autre sur*

OCTOBRE. 1768. 169

sur la longueur de l'édifice & l'élévation extérieure de la principale face d'entrée.

Quoique les différens projets qui ont été présentés ne répondissent qu'imparfaitement à la grandeur du sujet, l'académie a adjugé le prix à M. le Moine, dont la composition en général est sage & les détails bien sentis. Tous ces divers projets n'offrent point d'idée neuve, peut être parce que les auteurs voulant se conformer aux idées de l'académie & aux facilités de l'exécution pour la dépense, ont craint de donner l'essor à leur génie. M. Paillette, qui a obtenu & mérité le second prix, est le seul qui ait osé mettre des bancs au parterre; aucun n'a songé à ménager des entrées à couvert, attention indispensable dans un pareil édifice; mais nous devons avoir celle d'avertir les jeunes artistes qu'en cette occasion, comme dans toutes les autres, ils doivent recevoir les éloges que l'on accorde à leurs essais, moins comme le prix de leurs talens, que comme un encouragement à en mériter de nouveaux. Tout citoyen est comptable à sa patrie des avantages qu'il a reçus de la nature.

AVIS sur un article du courrier du Bas-Rhin, au sujet des salles des spectacles de Versailles & de Paris.

On ne sçait sur quel fondement & par
I. Vol. H

170 MERCURE DE FRANCE.

quel motif le courrier du Bas-Rhin, a publié dans sa gazette du 2 Juillet 1768, article de Paris, que le chevalier de Chaumont est l'auteur du projet de la salle de spectacle que le Roi fait construire à Versailles, & que c'est lui qui est chargé des décorations de la nouvelle salle d'opéra construite à Paris proche le palais royal. Il faut détromper les étrangers sur un bruit aussi faux, aussi peu vraisemblable. Il y a près de sept ans que le projet de la salle de Versailles a été donné par M. Gabriël, premier architecte du Roi, d'après les ordres de M. le marquis de Marigny, directeur & ordonnateur général des bâtimens de Sa Majesté, commencée alors, interrompue plusieurs fois & reprise définitivement l'année dernière, toujours sur le même projet & toujours sous l'inspection & la conduite de M. Gabriël, qui n'a jamais consulté le chevalier de Chaumont dont il n'avoit jamais entendu parler.

Le chevalier de Chaumont n'a pas plus de part aux décorations de la nouvelle salle de l'opéra de Paris. M. Moreau, architecte de la Ville de Paris, a donné le projet de cette salle qui a été agréé par Sa Majesté, & il continue, sous les ordres de MM. les Prevôt des Marchands & Echevins, cet ouvrage qui touche à sa perfec-

tion, sans que le chevalier de Chaumont ait été appelé pour aucune partie de cet édifice, non plus qu'à celui de Versailles. Le courrier du Bas Rhin doit détromper lui-même ses lecteurs, & M. le chevalier de Chaumont ne doit pas souffrir qu'on répande de pareilles annonces contraires à la vérité.

GRAVURE.

L'ÉCHEC & mat. Une aimable Espagnole joue aux échecs avec un jeune cavalier, & le fait échec & mat. C'est le sujet d'une nouvelle estampe, gravée par M. Henriquez d'après le tableau de M. Amedée Vanloo. L'habile peintre a caractérisé le moment piquant de l'échec & mat par la surprise du joueur, le geste moqueur de ceux qui regardent la partie & principalement par l'attitude de la jeune personne qui, d'un air triomphant, se leve en portant son échec. Ce sujet avoit été déjà traité d'une manière très-pictoresque par Charles de Moor, célèbre peintre flamand, & nous en avons l'estampe gravée par Lépicié. La nouvelle estampe, non moins intéressante, est beaucoup plus agréable. Elle fait honneur au

H ij

172 MERCURE DE FRANCE.

burin souple & facile de M. Henriquez. On la trouve chez lui, maison du limonadier faisant le coin de la rue du Haut-Moulin, au bas du pont Notre-Dame; & chez Buldet, quai de Gèvres. Elle a 21 pouces 8 lignes de haut sur 15 pouces 9 lignes de large. Le prix est de 4 liv.

M U S I Q U E.

I.

NEUVIEME recueil des récréations de Polymnie ou choix d'ariettes, parodies d'airs à la mode, tendres & légers; avec accompagnement de violon, flûte, hautbois, par-dessus de viole, &c. Ces airs feront aussi très bien à deux instrumens de dessus, au défaut de la voix : dédiés au beau Sexe, recueillis & mis en ordre par M. le Loup, maître de flûte, éditeur de ce recueil.

On a séparé par des virgules les phrases du chant & de l'accompagnement pour faciliter la respiration.

Prix 3 liv. 12 s. A Paris, chez l'éditeur, au bas du quai Pelletier, à la place de Grève, chez M. Henaut, marchand de vin. On trouve les précédens recueils à la même adresse.

OCTOBRE. 1768. 173

Les airs de ces recueils sont bien choisis, & arrangés avec goût & avec intelligence pour la voix & l'instrument.

I I.

Vingt-quatre fanfares pour deux cors-de-chasse à l'usage des écoliers; par M. Rodolphe, ordinaire de la musique de S. A. S. Mgr le prince de Conti & de l'Académie royale. Prix: 1 liv. 16 s. chez l'auteur, rue St Honoré, au coin de la rue Jean-Saint-Denis & aux adresses ordinaires.

Le degré de perfection auquel M. Rodolphe a porté cet instrument, est un préjugé bien favorable pour l'ouvrage qu'il annonce.

AVIS AUX MARINIERS.

Un vaisseau richement chargé & revenant en Angleterre a été en très grand danger de faire naufrage sur les côtes de France; par un effet de l'attraction sur la boussole. Les papiers anglois rendent compte de cet accident de cette manière.

Le capitaine étoit fort malade de la goutte; il n'avoit point de cheminée, ni de place commode pour faire du feu dans sa chambre; il se fabriqua une espèce de fourneau de plusieurs pièces de fer qu'il

H iij

trouva dans son navire ; il le mit le plus près de son lit qu'il lui fut possible ; le fourneau se trouva par-là placé au stribord ou à la droite , & immédiatement sous la boussole. Il n'y avoit point de fer au bas-bord ou à la gauche. L'aimant agit aussitôt & si puissamment qu'il occasionna une variation de plusieurs points ; on n'y fit pas attention , on gouverna en conséquence , & on alloit inévitablement échouer sur le rivage. Un jeune passager remarqua par hasard que le point de l'aiguille ne faisoit pas face à l'étoile du nord ; il en parla au capitaine , au pilote & à quelques autres officiers ; il imputa le dérangement au fer & demanda qu'on le mit ailleurs. On se moqua d'abord de son observation ; cependant on réfléchit sur son raisonnement ; on changea la place du fourneau qu'on porta au milieu du navire , & l'aiguille reprit aussitôt sa direction ordinaire. L'expérience convainquit tout le monde ; on se félicita de l'avoir tentée ; l'opiniâtreté auroit fait périr près de cent personnes , causé une perte de plusieurs millions & celle d'un très beau vaisseau , qui est arrivé heureusement au terme de son voyage.

BIENFAISANCE ET PATRIOTISME.

LE bourg de Bolbec , dans la généralité de Rouen , ayant été presqu'entièrement consumé par un incendie en 1765 , le sieur le Marcis moins touché des pertes considérables que ce triste événement lui occasionnoit , que du malheur & de la désolation de ses anciens compatriotes , vola aussi-tôt à leur secours , sacrifia avec joie une partie des restes de sa fortune , pour procurer à ces infortunés les plus pressans besoins.

Le Roi , toujours attentif à se faire informer de tout ce qui intéresse l'honneur & la fortune de ses sujets , connut bientôt l'action généreuse du sieur le Marcis , & pour première récompense des soins bienfaisans qu'il avoit pris , sa Majesté lui fit donner , par M. le contrôleur général , l'honorable commission de les continuer , en se chargeant de distribuer aux pauvres incendiés de Bolbec , les secours que la bonté paternelle du Roi leur faisoit administrer. Cette commission a été suivie , le 17 Février dernier , d'un brevêt d'armoiries , destinées à exprimer d'une manière sensible le zèle patriotique

H iv

dont elles sont le prix ; & le 30 Avril , d'une médaille d'or envoyée par le ministère de M. Bertin , & portant cette inscription : *Donné par le Roi à P. J. le Marcis , pour les secours fournis aux habitans de Bolbec , lors de l'incendie de ce bourg en 1765.*

Le corps de ville de Rouen , pour faire passer à la postérité la mémoire de l'action généreuse du sieur le Marcis , & les récompenses dont le Roi l'a honoré , en a fait registre dans ses archives par délibération du 11 Août dernier ; en arrêtant en même temps que sa Majesté seroit très-humblement suppliée de permettre que ce zélé patriote jouisse dans cette ville de tous les privilèges des citoyens les plus distingués.

A N E C D O T E S.

I.

Anecdote sur Beverley.

DAns le courant du mois de Juillet dernier , on a joué à Toulouse la tragédie de Beverley ; le succès de cette pièce à Paris , son mérite particulier , l'effet qu'elle avoit fait à la lecture , faisoient

desirer de la voir au théâtre. Elle fut très-bien jouée , & fort applaudie; on a soutenu à Paris le spectacle terrible que présente le cinquieme acte; on en a été effrayé à Toulouse ; on ne peut exprimer l'impression qu'a produite la vue d'un pere furieux & désespéré , levant le poignard sur son fils ; les spectateurs n'ont pu soutenir ce tableau , ils sont sortis de la comédie en poussant un cri d'horreur ; & le petit nombre qui a attendu la fin du spectacle a interrompu l'acteur quand il est venu annoncer la seconde représentation pour le jour suivant. Adoucissez le cinquieme acte , lui a-t on crié , ou ne nous donnez plus le même ouvrage. Cet effet singulier sur la même nation , & à quelque distance est assurément bien singulier. Les têtes Parisiennes sont-elles plus fortes que les têtes Méridionales ? c'est une question que nous nous contentons de présenter ; d'autres la résoudront pour nous.

I I.

Anecdote Angloise.

En 1763, Guillaume Orrebow fut condamné à mort avec quinze autres coupables. La veille du jour de l'exécution , Orrebow eut envie de voir sa maîtresse

H v

& de lui faire ses adieux. Il n'étoit pas possible de l'engager à venir dans la prison ; il y avoit peu d'apparence qu'il pût aller chez elle ; la difficulté éveilla son imagination. Il avoit de l'argent ; il fit venir du vin , & invita le geolier à boire avec lui ; quand il l'eut à demi enivré , il lui expliqua ses desirs , lui demanda la permission de sortir pendant deux heures , s'engageant à revenir aussi-tôt par les sermens les plus forts. Le geolier échauffé par le vin , incapable de réfléchir , pénétré de reconnaissance pour celui qui l'avoit si bien régalé , osa compter sur sa parole , les portes furent ouvertes. Orrebow vola chez sa maîtresse qui fut très-surprise de le voir , & qui ne manqua pas de l'exhorter à profiter de la circonstance ; Orrebow rappelle sa parole , & atteste la sainteté du serment ; tout ce qu'il se permet , c'est de passer la nuit avec elle : le geolier ayant cuvé son vin , ne voyant point revenir son prisonnier , étoit dans une inquiétude mortelle ; l'heure de l'exécution approche ; les chariots sont arrivés , il devoit y avoir seize criminels ; on n'en trouve plus que quinze ; on le demande au geolier qui raconte sa triste aventure. On se moque de sa confiance : comme elle est de conséquence , on le fait monter

dans le chariot à la place du coupable , & l'on part pour Tyburn. Orrebow s'étoit oublié dans les bras de sa maîtresse ; il dormoit profondément ; il se réveille enfin , s'informe de l'heure ; apprenant qu'il est tard, il se hâte de s'habiller, court à la prison ; on est déjà parti ; il prend le chemin de Tyburn , rencontre enfin les chariots, s'approche hors d'haleine de celui où est le geolier : descendez , lui dit-il , vous avez tenu ma place assez long-tems ; je viens la reprendre ; si l'on s'étoit moins pressé de partir vous n'auriez pas eu la peine de venir jusqu'ici , & je ne serois point fatigué en courant pour vous rejoindre. Il monte en disant ces mots , s'assied , reprend haleine , remercie encore le geolier , & se plaint amèrement de ce qu'on l'a cru capable de manquer à sa parole.

NOMS CÉLÈBRES.

M. de Parcieux.

LES sciences ont perdu un academicien célèbre, l'état un bon patriote , la société un citoyen chéri & estimé dans la personne de M. de Parcieux que la mort

H vj

vient de nous enlever. Ce savant naquit au Clotet de Cessoux sur le Gardon dans le diocèse d'Uzès le 28 Octobre 1703. La nature lui donna pour toute fortune le desir de s'instruire, l'émulation qui triomphe des obstacles, & un esprit avide de connoissances utiles. Il reçut les premiers élémens de l'éducation à Porte & à Saint-Elorent, deux villages voisins de celui de sa naissance. Il a toujours conservé dans son cœur sensible le souvenir de ces premiers secours qu'il obtint dans ces deux paroisses, & il a payé après sa mort la dette de sa reconnoissance dont la fortune ne lui permit point de s'acquitter pendant sa vie. Il a légué une petite somme; mais considérable pour lui, afin de fonder des prix en bons livres pour les écoles de ces paroisses. M. de Parcieux ayant épuisé les notions que son pays pouvoit lui donner, fut excité par l'amour de l'étude à voyager. Il se rendit à Lyon, où il rencontra un Jésuite qui connut son ardeur d'apprendre, & qui lui enseigna les premiers principes des mathématiques. L'écolier se montra bientôt supérieur à son maître; il vint à Paris, comme à la source de toutes choses. Il rencontra dans M. de Montcarville, professeur au college royal, un bienfaiteur, un

ami , un savant , qui le conduisit dans la carrière des sciences que ce maître professe avec tant de succès. M. de Parcieux avança à grands pas dans la route qui lui étoit ouverte , & où il étoit si bien guidé. Cependant l'impérieuse nécessité lui dit qu'il falloit tirer parti de ses lumières ; il choisit l'art qui étoit le plus près de lui ; il devint constructeur de cadrans solaires , & il ne tarda pas à se distinguer dans un métier qu'il exerçoit en savant. Il traça la belle Meridienne pour M. le Duc de Nevers au Louvre ; celle pour M. le Marquis de Bonnel dans la rue neuve du Luxembourg , & beaucoup d'autres. Cette pratique excita son génie à chercher les loix de son art ; il en fonda les profondeurs & donna des preuves de l'activité de son esprit dans l'excellent traité qu'il publia de la trigonométrie rectiligne , sphérique , & gnomonique en un volume *in 4^o*. Il communiqua aussi au public ses probabilités sur la durée de la vie humaine , ouvrage très-philosophique dans lequel il fixe en quelque sorte les regles du jeu de la nature , jeu si conjectural & si hazardé dont l'homme est l'objet & la victime. La seconde édition de cet ouvrage qui va paroître en assure le mérite. Il n'y a qu'un pas des

sciences mathématiques à la mécanique. M. de Parcieux se sentit attiré par cette science pratique : & son utilité dans les usages ordinaires de la société fut le motif le plus pressant qui le détermina. Il y excella : il dut principalement sa supériorité à son zèle infatigable. Il n'y avoit pas de machines à vingt lieues autour de Paris , point de moulins , dont il ne connût parfaitement la construction , les avantages , les défauts même , & les effets. On admire la pompe ingénieuse qu'il construisit à Arnouville , terre de M. de Machault. On sait aussi le succès de celle qu'il fit pour élever les eaux à Crecy , château que Madame de Pompadour a cédé à Mgr le Duc de Penthièvre. Ces pompes sont encore les modèles les plus parfaits , les plus simples & les plus puissans que l'on puisse consulter. Cet illustre mécanicien fut engagé par les fermiers généraux à leur procurer une presse pour la fabrique du tabac. Son invention surpassa leurs espérances & leurs desirs. M. de Parcieux avoit acquis la plus haute considération par ses travaux , par ses ouvrages , par ses mémoires. Il étoit consulté de toutes parts. Son nom célèbre dans l'Europe lui donna entrée dans les plus illustres académies ; il

OCTOBRE. 1768. 183

fut recherché par l'academie royale des sciences de Paris, par celles de Montpelier, de Lyon, de Metz, d'Amiens, de Berlin, de Stockolm. Ces titres d'honneur lui tenoient lieu de fortune & sembloient combler ses vœux. Il n'avoit qu'une passion forte, constante, insatiable; celle d'être utile à ses concitoyens. Ce fut ce desir dominant de son ame qui lui inspira le magnifique projet de faire descendre la riviere d'Yvette à Paris, & de faire circuler, avec cette eau, la propreté, la salubrité, l'abondance & mille autres avantages dans tous les quartiers de la capitale. Les mémoires qu'il a publiés pour établir cette belle entreprise en prouvent la grandeur, la possibilité, l'utilité. Il n'a manqué au bonheur de M. de Parcieux que de la voir adoptée de son vivant, mais il a laissé du moins après lui l'espérance qu'elle sera un jour réalisée.

Nous ne devons pas oublier l'aréomètre ou pese-liqueur que M. de Parcieux imagina pour comparer avec plus de précision & de justesse, que par aucun instrument connu, la pesanteur spécifique des eaux de rivières & de sources différentes avec l'eau de l'Yvette. C'est un nouveau présent qu'il a fait à la physique, & que

l'academie des sciences a beaucoup approuvé. Il seroit trop long de vouloir rappeler tous les services que M. de Parcieux a rendus aux arts ; ils sont infinis.

Cet excellent homme avoit tous les grands traits du génie. Il étoit simple dans ses mœurs , sans ambition , sans intrigue , sans vanité. Il étoit désintéressé plus qu'il n'est permis de l'être. Les personnes en place l'estimoient , les riches l'employoient, les savans le consultoient , & il se contenta presque toujours de leur amitié sans demander protection , richesses , ni louanges. Néanmoins il obtint les honneurs du Louvre, je veux dire un logement dans le palais du souverain , qui est aussi le palais des arts & des talens. Une vie pénible , toute consacrée à l'utilité publique, lui causa un rhumatisme gouteux, qui fut d'abord regardé comme une maladie ordinaire , mais qui le précipita dans le tombeau le 2 Septembre 1768 , à l'âge de 65 ans. Il a fait un testament , & il donne peu parce qu'il a laissé peu de bien , qui n'est pas même suffisant pour élever de jeunes parens auxquels il vouloit procurer de l'éducation. Mais sa réputation & ses services leur serviront d'héritage & de recommandation particulière auprès du Pere bien-aimé de tous les François.

NOTE sur un article du dernier Mercure.

Nous avons attribué à M. Pannard, (à l'article de la mort de Mademoiselle Camille) un madrigal qu'il lui adressa, & qui est de Bois-Robert. M. Pannard n'a fait qu'en changer quelques mots. Voici le madrigal tel qu'il se trouve dans un vieux recueil, avec le nom de Bois-Robert.

Eh ! quoi ! dans un âge si tendre
 On ne peut déjà vous entendre ,
 Ni voir vos beaux yeux sans mourir.
 Ah ! soyez , belle Iris , ou plus grande ou moins
 belle ,
 Attendez , petite cruelle ,
 Attendez pour blesser que vous puissiez guérir.

Outre le pièces qui ont concouru pour le prix de l'académie françoise dont nous avons déjà parlé , M. Mercier a publié une pièce qui a pour titre , *que notre ame peut se suffire à elle même* , dont voici un morceau qui nous a paru digne d'éloge.

Ah ! qui donne au soleil sa chaleur salutaire ,
 A l'astre de la nuit sa beauté solitaire !

186 MERCURE DE FRANCE.

Aux fleurs ce coloris , aux fruits cette saveur ;
Aux bocages muets leur concert enchanteur ?
Ce sont tes sens , ami : ces rois de la nature
Sont les dieux créateurs de la volupté pure.
Ton œil peint cet azur qui colore les cieux ;
Ton oreille a formé ces sons mélodieux :
L'Univers , sans leur douce & puissante magie
Ne seroit qu'un chaos sans couleur & sans vie.

On a imprimé aussi deux nouvelles pièces l'une *sur la bienfaisance de Henri IV*, l'autre , *Epître d'un pere à son fils pour servir de consentement à un mariage.*

Q U E S T I O N.

QUELS seroient les motifs les plus pressans qu'on pourroit présenter aux nations pour les détourner des guerres de commerce ?

NB. Nous admettons dans ce Journal des systèmes & même des paradoxes littéraires , sans les adopter , & nous sommes charmés de pouvoir en publier la réfutation , parce que c'est du choc de ces opinions contraires & combattues que naissent ordinairement la lumière & la vérité. Voici une réponse

OCTOBRE. 1768. 187

ferme qu'un partisan éclairé de tous les bons genres dramatiques, fait à la diatribe très vive d'un ennemi du GENRE LARMOYANT.

SECONDE RÉPONSE à la question annoncée dans le second volume du Mercure de Juillet dernier. *Ce qu'on entend par Comique larmoyant ; sçavoir , si ce genre est nouveau ; s'il doit être admis, & quelles sont les règles propres de cette espèce de drame ?*

M.

J'ai lu des réflexions sur le *Genre larmoyant*, insérées dans le Mercure du mois d'Août. J'avoue que je fus un peu revolté de la partialité du critique & du ton peu mesuré qu'on prend avec un auteur aussi estimable que M. de la Chaussée. Toutefois mon éloignement pour les discussions littéraires m'auroit empêché de relever cette double injustice ; mais ayant vu , le jour même , une représentation de *l'Ecole des Meres* ; l'effet que cette pièce produisit sur moi me força de prendre la plume , & trouvant dans ce seul drame la réponse à toutes les objections du censeur , je ne pus résister à la tentation de le réfuter.

L'auteur des réflexions auxquelles je vais répondre est mort, dit-on, il y a quelques années, & *c'est par honnêteté qu'il n'a point voulu écrire contre le genre larmoyant, du vivant de M. de la Chaussée.* Je n'examine point s'il est très honnête d'attendre la mort d'un auteur pour décrier son talent. Le censeur n'ayant point imprimé sa critique, paroît n'avoir écrit que pour lui-même. L'ami qui a hérité de son manuscrit & qui vous l'a envoyé, auroit dû, ce me semble, succéder à des intentions si pacifiques, & au lieu de désavouer dans un préambule quelques expressions dures échappées à son ami, il auroit pu les adoucir. Le texte ne me paroît pas assez précieux pour qu'on ne pût permettre cette légère altération. La décence y auroit gagné, & la mémoire du défunt n'y auroit rien perdu. Le censeur commence par disputer à M. de la Chaussée le médiocre honneur d'avoir été l'inventeur de cette espèce de drames. Il n'est pas inutile de remarquer comment on en usa à l'égard de M. de la Chaussée. Quand il donna ses premières pièces, on cria contre des ouvrages dont il n'y avoit pas de modèle chez les anciens. On répéta cette assertion, tant qu'on crut pouvoir anéantir la nouvelle comédie; mais quand on

vit qu'elle étoit adoptée par le Public, on ne voulut plus que M. de la Chaussée en fût l'inventeur. On cita contre lui l'*Hécyre de TERENCE* & quelques scènes de l'*Andrienne*. Mais M. de la Chaussée ayant un théâtre complet en ce genre, passera toujours pour en être le véritable créateur, & je défie tout homme de bonne foi de citer dans l'antiquité une pièce du genre de la gouvernante. Observons que ce mot de *comédie larmoyante* fut d'abord pris en dérision, & que depuis, grace au mérite des drames de cette espèce, il est devenu la simple nomination du genre, sans que les connoisseurs, ni même le Public, attachent à ce mot aucune idée défavorable.

Croiroit-on que le critique compare les pièces de M. de la Chaussée aux drames fades & languissans de l'ancien théâtre françois? Quels rapports y a-t-il entre de misérables esquisses dénuées d'intérêt, d'intrigue & de style, où les règles du théâtre, celles de la décence & de la raison sont également outragées, & des ouvrages qui intéressent depuis trente ans un Public dont le goût est formé par les chefs-d'œuvres de tant de grands hommes? Il étoit réservé au censeur de trouver de la ressemblance entre l'*Amour tyrannique* & l'*Ecole des Mères*.

Il loue ensuite Scaron d'avoir donné des comédies qui font rire , & l'on voit assez au ton de l'éloge que ce fou burlesque tient dans l'esprit du critique une place plus distinguée que celle de l'auteur de *Melanide*. On applaudit à Scaron de n'avoir pas eu la prétention de ne donner que de l'excellent. On accuse M. de la Chaussée d'avoir eu cette prétention , que tous les auteurs peuvent avoir , à condition qu'ils auront soin de la cacher. M. de la Chaussée peut avoir eu la maladresse de la laisser entrevoir ; mais croira-t-on qu'il ait tenu le propos qu'on lui impute ? Un jour que l'on donnoit *le Préjugé à la mode & Georges Dandin*, il assura , dit on , dans les foyers , que , si les comédiens avoient un fond d'une douzaine de pièces pareilles au *Préjugé à la mode* , il ne seroit bientôt plus question du théâtre de Molière. Est-ce ainsi que s'exprime la vanité d'un homme d'esprit ? L'amour propre ne se trahit guère aussi grossièrement. Il peut s'épancher dans le sein de l'amitié , ou donner dans un piège que la malignité lui rend avec adresse ; mais il ne met pas le Public dans sa confiance. Des gens de lettres, contemporains de M. de la Chaussée , m'ont assuré qu'ils ne connoissoient point cette anecdote. Et qui ne voit que

OCTOBRE. 1768. 191

c'est là un de ces propos que l'envie prête toujours aux auteurs qui réussissent? Il paroît que le défunt avoit, quoi qu'on en dise, une vive animosité contre M. de la Chaussée, & que sa passion lui a fermé les yeux sur le mérite de cet auteur & sur celui du genre qu'il avoit adopté.

On fait ensuite une longue critique du *Préjugé à la mode*, dont on exagère les défauts en affectant d'oublier toutes les beautés. Quoique le *Préjugé à la mode* soit une des pièces de M. de la Chaussée qui ait le plus contribué à sa réputation, & qui attire encore les plus nombreuses assemblées, les connoisseurs font beaucoup plus de cas de la *Gouvernante*, de l'*Ecole des Meres* & des belles scènes de *Melani-de*; & c'est principalement sur ces pièces qu'il faut juger du mérite de M. de la Chaussée. Le critique, après avoir représenté le genre larmoyant comme *le plus facile à traiter d'une manière commune*, en quoi il a raison; le représente comme *le plus difficile de tous à bien traiter*, en quoi il me semble qu'il a tort. Quelque mérite que j'accorde à ce genre, il ne pourra jamais être comparé, même pour la difficulté, aux genres du *Misanthrope* & d'*Athalie*. Pourquoi donc le censeur l'éleve-

est-il si haut, après l'avoir tant rabaislé ? C'est qu'il ne suffisoit pas d'avoir dégradé ceux qui l'ont traité jusqu'ici, il falloit encore décourager ceux qui le traiteront dans la suite, & le Public doit lui sçavoir gré de cette attention.

La première difficulté, qui semble insurmontable au critique, c'est *que les événemens de la fable soient vrais, possibles ou vraisemblables*. Cette condition est sans doute très-difficile à remplir ; mais n'est-elle pas commune à tous les ouvrages dramatiques ? Pourquoi les événemens ne pourroient-ils pas être vraisemblables ? La plupart des ouvrages de ce genre portent sur des incidens réels & sur des combinaisons qui ne sont pas si rares qu'on voudroit le faire entendre. Le mélange des différens états de la société, le renversement des fortunes, &c. doivent nécessairement multiplier les sujets. Quelle invraisemblance peut-on reprocher à la fable de *l'Ecole des Meres* ? Qui n'a vu dans la société une mere aveugle sacrifier tous ses enfans à l'ambition d'un fils aîné indigne des bontés de sa famille, & si un pere n'a point fait revenir dans sa maison sa fille, sous le nom d'une nièce, pour lui faciliter les moyens de regagner l'amitié de

de sa mere, en quoi cette combinaison si intéressante offense-t-elle la vraisemblance théâtrale ? On sçait que l'incident qui a donné lieu à *la Gouvernante* est réel ; & M. de la Faluere , premier président au parlement de Bretagne , a fait véritablement l'action généreuse qu'on applaudit dans la scène du *Président & de Sainville* ? On assure que ce fils naturel qui , dans *Melanide* se trouve le rival de son pere , lui demande un état ou veut le forcer à mettre l'épée à la main, a réellement existé , & cette heureuse combinaison avoit donné lieu à quelques romans. J'ai vu un homme dur & insensible donner des larmes à *Melanide* , après en avoir refusé à nos tragédies les plus touchantes. Je le repète , je suis loin de comparer les deux genres ; mais enfin cet intérêt pris dans la société avoit touché cette ame dure plus que les intérêts héroïques de la tragédie placés dans un trop grand lointain. Dirai-je tout haut ce que les amateurs du théâtre se disent tout bas ? Il faut convenir que les grands effets dramatiques s'achètent presque toujours aux dépens de l'exakte vraisemblance. Si j'avois à prouver cette vérité , ce seroit Moliere & Racine que je choisirois. Pour me borner au comique , ce seroit *George Dandin* , l'E-

194 MERCURE DE FRANCE.

cole des Maris , l'Ecole des Femmes , qui me fourniroient mes preuves. Quel est donc le terme où l'on doit s'arrêter ? Je l'ignore , & c'est un des grands secrets du théâtre. Nous avons vu depuis peu que si le défaut de vraisemblance nuit à la perfection d'un ouvrage , au moins n'en détruit-il pas l'effet théâtral. Dans *le Philosophe sans le sçavoir* , *Wandwerck* le père donne ordre à *Antoine* d'aller assurer la retraite de *Wandwerck* le fils qui va se battre en duel. *Mon fils verra mal , vois pour lui*. *Antoine* va , revient , annonce la mort du jeune homme ; il a donc *mal vu* , malgré sa prudence & l'ordre qu'on lui a donné de *bien voir*. Cette invraisemblance marquée détruit-t-elle tout le mérite de l'auteur ? Non sans doute. Il y en a beaucoup à avoir prévu que le retour du jeune homme & le délire de la joie transporteroient le spectateur & assureroient le succès de la pièce.

La seconde difficulté est *que les caractères soient vrais & pris dans la nature*. Pourquoi cette condition seroit-t-elle plus difficile à remplir dans le genre larmoyant que dans les autres ? En prenant les événemens dans la société , les caractères ne seront pas chimériques. En quoi les personnages de M. de la Chaussée

ressembloit-ils donc aux capitans & aux matamores de l'ancien théâtre? Durval, amoureux de sa femme, & qui n'ose le lui dire, est une critique peut-être outrée d'un ridicule inconnu jusqu'à notre siècle; mais ce léger défaut méritoit-il d'être censuré durement? Si l'on eut fait à M. de la Chaussée la question que M. de Fontenelle fait aux auteurs qui introduisoient des *capitans* & des *matamores* sur la scène, à qui en voulez-vous? Il auroit pu répondre : j'en veux à quelques hommes dépravés qui rougissent d'aimer une femme estimable qui n'a d'autre tort que de leur appartenir. Dans *l'Ecole des Amis*, le rôle de *Dornane* n'a-t-il pas réuni tous les suffrages? C'est un prétendu ami qui ne sçauroit secourir son ami dans l'adversité & qui finit par lui demander la préférence pour un regiment dont celui-ci est obligé de se défaire. Plût-à-Dieu que ce caractère ne fût pas dans l'exacte vérité! M. de la Chaussée auroit un mérite de moins, & nous aurions quelques vertus de plus. Celui de *Sainville*, d'un jeune philosophe qui, pour échapper à une passion dont il veut triompher, se repand dans le monde, & après l'avoir examiné, vient rapporter son cœur à une

fille estimable qui peut seule le rendre
 heureux , n'est-il pas dans la nature ? Et
 le charmant rôle d'*Angelique* ! tous ceux
 de l'*Ecole des Mères* sont vrais : si la co-
 médie larmoyante est réduite à présenter
 quelquefois des caractères peu communs,
 c'est uniquement parce que les caractères
 principaux ont été saisis. Quelle estime
 ne doit on pas à l'auteur qui sçait en trou-
 ver encore de piquans sans sortir de la
 nature ? Il est rare qu'un homme se défie
 assez des vertus humaines pour refuser
 d'unir sa fille avec un ami qu'il estime &
 résiste aux prières & aux larmes de deux
 amans , sous prétexte qu'ils négligeront
 sa vieillesse après leur mariage. Mais un
 tel homme peut exister. Le développe-
 ment de ce caractère n'a pas peu contri-
 bué à la réussite de *Dupuis* & *Desfontais*.
 Qu'auroit dit le censeur s'il eût vécu jus-
 qu'en 1763 , & s'il eût vu le succès de cet
 ouvrage ? C'est à l'auteur qu'il convenoit
 de défendre le genre qu'on attaque. Il
 auroit fait voir que la comédie larmoyante
 n'exclut ni les caractères vrais ni les évé-
 nemens vraisemblables. Qui sçait même
 si ces drames ne pourroient s'élever à la
 dignité de pièces de caractère. Il s'agiroit
 de disposer son plan , de manière que

l'intérêt même fît sortir le caractère principal. Je conviens de la difficulté d'un pareil essai ; mais il mérite au moins d'être tenté par un homme de génie.

On s'élève ensuite contre le mélange *bizarre & monstrueux* du comique & du tragique , & comme on ne sçauroit nier que ce mauvais genre n'arrache quelquefois des larmes , le critique invente à ce sujet le mot élégant *pleurnicher* , expression qui n'étant ni françoise , ni pittoresque , ni imitative , ne peut avoir de signification que pour un esprit aussi prévenu , mais que le censeur déclare être très énergique. On proscriit à jamais les plaisanteries qui échappent dans une scène attendrissante. Toutefois il m'a semblé qu'elles ne déplaisoient au théâtre que lorsqu'elles sont d'un comique outré , & non quand elles naissent de la situation. Ce passage du rire à l'attendrissement ne sçauroit , dit-on , être admis sur la scène , c'est un des attributs distinctifs du Roman , dans lequel on a le temps de préparer le cœur à tous les mouvemens qu'on veut lui faire éprouver , mais le théâtre resserre trop les événemens , pour que ce mélange n'y soit pas désagréable. Ce passage de l'attendrissement au rire n'est point un attribut distinctif du roman ; puisqu'il y a des ro-

mans tout entiers dans le genre comique & d'autres qui sont tout entiers dans le genre attendrissant. Il est vrai qu'il est difficile d'allier ces deux tons sur la scène ; mais cette difficulté n'est qu'un mérite de plus quand elle est surmontée. Voyez si dans *l'enfant prodigue* , (car il ne faut rien moins que le nom de M. de Voltaire pour en imposer au censeur , & il ne se contenteroit pas de l'exemple de *Dupuis & Desfontaines* ,) voyez si la scène plaisante de *Fierensat* , qui surprend son frere aux pieds de *Lise* , ne fait pas le plus grand effet , quoiqu'elle succede à la scène si touchante de la reconnoissance & de la reconciliation de *l'enfant prodigue* & de sa maîtresse. Quand un auteur est parvenu à disposer ainsi du cœur humain , il est au-dessus de l'éloge & de la critique.

On crie souvent dans cette dissertation à l'ombre de Moliere , & plutôt à Dieu que l'évocation réussit. Mais enfin si *Moliere* est le seul grand homme qui n'ait pas été remplacé , s'ensuit-il qu'on doive outrager ceux qui n'ayant pas son génie tirent le plus grand parti de celui qu'ils ont reçu de la nature , & s'ouvrent une carrière différente ? On fait intervenir contre le nouveau genre , une lettre du

OCTOBRE. 1768. 199

Roi de Prusse à M. de Voltaire , au sujet du succès de *Nanine*. Cette lettre prouve seulement que ce grand Prince au sortir de son cabinet aime mieux rire que pleurer , & que *Moliere* est inimitable. Cette longue satyre se termine par des stances contre le genre larmoyant , où M. de la Chaussée est qualifié de *Cotin dramatique*. Je cite cette expression pour faire voir à quel point la passion a pu aveugler un homme , qui de son vivant avoit peut-être beaucoup d'esprit.

Ce ton devoit être interdit à l'égard d'un auteur qui auroit donné au public un seul ouvrage estimé. Il ne fait tort qu'à ceux qui le prennent injustement. Aussi m'a-t-on paru généralement blessé de l'air de mépris & de dénigrement qui regne dans cette diatribe.

Résumons à l'exemple du censeur. La comédie larmoyante n'exclut ni la vraisemblance des événemens , ni la vérité des caractères.

Le genre larmoyant n'est pas le plus difficile de tous , même à bien traiter. Il l'est beaucoup moins que le haut comique & le grand tragique.

Le mélange du comique & de l'intérêt n'est pas monstrueux , & ce genre mérite au moins par sa difficulté , d'être mis.

au-dessus du genre larmoyant pur & simple. Au reste ces distinctions entre les différentes espèces de drames, quoique justes, sont assez inutiles aux progrès de l'art. *Beverley* vient de prouver que le succès d'un ouvrage dépend non de son genre, mais de son mérite.

Quant à M. de la Chaussée, il tiendra toujours une place honorable parmi nos bons auteurs dramatiques. S'il a péché quelquefois contre la vraisemblance, au moins a-t-il couvert ce défaut par un grand intérêt. En général, il conçoit ses plans avec force, & il embrasse d'un coup d'œil toute l'étendue de son sujet. Sa versification, quoi qu'en dise son adversaire, est noble, élégante, facile. Il est vrai qu'elle manque souvent d'énergie. Mais peu d'auteurs ont écrit plus purement, & ont mieux su l'art de faire naître le vers heureux. Aussi a-t-on retenu un grand nombre de ses vers, & plusieurs sont même devenus proverbes. Puisse son censeur, quel qu'il soit, nous laisser autant de Poèmes aussi intéressans & aussi bien versifiés. Mais j'oublie que le frondeur du genre larmoyant est mort il y a près de vingt ans, sans rien laisser en aucun genre, & que les bons ouvrages de la Chaussée sont immortels.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

A V I S.

I.

Guérison de Bestiaux.

UNE maladie épidémique sur les bestiaux s'étant déclarée dans quelques paroisses du Lyonnais & du Dauphiné, les habitans ont réclamé les secours de l'école royale vétérinaire de Lyon, qui y a envoyé des élèves, & de 378 bêtes à corne malades qu'ils ont traitées, il n'en est mort que deux. Il en étoit mort 22 dans la seule paroisse de Marennes en Dauphiné, avant l'arrivée de l'élève, le Sr Joli. On publie la liste des propriétaires au nombre de soixante-quatre, dont les bestiaux ont été guéris ou préservés dans les paroisses de St Romain de Popey & de Vaugnerai en Lyonnais; & dans celles de Marennes, St Pierre & St Thomas de Chandieux, Chaponay, Symandre, Mions & Corbas en Dauphiné.

Les élèves qui ont opéré ces guérisons sont

Les Srs	{	MAURIN, de la généralité de Bordeaux.
		BORILLI, de la province de Dau-
		JOLI, phiné.
		AUGIS, de la province du Maine.
		MEMAIN, de la province de Poitou.

I I.

Hernies.

M. Maget, chirurgien, est connu depuis longtemps pour possesseur d'une méthode qui opère à tout âge avec un succès des plus constants, la guérison radicale des hernies ou descentes, sans être dans la suite assujetti au plus léger bandage. M. Gauthier, médecin des facultés de Paris & Montpellier, ayant

202 MERCURE DE FRANCE.

vu & suivi tous les traitemens, est en état de déposer de la certitude de cette méthode. M. Maget convient par reconnoissance que les avis de ce docteur ont beaucoup contribué à donner à sa méthode, l'évidence morale qu'elle a acquise depuis deux à trois ans.

M. Maget demeure chez M. Lauzeret, maître de pension, rue d'Orléans près la barrière du jardin du Roi, à Paris.

I I I.

Poudre fébrifuge.

Le secret de la poudre royale fébrifuge que M. de la Jutais tenoit de M. le chevalier de Guillers, n'est pas perdu. La veuve de M. de la Jutais & ses filles continuent de la distribuer au Public. Le fait est assez connu, d'autant qu'on demande tous les jours de cette poudre pour la province. Elles distribuent aussi l'arcane, qui est un bon spécifique. Leur demeure est rue de Bourbon-ville-neuve près la rue St Claude à Paris.

I V.

Inoculation.

Le docteur Power, demeurant à Paris à l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre, avertit que plusieurs personnes qui se sont mêlées d'inoculer la petite vérole, tant en France qu'en Allemagne, ont prétendu le faire selon la nouvelle méthode de M. Sutton, qui est généralement accréditée en Angleterre par des succès constans & extrêmement multipliés ; mais qu'il doit désabuser le Public sur cet objet, afin qu'on n'attribue point mal-à-propos à une méthode si heureuse les accidens qui peuvent être déjà arrivés ou qui arriveront aux autres inoculateurs. Il rapporte un certificat de M. Sutton lui-même, vérifié par M. l'am-

bassadeur de France en Angleterre, d'où il résulte que le Sr Power est le seul en France qui puisse s'annoncer pour être instruit & avoué par M. Sutton; & c'est, selon ses principes, qu'il a déjà inoculé avec le plus grand succès dans les environs de cette capitale, comme le sçavent plusieurs médecins de Paris, & comme des personnes de la plus grande considération sont prêtes de l'attester.

V.

Affections vaporeuses.

*Réponse de M. de Labrousse, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de la société royale des sciences de la même ville, aux réflexions critiques d'un anonyme sur le traité des affections vaporeuses des deux sexes; par M. P*** troisième édition.*

Dans l'analyse que cet anonyme a faite du traité des *Affections vaporeuses*, il ne s'est pas contenté de se répandre en invectives & en personnalités contre son auteur*; il a voulu aussi invectiver les prosélytes, à la tête desquels je me fais gloire d'être. Moins élevé que M. Pomme par une réputation qui le met bien au-dessus des clameurs des anonymes, je ne puis me dispenser de répondre à la censure de celui-ci, au sujet de mes observations insérées dans l'ouvrage dont il s'agit; & ce sera en lui prouvant qu'il a tronqué les faits qu'il analyse; ce qui, en infirmant ses objections, dévoile encore sa mauvaise foi.

Il dit, à la page 211 de sa critique, que dans le même temps que je mets tout en œuvre pour détendre les solides dans la vue de préparer des évacuations salutaires; j'emploie des moyens contra-

* M Pomme.

diabètes, tels que le quinquina. Telle est son objection : elle seroit en forme s'il n'y manquoit le vrai ; car il est dit dans cette observation que la Demoiselle Quitard fut saignée deux fois du bras & une fois du pied ; qu'elle prit ensuite l'émetique dans le commencement de ses accès de fièvre ; qu'ils furent enfin fixés par le quinquina. Il y est dit encore qu'elle retomba , mais qu'elle fut guérie une seconde fois par le même remède ; & ce fut après cette rechûte qu'elle fut attaquée de vapeurs ; & c'est alors que j'employai les seuls humectans qui la guérissent & non le quinquina. Voilà comme font ordinairement les anonymes ; faute de bonnes raisons , ils transposent les citations & les faits.

Si ma seconde observation lui a fourni matière , c'est qu'il ne la comprend pas. Aussi s'écrie-t-il à l'aspect d'un paroxysme hystérique : *faut-il relâcher avec de l'eau chaude ? Faut-il resserrer avec de l'eau froide ? Pour ne pas se tromper , M. de Labrousse*, dit-il , *prendra les deux partis tout-à-la-fois.* A quoi je répondrai que je les prends successivement & non tout-à-la-fois ; & je viens lui apprendre que lorsque l'attaque hystérique est si forte que la circulation générale paroît éteinte ou suspendue , j'applique l'eau froide avec succès en guise de stimulant , & j'ai recours ensuite , après l'accès , à l'eau tiède , pour réparer le mal que l'eau froide a dû faire sur des fibres crispées ; lequel mal étoit alors nécessaire , sans vouloir le comparer à celui qu'auroit fait une potion antispasmodique ou tout autre cordial ; & voilà deux contrastes réunis en faveur de la malade , au grand étonnement de l'écolier.

Je ne prendrai pas la peine de répondre aux réflexions qu'il fait sur ma troisième observation ; elles sont trop ridicules. Mais je lui demanderai pourquoi n'a-t-il pas étayé sa critique d'observa-

tions contraires aux miennes & à celles de M. Pomme. C'est-là où l'auteur se trouve embarrassé ; à moins qu'il ne compte pour une observation contraire la cure, citée dans la brochure, de cette fille, opérée par la nature & sans remède ; ce qui plaide bien peu en faveur de son opinion ; mais au contraire autorise parfaitement le système de M. Pomme.

SERVICE solennel pour la Reine, dans l'église de Notre-Dame à Paris.

On célébra, le 6 de ce mois, par ordre du Roi, dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, un Service solennel pour le repos de l'ame de la Reine. Le deuil étoit conduit par Madame Adelaïde & Mesdames Victoire & Louise, accompagnées de Monseigneur le Dauphin, de Monseigneur le comte de Provence & de Monseigneur le comte d'Artois. L'archevêque de Paris officia à la grand-messe qui fut chantée en musique à grande symphonie, & l'ancien évêque de Troyes prononça l'oraison funèbre de la Reine. Le chapitre de l'église de Paris assista à cette cérémonie, ainsi que le parlement, qui étoit en robes rouges (suivant l'étiquette observée aux obseques des Rois & Reines de France seulement), la chambre des comptes, la cour des aides, l'université & le corps-de-ville. La vaste étendue du portail de l'église étoit couverte d'un drap noir, traversé par trois litres de velours chargés d'écussons aux armes de France & de la Reine. Toute l'enceinte de la nef étoit tendue de noir jusqu'à la voûte, avec les armes & les chiffres de la Reine. La voûte du chœur étoit fondue de drap noir, cérémonial usité seulement aux pompes funèbres & aux obseques de nos Rois &

Reines. Le catafalque , qui formoit un parallélogramme dont les angles étoient arrondis , étoit placé au fond du chœur , près de l'entrée de la nef , & orné de figures de marbre blanc de grandeur naturelle , représentant la *Méditation* , la *Confiance* , la *Contemplation sur la Vie Eternelle* , & la *Soumission aux Volontés du Ciel*. L'estrade , sur laquelle posoit la représentation , étoit entourée de six degrés , nombre fixé aux mausolées élevés pour les Rois & Reines. Le sarcophage étoit couvert du poêle royal porté sur un aëtique dont le brocard d'or étoit traversé d'une croix d'argent ; ce poêle étoit orné des armes de la Reine ; le manteau des Rois couvroit la plus grande partie de la représentation & portoit , sous un crêpe noir , la couronne des Reines de France , posée sur un carreau de velours. Des lampes funébres étoient suspendues à de grandes guirlandes de cyprès attachées au plafond , & leur sombre lumière s'unissoit à d'autres lampes inférieures pendantes à des chaînes d'or. L'extérieur de ce superbe mausolée étoit éclairé par un grand nombre de flambeaux chargés d'un double écusson aux armes de France & de la Reine , & portés sur des chandeliers en argent rangés sur les six degrés qui environnoient l'estrade. Le mausolée étoit couronné par un magnifique pavillon parsemé de fleurs de lys en or , & dont le plafond , de velours , étoit traversé d'une croix de moire d'argent avec les armes de la Reine. De grands rideaux noirs couverts de fleurs de lys en or & de larmes en argent fortoient des pentes de ce pavillon , & étoient retroussés par des cordons à glands d'or suspendus à la voûte. Le sanctuaire étoit séparé du chœur par trois degrés placés entre deux corps de balustrade. Un superbe dais de velours noir couronnoit l'autel qui étoit élevé sur trois degrés au fond du

sanctuaire & dont les gradins portoient vingt-quatre grands chandeliers d'argent garnis chacun d'un double écusson aux armes de France & de la Reine. Cette pompe funèbre a été ordonnée, de la part du Roi, par le duc de Fleury, pair de France, premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté, & conduite par le sieur Papillon de la Ferté, intendant & contrôleur-général de l'argenterie, menus plaisirs & affaires de Sa Majesté, sur les desseins du sieur Mic. Ang. Challe, peintre ordinaire du Roi, de son académie, & dessinateur de sa chambre & de son cabinet.*

* La description de ce lugubre & magnifique édifice se trouve chez Balard, rue des Noyers.

DECLARATIONS, LETTRES-PATENTES, ARRÊTS, &c.

I.

DÉCLARATION du Roi, concernant la perception de la taille, donnée à Versailles le 7 Février 1768 ; enregistrée en la cour des aides le 5 Septembre 1768.

I I.

Déclaration du Roi & lettres-patentes, portant règlement pour la comptabilité des deniers communs, d'octrois & patrimoniaux des villes & bourgs du royaume, données à Versailles les 27 Juillet 1766 & 13 Février 1768 ; enregistrées en la chambre des comptes le 19 Août 1768.

I I I.

Arrêt du conseil d'état du Roi, & lettres-patentes sur icelui, données à Versailles le 24 Février 1768 ; enregistrées en la cour des aides le 9 Août ; qui subrogent Jean-Baptiste Fouache, au lieu de Julien Alaterre, pour faire l'exploitation des droits rétablis & réunis.

I V.

Lettres-patentes du Roi, qui attribuent à la

grand'chambre du parlement de Paris, toutes les contestations nées & à naître, concernant les abbayes de Saint - Germain - des - Prés & de Châlis, données à Versailles le 19 Juin 1768; registrées en parlement le 7 Juillet 1768.

V.

Lettres-patentes du Roi, qui prescrivent la manière dont il en sera usé à l'avenir à l'égard des parties qui n'ont pas encore représenté leurs titres nouveaux, données à Versailles le 12 Juillet 1768; registrées en la chambre des comptes le 3 Août suivant.

V I.

Arrêt de la cour des aides, du 13 Juillet 1768, qui ordonne que, huitaine après le département, les officiers de chaque élection de son ressort, seront tenus d'envoyer au greffe d'icelle, tous les ans; & les substituts du procureur-général du Roi, au procureur-général du Roi, aussi chaque année, un état certifié d'eux, du montant de la taille, capitation & autres impositions accessoires.

V I I.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 21 Juillet 1768, pour l'ouverture de l'annuel de l'année 1769.

V I I I.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 24 Juillet 1768, qui casse & annule l'arrêt du parlement de Rouen du 7 Juillet 1768, portant suppression d'une feuille imprimée, envoyée par l'intendant & commissaire départi de la généralité d'Alençon, aux curés des paroisses de cette généralité, pour leur demander des éclaircissemens sur plusieurs objets concernant le commerce & la population.

I X.

Arrêt du conseil d'état du Roi, du 1 Août 1768, qui défend l'entrée dans le royaume, des soies blanches, dites *Nankin*, autres que celles qui se-

ont apportées par les vaisseaux de la compagnie des Indes.

X.

Edit du Roi , qui ordonne la fabrication de gros sous , de demi-sous & liards en cuivre , donné à Compiègne au mois d'Août 1768 ; enregistré en la cour des monnoies le 31 Août.

X I.

Edit du Roi , qui rétablit l'office de lieutenant de police de la ville du Mans , supprimé par l'édit du mois de Juin 1764 , donné à Compiègne au mois d'Août 1768 ; enregistré en parlement le 17 Août.

X I I.

Déclaration du Roi , concernant les requêtes civiles , donnée à Compiègne le 7 Août 1768 ; enregistrée en parlement le 17 du même mois.

X I I I.

Arrêt du conseil d'état du Roi , du 10 Août 1768 , qui casse un arrêt de la chambre des comptes du 28 Juin 1768 , concernant les remboursemens à faire par le trésor royal & la caisse des amortissemens.

X I V.

Arrêt du conseil d'état du Roi , du 19 Août 1768 , lequel ordonne que dans les chapitres de chacune des provinces des religieux Minimes du royaume , qui doivent être incessamment assemblés , il sera nommé deux députés , dont l'un sera pris parmi les supérieurs , & l'autre parmi les conventuels ; lesquels seront chargés , conjointement avec les provinciaux de chacune desdites provinces , de procéder à l'exécution des articles V , VII & X de l'édit du mois de Mars dernier ; à l'effet de quoi lesdits provinciaux & députés seront tenus de s'assembler le 2 du mois de Mai de l'année 1769 dans le couvent des religieux Minimes de Chaillot , en présence de tels commissaires que Sa Majesté jugera à propos de commettre , pour y assister de sa part.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Petersbourg , le 9 Août 1768.

Le lieutenant-général de Soltikow , ci-devant chef des troupes de l'Impératrice en Pologne , & qui se trouve actuellement à Moscou , a , dit on , ordre d'aller reprendre son commandement.

De Warsovie le 29 Juillet 1768.

Le trouble & la confusion augmentent chaque jour dans ce royaume ; à peine une confédération est-elle éteinte qu'on en voit renâître plusieurs autres. Les palatinats de Sandomir & de Syradie ont pris les armes ; ceux de Viclan , de Przesmilie & de Wolhinie , ainsi que celui de Rava à neuf lieues de Warsovie , ont formé une confédération dont le chambellan Dzierzanowski est le chef. Dans le manifeste qu'il a publié le 21 du mois dernier , il accuse les dissidens d'être la cause de tous les malheurs de la république ; il taxe les Starostes Goltz & Grabowski , maréchaux respectifs des confédérations de Thorm & de Slack , d'être les auteurs de l'enlèvement des évêques & des sénateurs , & d'en avoir même signé le decret. Il exhorte ses freres à réunir leurs forces pour exterminer les dissidens , changer la forme actuelle du gouvernement , & rétablir l'ancienne liberté ; & après avoir qualifié de rebelles ses adversaires les partisans des Russes , il termine son manifeste par un trait d'histoire concernant le roi Jean Casimir , qui , voyant que son regne étoit funeste à la république , & désespérant d'apporter du remède aux maux de la patrie , aima mieux abdiquer le trône que de mourir roi de Pologne.

Du 16 Août.

Le bruit se répand ici que les Russes se sont rendus maîtres de Cracovie ; cependant le prince Repnin n'a point encore reçu de nouvelles positives à ce sujet.

On parle beaucoup d'une prochaine augmentation de troupes , tant Russes qu'étrangères ; les frontieres de ce royaume du côté de la Silésie , de la Hongrie & de la Moravie , sont garnies de troupes Prussiennes & Autrichiennes.

De Stockholm , le 12 Août 1768.

En conséquence de la demande des directeurs de la banque , le Roi a rendu une ordonnance par laquelle ils sont autorisés à prêter de l'argent aux particuliers sur des gages en or ou en argent. Suivant cette ordonnance , l'emprun-

teur, après s'être fait annoncer à la banque, portera son gage à la monnoie & le fera éprouver à ses dépens; on y évaluera le degré de fin du métal, & l'on en expédiera un certificat à l'emprunteur. La banque fera retirer de la monnoie le gage sur lequel elle prêtera les sept huitièmes de sa valeur, en ducats d'or de Suède ou de Hollande, ou en rix-dalers espèces. L'emprunteur payera sur le pied de six pour cent par an l'intérêt de cette somme, qu'il lui sera libre de rembourser dans un mois; mais qu'il ne pourra garder plus de six sans perdre le gage déposé, dans ce cas, ce gage sera vendu en la même espèce de monnoie que la somme prêtée, & si le prix en excède le capital emprunté, on tiendra compte de l'excédent à l'emprunteur.

De Coppenhague, le 16 Août 1768.

Le Roi a ordonné à l'université de cette ville d'envoyer deux de ses membres dans les Nordlandes, entre Drontheim & Warderhuus, pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil, pendant que le pere Hell, qui a été appelé de Vienne & qui est déjà en chemin par Warderhuus, y observera le même passage. Les deux observateurs, ainsi que le Pere Hell, arriveront aux lieux de leur destination avant l'hiver pour avoir le temps de se préparer à faire leurs observations avec toute la précision possible. Sa Majesté leur a fait fournir les instrumens qui leur sont nécessaires. Le professeur Kratzenstein se prépare de son côté à se rendre le printemps prochain à Drontheim pour le même objet. Le Sr Horrebaw fera ses observations à l'observatoire de Coppenhague; ainsi ce passage important sera observé avec la plus grande exactitude en quatre différens endroits des états du Roi.

De Vienne le 24 Août 1768.

Il est arrivé ici un courier de Constantinople, dépêché le 28 du mois dernier, lequel a rapporté que le grand Seigneur fait mettre sur pied une armée de quatre vingt mille hommes, & qu'il en a confié le commandement au pacha de Coccina, à qui sa hauteesse a déjà fait donner une grosse somme d'argent pour le mettre en état de faire les dispositions nécessaires pour la réunion & la marche des troupes.

De Hambourg, le 9 Août 1768.

On apprend de Warsovie que la confédération de Gostin s'est dissipée d'elle même, & que le roi de Pologne & le prince Repnin ont mis à prix la tête du Sr Dzerza Nowski, chef de cette confédération. Sa Majesté promet, dit-on; pour cet objet deux mille ducats, & le prince Repnin en promet mille.

212 MERCURE DE FRANCE.

De Modene , le 30 Juillet 1768.

Le 21 de ce mois les Augustins de Spilimborto , les Bénédictins de Nonantola , & les Mineurs de Final furent sommés de sortir de leurs maisons en trois jours de temps. On assure que treize autres petits couvens de ce duché seront également supprimés. On donnera à chacun de ces religieux six sequins pour les défrayer de leur voyage.

De Rome , le 24 Août 1768.

On mande de Naples que les ecclésiastiques & les moines en particulier ont eu ordre de produire les titres de leurs possessions territoriales , ce qui embarrasera plusieurs maisons religieuses qui ont acquis dans les temps de troubles des biens dont il leur sera difficile de justifier la propriété.

De Londres , le 11 Août 1768.

Le duc de Cumberland qui va voyager en Italie , est parti le 8 de ce mois de Spithéad. On ne sçait pas quelle raison a pu obliger ce prince de partir sans attendre l'arrivée du roi de Dannemarck son beau-frere.

Du 16 Août 1768.

La premiere entrevue du Roi & de Sa Majesté Danoise s'est faite le 22 après midi au palais de la Reine , où le roi de Dannemark se rendit accompagné des principales personnes de sa suite , & fut reçu avec les plus grandes marques d'honneur ; on s'empresse à lui donner des fêtes ; beaucoup de personnes de distinction qui étoient à la campagne sont revenues dans cette capitale.

De Paris , le 19 Août 1768.

L'académie des sciences a nommé l'abbé Bossut , examinateur des ingénieurs , à la place d'adjoint-géomètre , vacante par la promotion du chevalier de Borda à celle d'assistant ; cette élection a été confirmée par Sa Majesté.

Du 26 Août.

On mande de Rouen qu'il se trouve sur la paroisse de St Nicaise une femme âgée de cent quatorze ans , née à Radicaux dans le pays de Caux , au mois d'Août 1654. Elle se nomme Marguerite Couppée , veuve de Richard Martin. Après avoir servi pendant plusieurs années , elle a gagné sa vie à filer du coton , ouvrage dont elle s'est constamment occupée jusqu'à 94 ans. Cette femme jouit encore de tout son bon sens ; elle a l'ouïe très-bonne , mais elle ne voit point. Elle accoucha à l'âge de 50 ans & 4 mois d'une fille actuellement mariée en secondes nœces à un compagnon toilier.

Du 9 Septembre.

On a reçu de l'isle de Corse les nouvelles suivantes. Le

OCTOBRE. 1768. 213

comte de Marbeuf ayant résolu d'attaquer Nonza, où s'étoient réfugiés les chefs des Corses échappés de la deroute du 1 Août, se mit en mouvement sur trois colonnes dans la nuit du 23 au 24 du même mois. Le poste d'Olmetta fut emporté, après quelque résistance, par la division du centre sous les ordres de M. de Coigny : celle de la gauche, commandée par le sieur de Grandmaison, força l'ennemi sur des rochers escarpés. Les deux colonnes se portèrent ensuite sur Nonza, d'où les rebelles se retirèrent avec précipitation ; mais ils furent arrêtés dans leur fuite par la colonne du comte de Marbeuf, & après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent contraints de le rendre prisonniers avec trente-deux leurs chefs, parmi lesquels se trouvent les Srs Barbaggio & Francischetti, l'un neveu & l'autre beau-frère du Sr Paoli. Les troupes du Roi ont montré, dans ces différentes actions, la plus grande valeur, & n'ont eu que quatre soldats tués & quatre blessés.

On a eu avis que le marquis de Chauvelin, qui va prendre le commandement en chef des troupes françaises en Corse, a mis à la voile de Toulon le 25 du mois dernier, & a débarqué le 26 à St Florent, d'où il s'est rendu à la Bastie le 27.

L O T E R I E S.

Le quatre-vingt-douzième tirage de la loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait le 23 du mois dernier. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 82549 ; celui de vingt mille liv. au N°. 8260, & les deux de dix mille liv. aux numéros 84958 & 85425.

Le tirage de la loterie de l'école royale militaire s'est fait le 5 de ce mois ; les numéros sortis de la roue de fortune sont 7, 11, 50, 38, 71.

M O R T S.

Dominique le Bel, premier valet-de-chambre du Roi, concierge du château de Versailles, & gouverneur de celui du Louvre, est mort à Compiègne le 16 du mois d'Août, âgé de soixante-douze ans.

La comtesse de Civrac, mère du marquis de Durfort, ambassadeur du Roi auprès de Leurs Majestés Impériales & Royales, est morte le 16 Août, âgée de 66 ans.

Guillaume-Alexandre de Galard de Bearn, comte de Brasc, premier gentilhomme de la chambre du feu roi de Pologne Stanislas I, & ancien colonel du régiment de Bretagne, est mort dans ses terres, âgé de 74 ans.

214 MERCURE DE FRANCE.

Marie-Marguerite-Louise, née comtesse de Millendouck & du St Empire, marquise du Quesnoy, baronne de Peſche & de la seigneurie souveraine de Meyell, &c. dernière de la maison de Millendouck, est morte à Paris le 23 Août, âgée de 77 ans. Comme héritière des maisons de Millendouck, de Brederode, de Nicawenar & de Meurs, elle a transmis à son fils unique ses droits sur le comté de Horn. Elle étoit veuve d'Alexandre Emmanuel, prince de Croy & de l'Empire, prince de Solre & de Meurs, comte de Buren, Lear-dam & Yſſenſtein, baron de Condé, Maldeghem & autres lieux, grand vengur héréditaire du Hainault, lieutenant-général des armées du Roi, &c. Elle laisse pour fils unique, Emmanuel, duc de Croy, prince de l'Empire & grand d'Espagne de la première classe, Prince de Solre & de Meurs, chevalier des ordres du Roi, lieutenant général de ses armées, gouverneur de Condé, commandant en Picardie, héritier des titres de son pere, & de plus de ceux attachés à l'ainé de la maison dont il est devenu le chef par la mort du dernier duc de Croy de la branche de Roeux, mort en son château du Roeux près Mons, le 19 Avril 1767.

Marie-Magon de la Chipodière, veuve de Louis-Benoît d'Auvet, marquis de Maineville, capitaine-lieutenant de la compagnie des chevaux légers Dauphin & brigadier des armées du Roi, est morte à Paris le 20 Août, âgée de 84 ans.

FAUTES à corriger dans le Mercure de Septembre.

- P**AGES 142, *lig. 1*, matieres, *lisez* métiers.
 145, 16. Peut-être, *lisez* peut être.
 147, 21 & 22, nulle ressource dans la profession surchargée; il y a un peuple, *lisez* nulle ressource. Dans la profession surchargée, il y a un peuple.
 148, 1 substances, *lisez* subsistances.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page	5
Lettre d'un fils parvenu, à son pere laboureur. <i>Pièce qui a remporté le prix de l'Académie françoise,</i>	<i>ibid.</i>
Vers à M. l'abbé de Langeac,	10
Bouquet présenté à Mgr le prince de Conti,	<i>ibid.</i>
Couplet composé par un enfant à l'occasion de la fête de son pere,	12
A une très-jolie Quêteuse,	<i>ibid.</i>
Les trois métiers de l'Amour,	13
A une Demoiselle, pour la remercier d'une cocarde,	<i>ibid.</i>
Romance,	14
Les trois Epreuves. Histoire babylonienne,	15
Traduction libre d'une chanson italienne,	43
Portrait de l'Hymen,	44
Le jeune Rat, Fable.	45
Aventure angloise,	46
Rosine & son Chien. Conte,	48
Madrigal,	50
Quatrain,	51
Epigramme de Léonidas,	<i>ibid.</i>
Vers latins & la traduction,	52
A Madame Laruerre,	<i>ibid.</i>
Seconde lettre de milord Charlemont,	<i>ibid.</i>
Vers à M. le comte de Saint-Florentin,	59
Lettre de M. la Condamine,	60
Explication des énigmes, &c.	62
ENIGMES,	<i>ibid.</i>
LOGOCRYPTHE,	65
Air noté,	66
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	<i>ibid.</i>
Dictionnaire classique de géographie ancienne,	67
Proverbes dramatiques,	72
Vie du Cardinal du Perron,	80
Oraisons funébres de la Reine,	86
Cantique allemand; traduction,	91
Mandement de Mgr l'archevêque de Lyon,	94
L'homme,	95
Pensées & réflexions morales,	98
Essai sur l'almanach général d'indication,	<i>ibid.</i>
Traité de la résolution des équations,	100
Lettres sur la méthode de s'enrichir & de conserver sa santé,	101
&c.	101

216 MERCURE DE FRANCE.

Le sommeil d'Aminthe,	103
Lettre à un ami,	105
Eloge de la chirurgie,	107
Principes de médecine & de grande chirurgie,	109
Réfutation d'une réfutation de l'inoculation,	110
De l'usage des statues chez les Anciens,	112
<i>Prospectus</i> d'un journal de législation,	120
Lettre de M. de St Foix à M. Fréron,	122
Histoire de l'Académie des inscriptions, <i>in-12.</i>	126
Dissertation sur les mystères des Payens, livre anglois,	129
La fausseté de l'état sauvage des anciens hommes, livre italien,	131
SEANCE PUBLIQUE de l'Académie françoise,	133
A M. l'abbé de Langeac,	145
A Madame la M. de L.	146
Prix d'éloquence pour l'année 1769,	148
SPECTACLES.	
Concert spirituel,	149
Comédie françoise,	150
Comédie italienne,	153
ARTS. Prix de peinture, sculpture, &c.	164
Avis sur un article du courier du Bas-Rhin,	169
Gravure,	171
Musique,	172
Avis aux mariniers,	173
BIENFAISANCE ET PATRIOTISME,	175
Anecdotes,	176
NOMS CÉLÈBRES. M. de parcieux,	179
Note sur un article du dernier Mercure,	185
Pièce en vers de M. Mercier ; <i>que notre ame peut se suffire à elle-même,</i>	<i>ibid.</i>
QUESTION,	186
Seconde réponse sur le comique larmoyant,	187
Avis,	201
Service pour la Reine dans l'église de Nôtre-Dame.	205
Déclarations, lettres-patentes, &c.	207
Nouvelles politiques,	210
Loteries,	213
Morts,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Vice-Chancelier, le 1 vol. du Mercure d'Octobre 1768, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, 30 Septembre 1768.

GUIROY.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue des Cordeliers.

JOURNAUX & LIVRES qui se trouvent
chez LACOMBE, Libraire, à Paris.

Ce Libraire se charge d'envoyer FRANCS DE PORT en Province les Livres, Estampes, Musiques, &c. aux particuliers qui lui marquent leurs intentions en lui faisant remettre d'avance les fonds nécessaires en argent, ou en effets à recevoir à Paris.

J O U R N A U X,

Pour lesquels on s'abonne, soit pour Paris, soit pour la Province, chez LACOMBE, Libraire.

Les Souscripteurs de Province sont priés de remettre leur argent à la Poste, avec une Lettre d'avis, & d'affranchir l'un & l'autre.

MERCURE DE FRANCE; il en paroît 16 vol. in-12 par an; l'abonnement est à Paris de 24 liv. Et pour la Province, port franc par la poste, 32 liv.
JOURNAL DES SÇAVANS, in-4° ou in-12, 14 vol. à Paris. 16 liv.
Franc de port en Province. 20 l. 4 s.
ANNÉE LITTÉRAIRE, composée de quarante cahiers de trois feuilles chacun, à Paris, 24 liv.
En Province, port franc par la Poste, 32 liv.
L'AVANTCOUREUR, feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine, & qui donne la notice des nouveautés des Sciences, des Arts libéraux & mécaniques, de l'Industrie & de la Littérature. L'abonnement, soit pour Paris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de 12 liv.

2
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE, par M. l'Abbé Dinouart ; il en paroît 14 vol. par an. L'abonnement pour Paris est de 9 liv. 16 sols.
 Et pour la Province, port franc par la poste, 14 l.
EPHÉMÉRIDES DU CITOYEN, ou Bibliothèque raisonnée des Sciences morale & politique, *in-12*, 12 vol. par an. L'abonnement pour Paris est de 18 liv.
 Et pour la Province, port franc par la poste, 24 l.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE, *in-12*, composé de 24 vol. par an, port franc par la poste, à Paris & en Province, 33 liv. 12 s.
JOURNAL POLITIQUE, port franc par la poste à Paris & en Province, 14 liv.

L I V R E S.

DICTIONNAIRE raisonné universel d'HISTOIRE NATURELLE, par M. Valmont de Bomare, nouvelle édition, 6 vol. *in-8°* relié, 27 liv.
 Et en 4 vol. *in-4°* relié, 48 liv.
Supplément à la première édition du Dictionnaire d'Histoire Naturelle, volume *in-8°*.
Dictionnaire classique de la Géographie ancienne, vol. *in-8°*, relié 5 liv.
Dictionnaire de CHYMIE, par M. Macquer, 2 vol. *in-8°* reliés, 9 liv.
Dictionnaire portatif des ARTS ET MÉTIERS, 2 vol. *in-8°* reliés, 9 liv.
Dictionnaire de CHIRURGIE, 2 vol. *in-8°* rel. 9 liv.
Dictionnaire interprète de MATIÈRE MÉDICALE, &c. vol. *in-8°* d'environ 900 pages relié, 5 liv.
Dict. d'ANECDOTES, de traits caractéristiques & singuliers, saillies, bons mots & reparties ingénieuses, &c. 1 vol. *in-8°* relié, 4 liv. 10 s.
Dict. des PORTRAITS HISTORIQUES, anecdotes,

- & traits remarquables des Hommes Illustres ,
 3 vol. in-8° reliés , 15 liv.
 Dict. ECCLÉSIASTIQUE & CANONIQUE , portatif ,
 2 vol. in-8° reliés , 9 liv.
 Dict. portatif de Jurisprudence & de pratique ,
 3 vol. in-8° reliés , 10 liv. 10 s.
 Dict. Lyrique , portatif , ou choix des plus jolies
 ariettes de tous les genres , disposées pour la
 voix & les instrumens , avec les paroles Fran-
 çaises sous la Musique , 2 vol. in-8° , 15 liv.
 Dict. Typographique , Historique & critique des
 livres rares , singuliers , estimés & recherchés ,
 avec les prix , 2 vol. in-8° reliés . 9 liv.
 Dict. Historique , par M. l'abbé Ladvocat , 2 vol.
 in-8° reliés . 10 liv. 10 s.
 Dict. Géographique de Volsien , revu par M. l'abbé
 Ladvocat , 2 vol. in-8° , nouv. édit. 4 liv. 10 s.
 Dict. de Droit Canonique , par Durand de Mail-
 lane , 2 vol. in 4° reliés . 24 liv.
 Dict. de Physique , par le Pere Paulian , 3 vol.
 in-4° brochés . 27 liv.
 Dict. universel des fossiles propres & des fossiles
 accidentels , &c. in-8° , par M. Bertrand , relié ,
 4 l. 10 s.
 Dict. Anglois & François , François & Anglois ,
 in-8° relié . 10 liv.
 Dict. Allemand & François , & François & Alle-
 mand , in-8° relié . 6 liv.
 — Idem. in-4° relié . 12 liv.
 Dict. de Droit & de Pratiq. 2 vol. in-4° relié 20 l.
 Avis aux Meres qui veulent nourrir leurs enfans ,
 broché . 1 liv.
 Trois Avis au Peuple sur le blé , la farine & le
 pain . 2 liv. 12 s.
 Almanach Philosophique . 1 liv. 4 s.
 Anecdotes de Médecine , in-12 rel. 3 liv.
 Anthropologie , 2 vol. in-12 , broché . 4 liv.
 a ij.

- *Idem in-4°* broché. 6 liv.
- Anatomie du corps humain, par M. J. Prostéval,
in-4° relié. 12 liv.
- Almahide, 8 vol. *in-8°* reliés. 32 liv.
- Le Botaniste François*, 2 vol. reliés. 5 liv.
- Le bon Fermier*, ou l'Ami des Laboureurs, *in-12*
broché. 2 liv.
- La bonne Fermière*, broché. 1 liv. 16 s.
- Bocace Italien*, édit. de Londres, *in-4°*, br. 24 liv.
- Bibliothèque des jeunes Négocians, par Jean
Larue, 2 vol. *in-4°* relié. 18 liv.
- La Sainte Bible, par le Cène, 2 vol. *in-fol.* rel. 40 l.
- Caréch. de Montpell. en lat. 6 vol. *in-4°*, br. 48 l.
- Celiane, ou les Amans séduits par leur vertu*,
in-12, broché. 1 liv. 10 s.
- Le Citoyen désintéressé, 2 vol. *in-8°*, br. 4 l. 10 s.
- Commentaire des Aphorismes de Médecine d'Herman Boerhave*, par Wans Wieten en François, 2 vol. *in-12*, brochés. 4 liv.
- Conférence de Bornier, 2 vol. *in-4°*, reliés. 24 l.
- Controverse sur la Religion Chrétienne & celle des Mahométans*, *in-12*, 1767. broché. 1 l. 16 s.
- Le Docteur Panfophe*, ou Lettre de M. de Voltaire à M. Hume, *in-12*, broché. 12 s.
- LES DELASSEMENTS CHAMPÊTRES, 2 vol. *in-12*
brochés. 4 liv.
- Disputationes ad morborum historiam & curationem, &c. Albertus Hallerus, 6 vol. *in-4°*,
reliés. 60 liv.
- Disputationes Chirurgicæ selectæ, Albertus Hallerus, 5 vol. *in-4°*, reliés. 50 liv.
- Dispensatorium Pharmaceuticum, *in-4°*, 2 vol.
brochés. 24 liv.
- Dissertation sur la Littérature, 4 vol. *in-8°*. 6 liv.
- Elémens de Pharmacie théorique & pratique*, par M. Beaumé, Maître Apothicaire de Paris,
1 vol. *in-8°*, grand papier, avec fig. relié. 6 liv.

- Examen des faits qui servent de fondement à la Religion Chrétienne*, 3 vol. in-12, par M. l'abbé François, reliés. 7 liv. 10 f.
- Essai sur les erreurs & superstitions anciennes & modernes*, nouvelle édition, augmentée, 1767, grand in-8°, relié. 5 liv.
- Elémens de Philosophie rurale*, broché. 2 liv.
- Essais sur l'Art de la Guerre*, avec cartes & planches, par M. le Comte de Turpin, 2 vol. in 4°, brochés. 24 liv.
- Exposé succinct de la contestation de M. Rousseau avec M. Hume*, in-12, broché. 24 f.
- Essai sur l'Hist. des Belles-Lettres*, 4 vol. rel. 12 liv.
- Entretien d'une Ame pénitente*, in-12 broché 2 liv.
- Les Elémens de la Médecine pratique*, par M. Bouillet, in 4°, relié. 7 liv.
- Elém. de Métaph. sacrée & profane*, in-8° br 3 l.
- Histoire naturelle de l'Homme dans l'état de maladie*, in-8°, 2 vol. reliés. 9 liv.
- Hist. des progrès de l'esprit humain dans les Sciences exactes*, & dans les Arts qui en dépendent, &c. par M. Savérien, grand in-8° relié. 5 liv.
- Hist. de Christine*, Reine de Suède, in-12, relié. 2 liv 10 f.
- Hist. de la Prédication*, 1 vol. in-12, rel. 2 l. 10 f.
- Hist. des Empereurs*, 12 vol. reliés in-12, 36 liv.
- Hist. du bas Empire*, 10 vol. reliés. 30 liv.
- Hist. Eccléf. de Racine*, 15 vol. in 12, relié. 48 liv. in-4°, 13 vol. 130 liv.
- Hist. de France de Vely*, 18 vol. reliés, in-12. 54 liv.
- Hist. moderne*, 12 vol. reliés, in-12. 36 liv.
- Hist. de Lucie Weller*, 2 vol. in-12, broché. 4 liv.
- Hist. des Révolutions de Florence sous les Médicis*, 3 vol. in-12 reliés. 7 liv. 10 f.
- Hist. de l'Afrique (nouvelle) Française*, 2 vol.

- in-12*, reliés. 6 liv.
- Hist. de l'Empire Ottoman, *in-4°*, relié. 9 liv.
- Hist. des Navigations aux Terres Australes, 2 vol. *in-4°*, reliés. 24 liv.
- Hist. Navale d'Angleterre, 3 vol. *in-4°*, rel. 27 liv.
- Mélanges intéressans & curieux*, contenant l'Histoire naturelle, morale, civile & politique de l'Asie, de l'Afrique & des Terres Polaires, par M. Rousselot de Surgy, 1766, 10 vol. *in-12*, reliés. 25 liv.
- Mém. de Mlle de Valcourt*, 2 vol. broc. 2 liv. 8 f.
- Médecine rurale & pratique*, rel. *in-12*. 2 l. 10 f.
- Henri IV, ou la Réduction de Paris*, Poème en trois Actes. 1 liv. 4 f.
- Manuel de Chimie*, par M. Beaumé, nouvelle édition augmentée, *in-12*, relié. 2 liv. 10 f.
- Manuel Lexique*, par M. l'abbé Prevôt, 2 vol. *in-8°*, reliés. 9 liv.
- Manuel Harmonique, &c.* par M. Dubreuil, Maître de Clavecin, *in-8°*, 1767, broché. 1 liv. 16 f.
- Mémoires Militaires, & Voyages du Pere de Singlande*, 2 vol. *in-12*, 1766; broc. 2 l. 10 f.
- Mémoires sur l'Administration des Finances d'Angleterre*, *in-4°*, broché. 6 liv.
- Maladies des Gens de mer*, par M. Poissonnier, *in-8°*, relié. 5 liv.
- Monades de Leibnitz, *in-4°*, broché. 9 liv.
- Mémoire sur le Safran, *in-8°*, broché. 1 liv. 4 f.
- Notes sur la Lettre de M. de Voltaire*, br. 9 sols.
- Œuvres Dramatiques*, avec des observations, par M. Marin, *in-8°*, broché. 2 liv.
- Ottave ou le jeune Pompée, ou le Triumvirat*, avec des notes & des morceaux Historiques, 1 vol. *in-8°*, broché. 1 liv. 16 f.
- Les Œuvres de Rousseau, *in-12*, petit format, 5 vol. reliés. 10 liv.
- Les Œuvres de M. d'Héricourt, 4 vol. *in-4°*,

- reliés. 40 liv.
- Observations sur la mouture des bleds, & sur leur produit.* 10 f.
- La Poétique de M. de Voltaire, 2 part. en un grand in-8°, relié.* 5 liv.
- Pensées & Réflexions morales, nouv. édit. revue & augmentée, broché.* 1 liv. 10 f.
- Polypes d'eau douce, ou Lettre de M. Romé de l'Isle à M. Bertrand, &c. broché.* 12 f.
- La Passion de Notre Seigneur Jesus-Christ, mise en vers & en dialogues, in-8°, broché.* 12 f.
- Richardet, Poème héroï-comique, en 12 chants, dans le goût de l'Arioste, 1 vol. grand in-8°, relié.* 5 liv.
- Les Scythes, Tragédie de M. de Voltaire, nouv. édition, in-8°, broché.* 1 l. 10 f.
- Syphilis, ou le mal vénérien, Poème Latin de Jérôme Fracastor, avec la traduction en François & des notes, 1 vol. in-8°, broché.* 1 l. 10 f.
- La Sechia Rapita, 2 vol. in-8° reliés.* 36 liv.
- Table des monnoies courantes dans les quatre parties du monde, brochés.* 1 l. 4 f.
- Traité de toutes les coliques, in-12, 1767, broché.* 1 liv. 10 f.
- Traité des principaux objets de Médecine, 2 vol. in-12; reliés.* 5 liv.
- Théorie du plaisir, 1 vol. broché.* 1 liv. 16 f.
- Traité des Jacinthes, broché.* 1 liv. 4 f.
- Traité des Tulipes, broché.* 1 liv. 10 f.
- Traité des Renoncules, broché.* 2 liv.
- Recueil de divers Traités sur l'Histoire Naturelle de la Terre & des Fossiles, in-4°, broché.* 9 liv.
- Virgile d'Annibal Carro, 2 vol. in-8°, reliés.* 36 l.

8
OUVRAGES sous presse & qui doivent paroître incessamment.

Histoire du Patriotisme François, ou nouvelle Histoire de France, dans laquelle on s'est principalement attaché à décrire les traits de patriotisme qui ont illustré nos Rois, la Noblesse & le Peuple François, depuis l'origine de la Monarchie, jusqu'à nos jours, 6 vol. in-12.

Variétés Littéraires, ou choix de morceaux intéressans & curieux, concernant les Sciences, les Arts & la Littérature, 4 vol. in-12.

Dictionnaire de l'Elocution Française, contenant les regles & les exemples de la Grammaire, de l'Eloquence & de la Poésie, 2 vol. in-8°.

Histoire Littéraire des Femmes Françaises, contenant une analyse raisonnée de leurs ouvrages, &c. 5 vol. grand in-8°.

Histoire des Théâtres de la Comédie Italienne & de l'Opéra-comique, depuis leur établissement en France jusqu'à nos jours, avec l'analyse raisonnée, & l'Histoire anecdotique de ces Théâtres, 8 vol. in-12.

Les Nuits Parisiennes, ou Recueil de traits singuliers, d'anecdotes, de pensées, &c. 2 vol. in-8°.

Les deux âges du Goût & du Génie, ou les efforts & les progrès du goût & du génie dans les Sciences, les Arts & la Littérature, sous les regnes de Louis XIV & de Louis XV, vol. grand in-8°.

Nouvelles recherches sur les êtres microscopiques, & sur la génération des corps organisés, vol. grand in-8°, avec figures.